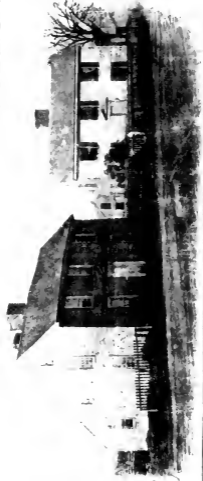




John Adams.  
Library,



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N<sup>o</sup>.

ADAMS

174.23

v.1





*Versailles Oct: 1780.*

Œ U V R E S

DE

CHAULIEU.

\*—————\*

TOME PREMIER.

\*—————\*



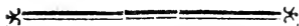
ŒUVRES

DE

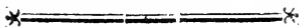
CHAULLIEU,

D'APRÈS

LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR.



TOME PREMIER.



A LA HAYE,

*Et se trouve A PARIS,*

Chez Pissot, Libraire, rue du Hurepoix.

---

M. DCC. LXXVII.

ADAMS 174.23

v. 1



## L E T T R E

D E

M. LE MARQUIS DE CHAULIEU.

*De Fontenay ce 15 Février 1773.*

J'AI long temps hésité, Monsieur, à rendre public le Recueil des Œuvres de M. l'Abbé DE CHAULIEU, mon grand-oncle. Sa famille, par respect pour sa mémoire, étoit dans l'intention de ne point leur laisser voir la lumiere. M. l'Abbé DE CHAULIEU faisoit des Vers pour son amusement & sans prétention, & jamais il n'eut la volonté de se faire imprimer. Voilà pourquoy depuis plus de cinquante ans ses héritiers ont toujours refusé de se défaire de ses manuscrits : mais comme dans les Éditions imparfaites qu'on a données de ses Ouvrages, sans leur consente-

ment, on lui a attribué des Pieces qu'il n'a point faites, & des sentimens qu'il n'eut jamais, le même respect pour sa mémoire me détermine enfin à vous faire le sacrifice de ces manuscrits qu'on m'a tant de fois demandés. Je proteste & certifie qu'il sont originaux, & qu'à l'exception de quelques Pieces qui composent son Portefeuille, tout a été rédigé sous les yeux même de M. l'Abbé DE CHAULIEU. Je dois cet aveu au Public, afin d'éloigner tout soupçon d'imposture, & pour qu'on ne confonde pas cette Édition avec les précédentes. Je suis, Monsieur, votre très humble & très-obéissant serviteur,

ANFRIE DE CHAULIEU.



---

A V E R T I S S E M E N T  
D E L'É D I T E U R.

ON a souvent réimprimé les ŒUVRES de l'Abbé de Chaulieu depuis 1724 qu'elles ont paru pour la première fois : des gens de lettres, & des hommes de goût ont présidé à la plûpart de ces Éditions ; malgré cela, on peut assurer qu'aucune de ces Éditions n'a été jusqu'à présent exacte, ni complète. Il est vrai que la dernière de toutes, donnée par M. de Saint-Marc en 1751, offre un Recueil plus riche que les précédentes ; mais cet Éditeur a-t-il évité les défauts dont il eût pu se garantir ? a-t-il donné aux ŒUVRES du Poëte tout le soin, tout l'ordre, & tous les agrémens dont elles étoient susceptibles ? sans parler des inutilités dont son Édition est surchargée, une infinité d'omissions, de transf-

*positions, d'altérations & de contre-sens, ont souvent défiguré l'original, & fait murmurer le Lecteur. Aux fautes des éditeurs précédents, M. de Saint-Marc en a ajouté de nouvelles; ce dont il sera aisé de se convaincre par les Remarques qui accompagnent l'édition que nous publions aujourd'hui. Qu'on n'attende cependant pas de notre part une attention scrupuleuse à relever les méprises, les inexactitudes & les autres défauts qui fourmillent dans la sienne: un tel examen seroit peu intéressant pour le Public, & auroit dégénéré en pures minuties. On s'est donc borné à relever les fautes les plus importantes, & encore cette espèce de critique ne s'étend-elle que jusqu'au milieu du premier volume. Fatigue de cet exercice aussi puérile que rebutant, on a mieux aimé mettre les variantes, afin d'instruire par l'Auteur lui-même, plutôt que par les fautes de celui qui l'a si souvent défiguré.*

L'Édition que nous donnons aujourd'hui ne sera exposée à aucun de ces reproches. Les anciens Éditeurs de l'Abbé de Chaulieu ont pu être trompés par des copies infidelles, peu en ordre, & par de fausses traditions. Pour nous, nous avons eu entre les mains trois manuscrits originaux, un entr'autres, qui, peu de temps avant la mort de l'Abbé de Chaulieu, a été rédigé sous ses yeux, d'après le manuscrit corrigé de sa main. Nous nous sommes particulièrement attachés à celui qu'il avoit adopté, parce que c'est celui que le Poète destinoit au Public, comme on peut en juger par la Préface composée par lui-même, & qu'on ne trouve dans aucun des manuscrits qui ont servi aux Éditions précédentes. Cette Préface est d'autant plus intéressante, qu'elle fait connoître les véritables sentimens de l'Abbé de Chaulieu. Il y convient des écarts de son imagination,

## AVERTISSEMENT.

mais il désavoue & condamne d'avance tous les jugemens qu'ils pourroient faire naître au préjudice de ses mœurs & de sa foi. Il veut bien se soumettre au blâme de s'être oublié quelquefois dans les transports de sa verve ; mais il rend toujours hommage aux principes qui doivent diriger l'honnête homme & le Chrétien. Trois de ses Pièces sur tout , intitulées par lui-même , les trois manieres de penser sur la Mort, lui ont paru exiger l'interprétation. Elles en avoient besoin en effet ; c'est pourquoi le Poëte abandonnant ses autres Ouvrages à la critique , & dédaignant la gloire attachée aux productions de l'esprit, ne permet pas qu'on infère de ces trois Pièces aucune assertion préjudiciable à son respect pour les dogmes du Christianisme & pour la Religion. C'est ce qu'il fait d'une maniere aussi louable que précise. Il revient même sur cet objet dans quelques-unes de

*ses Lettres, nouvelle preuve qu'on a eu tort de le placer parmi les Partisans de l'incrédulité, assertion démentie plus formellement encore par les sentimens religieux qu'il fit paroître dans sa dernière maladie.*

*Outre la Préface de l'Abbé de Chaulieu qui n'avoit point encore été imprimée, nous sommes en droit d'annoncer qu'il y a dans notre Édition une cinquantaine de Pieces qui ne sont pas dans celle de Saint-Marc. Nous eussions pu, malgré cette augmentation, la réduire à un volume, en nous bornant aux Pieces renfermées dans le manuscrit qui nous a servi de guide, & que nous avons scrupuleusement suivi jusques dans les fautes de langue qu'il nous eût été facile de corriger; mais pour nous proportionner au goût de tous les esprits, & ne pas donner lieu de regarder comme tronquée ou défectueuse une Édition qui ne*

*renfermeroit pas toutes les Poésies qui ont paru sous le nom de Chaulieu, nous avons renvoyé à la fin du second volume les différens morceaux que M. de Saint-Marc a insérés dans la sienne. Par ce moyen on aura avec le vrai Chaulieu, quelques Pièces fugitives qui lui ont été attribuées, & que nous ne garantissons pas être de lui, mais qui cependant peuvent tenir place dans un Recueil.*







# ŒUVRES

DE

CHAULLIEU.



METTRE une Préface en forme à la tête de ses Ouvrages , sent un peu trop l'Auteur & le Poëte de profession. Ce sont des qualités dont un homme du monde doit faire peu de cas , & dont tous mes amis savent que j'ai tiré trop peu de vanité, pour que je veuille ici suivre cet exemple , & me servir de cette méthode. Les talens sont des présens gratuits de la Nature , dont nous ne nous devons savoir aucun gré : ce sont des especes de faveurs dont un honnête homme ne doit ni se glorifier , ni se van-

*Tome I.*

A

ter non plus que des faveurs de sa maîtresse, quelque plaisir secret qu'il sente à les recevoir. La répugnance que tous ceux avec qui j'ai vécu, savent que j'ai eu à donner ou à dire de mes vers, & la retenue que j'ai toujours eu à ne les pas rendre publics, me serviront d'excuse.

J'AI cru seulement devoir compte, & n'ai songé qu'à le rendre ici aux honnêtes gens qui auront assez de temps à perdre pour s'amuser à lire mes folies, ou assez d'indulgence & de gaieté pour s'en divertir. Je n'ai pas voulu qu'ils pussent être choqués d'un manquement apparent de bienfiance dont j'ai toujours été esclave, ou qu'ils soupçonnassent de libertinage, des choses que la chaleur d'une imagination trop vive m'a dictées, & que je n'ai jamais pensées. Ce que j'ai fait ne s'appelle point des Ouvrages; il m'en a trop peu coûté pour cela: c'est un amas confus des sentimens de mon cœur, quand les différentes passions les ont fait naître, ou des caprices de mon imagina-

tion, quand elle s'allumoit par mon enjouement naturel, l'occasion, la gaieté de la table, la galanterie, & plus que tout cela, par l'envie de plaire à des Princes, à tant d'illustres amis que j'ai eus, plus distingués par leur agrément & par leur esprit que par leur naissance & leur dignité, & tous ensemble aussi libertins que moi. L'applaudissement de tant de gens d'esprit, & le malheureux amour-propre, dont il est impossible de se défendre, qui rehausse le prix de ce que nous possédons, me persuada alors que je pouvois tenter tout ce que l'étendue d'une imagination brillante & féconde pouvoit mettre au jour : cette pensée me flatta. Je crus posséder quelque partie de ce trésor inestimable : séduit par ces erreurs plutôt que guidé par la raison, je voulus faire quelque chose de singulier ; je m'abandonnai tout entier à mon génie. Je pensai que l'imagination portée à un certain degré, pouvoit égayer ce qu'il y a de plus triste, conserver les ornemens

de la Poésie parmi ce qu'il y a de plus sérieux, & jeter des fleurs sur ce qu'il y a de plus sec & de plus aride.

C'est dans cette idée que j'ai composé les *Trois façons de penser sur la Mort*. Il faut plaire aux esprits bienfaits, disoit Monsieur Pascal; c'est à eux que je m'adresse ici, & je les conjure de ne me pas condamner sur les apparences, & de n'aller pas prendre pour mes Opinions, ce qui n'étoit en effet que des Essais de Poésie.

J'ai fait *la première façon de penser sur la Mort* dans les principes du Christianisme & de toute l'étendue de la miséricorde de Dieu, seul asyle des pécheurs comme nous; & je l'ai faite sans être par malheur dévot. J'ai fait *la seconde* dans les principes du pur Déisme, sans être Socinien; *la troisième* dans les principes d'Epicure, sans être impie ni athée. C'est ainsi que j'ai chanté les Amours & le Vin, toujours voluptueux & jamais débauché. Ferme dans les principes de

ma Religion , je n'ai point prétendu dogmatifer le libertinage ; j'ai cherché feulement à faire voir jufqu'où l'abondance de la rime, la fécondité de l'imagination & la facilité du génie pouvoient aller.

Voilà le feul Chapitre fur lequel je demanderai quelque grace au Lecteur ; j'abandonne tout le refte à la censure , & à la critique de tous ceux qui voudront prendre la peine de la faire. Je n'ai jamais prétendu tirer des louanges de mes vers ; il feroit injufte de me blâmer , s'ils ne font pas meilleurs : perfonne au moins , tels qu'ils font , ne dira qu'ils ne font pas tout-à-fait à moi. Je n'en ai trouvé le modele dans aucun de nos Poètes anciens ni modernes. Je les ai lus tous depuis Villon jufqu'à la Motte exclufivement , & ma mémoire eft ornée de tout ce qu'ils ont fait de beau ; c'eft fur cela que , fans toutefois les imiter ni les fuivre , je me fis un genre de poéfie , qui du moins eut la grace de la

nouveauté & de la singularité, s'il n'en avoit d'autres. Plein de reconnoissance pour tant d'illustres Auteurs, je veux bien convenir que je leur dois tout, sans leur avoir toutefois rien pris, & j'ai le plaisir d'être riche de leur bien, sans les avoir pillés. Eux seuls ont achevé ou réglé le génie que je ne dois qu'à la seule Nature. C'est dans ce nombre infini de vers que je fais que j'ai puisé cette quantité de rimes, que l'abondance rend si naturelle sans le secours des épithetes, secours froid & infortuné de ceux qui ne sont point nés Poëtes, & qui croyant s'élever au langage des Dieux, ne sont tout au plus que des faiseurs de bouts-rimés. J'atteste cette vérité exacte dont j'ai toujours fait profession, que jamais Dictionnaire de rimes n'est entré chez moi, & que je n'ai appris dans aucun livre les regles de la Poësie.

Chapelle, à qui je dois ces premiers élémens, ce Maître qui me fait tant d'honneur, & à qui je crains d'en faire si peu,

ce Dieu de l'imagination, livré tout entier à son seul enthousiasme, tenta le premier les rimes redoublées. Il ne les poussa pas aussi loin qu'elles peuvent aller; j'en ai cru entrevoir ou deviner la cause. Quelqu'élégant que soit son badinage, il ne l'a pas assez orné, assez foutenu de traits de morale, de maximes de philosophie, de grands principes ou de réflexions, & par-là n'a pu donner assez d'étendue, ni foutenir assez long-temps un badinage qui a quelque chose de trop frivole, s'il n'est enrichi ou rehaussé par ces grands traits. Pour ne pas tomber dans le même inconvénient, j'ai cherché, à l'exemple d'Horace, que je trouve en cela merveilleux, à mêler les réflexions les plus sérieuses sur la briéveté & sur le néant de la vie, sur les misères de la condition humaine, & sur la fatale nécessité de mourir, aux peintures & aux idées agréables de la molle volupté d'Épicure, & à cette jouissance du présent que j'ai célébré

comme le seul bien dont la Providence nous laisse maîtres ici-bas. Mais si Chappelle, comme les autres Inventeurs des Arts, qui ne les perfectionnent jamais, n'a pas tiré des rimes redoublées tout ce qu'il pouvoit, nous lui avons au moins l'obligation d'avoir inventé un genre de vers qui corrige le plus grand défaut de notre Poésie, en ôtant l'uniformité & la monotonie des deux rimes masculines & féminines de nos vers alexandrins, que les Étrangers nous reprochent avec tant de raison, & qui véritablement rebuzent, ou du moins fatiguent l'oreille. Ce n'est pas assez que les rimes redoublées corrigent ce défaut, elles seules donnent à ix vers libres & irréguliers le nombre & l'harmonie, en quoi je suis convaincu que consiste le principal agrément de la versification. Quoique pénétré déjà de la vérité de cette opinion, j'y ai été confirmé par un excellent livre latin, écrit par un Anglois, *de Rhythmo & Mensurâ* : il établit pour principe que la Poésie



est une espece de musique. Il est aisé de conclure de-là que le nombre & les sons harmonieux en doivent faire la perfection.

Mais quoi que lui & moi pensions là-dessus, on ne peut donner de regle pour y parvenir, & nous n'avons de juge souverain en cela que la délicatesse de l'oreille, présent rare & précieux que nous devons à la seule Nature, quand elle veut bien être prodigue envers ceux en qui elle joint ce talent à la vivacité d'une imagination féconde & juste. Je ne prétends ni soutenir mon opinion par des argumens, ni la prouver par des raisons; ainsi je ne parle point à ceux à qui le sentiment ne le persuadera pas, & je ne m'adresse point à ceux à qui la délicatesse de l'oreille ne fera point sentir la différence du nombre & de l'harmonie des vers de Virgile & de Tibulle d'avec ceux de Lucrece & d'Ovide, ou dans notre langue, des belles strophes de Malherbe, d'avec celles de tous nos Fai-

feurs d'Odes : j'avoue ingénûment que pénétré de ce sentiment, il n'est point de soins que je n'aie pris, il n'est point d'études que je ne me sois faites, pour n'employer que des mots justes & choisis, qui font la délicatesse de l'expression : mais j'ai voulu encore qu'ils fussent sonores, & j'ai tout sacrifié pour tâcher à mettre du nombre & de l'harmonie dans mes vers ; j'ai évité non-seulement des mots durs qui se heurtassent désagréablement les uns contre les autres, mais encore la collision, ou le choc des syllabes, & même des voyelles & des consonnes, dont la rencontre produisoit un son désagréable : j'ai porté la délicatesse & le scrupule jusqu'à ne pouvoir souffrir que le commencement d'un vers heurtât (1) désagréablement la fin de celui qui le précédoit ; voilà la seule peine &

---

(1) Les mots *désagréablement* & *désagréable* reviennent trois fois en sept lignes ; mais nous donnons Chaulieu.

le seul travail que m'ont coûté mes vers : je ne pensois que trop ; & mon imagination eut toujours plus de besoin de frein que d'aiguillon.

Il ne me reste qu'un mot à dire des licences que je me suis données quelquefois dans les rimes ; c'est l'effet d'une autre opinion dont je suis également convaincu , que c'est le seul son & non l'arrangement des lettres qui fait la rime ; que l'on en doit sacrifier la richesse à la beauté de la pensée , & au tour heureux de l'expression. Mais il faut bien observer au moins que le son soit également uniforme ; ainsi je ne ferois pas rimer *occasion* & *raison* , le son de l'une étant *ion* & non pas *on* ; mais je ne ferai jamais de scrupule de rimer *valeur* , *malheur* , avec *honneur* & *faveur* , le même son frappant l'oreille , quoique la consonne qui le précède soit différente. Il est impossible que la recherche , & le trop d'exactitude dans la rime , n'ôtent

un air facile & naturel à la Poésie, qui en fait la grande beauté.

En voilà trop pour un homme qui ne doit, ni ne veut faire de Préface : quoi qu'il en soit, dans tout ce que j'ai fait, je n'ai cherché qu'à divertir mes amis, ou à plaire à mes amies ; on me doit au moins savoir gré de l'intention ; & comme dit La Fontaine :

Si de leur agréer je n'emporte le prix ,  
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.



---

LES TROIS FAÇONS  
DE PENSER  
SUR LA MORT.

*La première, dans les principes du Christianisme ; à M. le Marquis de LA FARE.*

*La seconde, dans les principes du pur Déisme ; au même.*

*La troisième, dans les principes d'Épiqueure & de Lucrece ; à Son Altesse Madame la Duchesse DE BOUILLON.*



A M. LE MARQUIS  
DE LA FARE,

*en 1695. (1)*

J'AI vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;  
Déjà venoient frapper mes oreilles timides

---

(1) M. de S. Marc convient qu'il ignore les

Les affreux cris du chien de l'empire des Morts ;  
 Et les noires vapeurs , & les brûlans transports  
 Alloient de ma raison offusquer la lumiere ;  
 C'est (1) lorsque j'ai senti mon ame toute entiere  
 Se ramenant en soi , faire un dernier effort  
 Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort ;  
 Ma raison m'a montré ( tant qu'elle a pu paroître )  
 Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;  
 Que ces fantômes vains sont enfans de la peur ,  
 Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur ,  
 Lorsque de loups-garoux , qu'elle-même elle pense ,  
 De Démons & d'Enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état mon esprit abattu  
 Tâchoit de rappeler sa force & sa vertu ;

---

clates de cette Piece & de la suivante auxquelles  
 il donne le nom d'Odes , d'après une assez mauvaise  
 raison qu'il tire du manuscrit de M. le Prince d'Au-  
 vergne , sur lequel il a fait son édition de Chaulieu.  
 Quoique nous soyons convaincus que ce manuscrit  
 n'est ni aussi complet , ni aussi exact que ceux dont  
 nous nous servons ; cependant nous mettrons scrupuleusement  
 au bas des pages les différences qui se trouvent  
 entre la leçon de ce manuscrit & la nôtre.

(1) *Quand j'ai senti mon ame toute entiere  
 Se ramener en soi , faire un dernier effort ,  
 Pour braver les horreurs que l'on sent à la mort.*

Quand du bord de mon lit une voix menaçante ,  
Des volontés du ciel interprete (1) lassante ,  
Tremble , m'a-t-elle dit , redoute , malheureux  
Redoute un Dieu vengeur , un juge rigoureux ;  
Tes crimes ont déjà lassé sa patience ;  
Mais (2) ce Dieu vient enfin , & tes égaremens ,  
Mis dans son austere balance ,  
Vont bientôt éprouver , sans grace & sans clémence ,  
La rigueur de ses jugemens.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore  
Le Dieu que je chéris , ni celui que j'adore ,  
Ai-jedit : Eh ! mon Dieu n'est point un Dieu cruel ;  
On ne voit point de sang ruisseler son Autel ;  
C'est un Dieu bienfaisant , c'est un Dieu pitoyable ,  
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.  
Pardonne alors , Seigneur , si , plein de tes bontés ,  
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités ,  
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe ,  
Pussent être l'objet de tes sévérités ;  
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés  
Puniroient un peu trop la douceur (3) d'un mensonge.

---

(1) *Interprete effrayante.*

Quoique *Lassé* revienne trois Vers au-dessous , nous n'avons point fait difficulté de nous en tenir à la leçon de nos manuscrits.

(2) *Il vient enfin ce Juge , &c.*

(3) *La douceur du mensonge.*

Eh quoi , disois-je , hélas ! au fort de mes miseres ,  
 Ce Dieu dont on me peint les jugemens séveres ,  
 C'est le Dieu d'Israël , c'est le Dieu de nos peres ,  
 Qui , toujours envers eux si prodigue en bienfaits ,  
 A pour les secourir oublié leurs forfaits ;  
 C'est ce Dieu qui pour eux renversa la Nature ,  
     Et qui pour leurs soulagemens ,  
     Força même les élémens  
     A rompre cet ordre qui dure  
     Depuis la naissance des temps ;  
 Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante  
 De ma frêle machine ajusta (1) les ressorts ,  
     Et , dès-lors qu'elle est chancelante ,  
 Rallume mon esprit , & ranime mon corps :  
 Son souffle ma tiré du sein de la matiere ;  
 C'est lui , qui chaque jour me prête sa lumiere ;  
 Lui , dont , malgré mes maux , & l'état où je suis ,  
 Je compte les bienfaits par les jours que je vis :  
 En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance ;  
 Trop (2) sûr de ses bontés , je vis en assurance  
 Qu'un Dieu , qui par son choix au jour m'a destiné ,  
 A des feux éternels ne m'a point condamné .

Voila par quels secours mon ame (3) défendue  
 A banni les terreurs dont on l'a prévenue ,

---

(1) *Ajuste les ressorts.*

(2) *Certain de ses bontés.*

(3) *Mon ame soutenue.*



Et, fans vouloir braver le céleste pouvoir ,  
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir.

Ami, de qui pour moi l'amitié tendre & sûre  
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours ,  
J'ai voulu te tracer la fidelle peinture

Des mouvemens de la Nature

Au moment (1) que j'ai cru voir terminer mes jours.

A ne rien déguiser cet (2) instant nous convie :

Et j'ai cru que c'étoit , Ami, te faire tort ,

Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie ,

J'avois pu te cacher mes pensées sur la Mort.

---

(1) *Au moment où j'ai cru.*

(2) *Ce moment nous convie.*



# A U M Ê M E.

en 1708.

**P**LUS j'approche du terme, & moins je le redoute  
 Sur des principes sûrs mon esprit affermi,  
 Content, persuadé, ne connoît plus (1) de doute :  
 Je ne suis libertin, ni dévot à demi.

Exempt des préjugés, j'affronte l'imposture  
 Des vaines superstitions,  
 Et me ris des préventions  
 De ces foibles esprits dont la riste censure  
 Fait un crime à la Créature  
 De l'usage des biens que lui fit son Auteur,  
 Et dont la pieuse fureur  
 Ose traiter de chose impure  
 Le remede que la Nature  
 Offre à l'ardeur des passions,  
 Quand d'une amoureuse piquure  
 Nous ferons les émotons.

D'un Dieu, Maître de tout, j'adore la puissance;  
 La Foudre est en ses mains; la Terre est à ses pieds :  
 Les Elémens humiliés  
 M'annonçent sa grandeur & sa magnificence.

(1) *Ne connoît plus le doute.*

Mer (1) vaste , vous fuyez !

Et toi, Jourdain, pourquoy dans tes grottes profondes,  
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes ?  
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux  
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les Cieux !

Mais, s'il est aux Mortels un Maître redoutable,  
Est-il pour ses Enfans de Pere plus aimable ?  
C'est lui qui se cachant sous cent noms différens,  
S'insinuant partout, anime la Nature ;

Et dont la bonté sans mesure

Fait un cercle de biens de la course des ans ;

Lui, de qui la féconde haleine

Sous le nom des Zéphyrz rappelle le Printemps,  
Ressuscite les Fleurs, & dans nos Bois ramene

(1) *Mers vastes, vous fuyez !*

*Et toi, Jourdain, dans des grottes profondes,  
Retournant sur tes pas, tu vas cacher tes ondes ;  
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux  
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les Cieux.*

Il paroît que le Poëte a eu en vue ce passage du Pseau. 113. *Quid est tibi, mare quod fugisti, & tu Jordanis quia conversus es retrorsum?* Il ne s'agit donc ici que de la Mer-Rouge, & non des Mers en général, comme S. Marc l'a entendu. Il ne faut que comparer ces Vers de l'Edit. de S. Marc, avec ceux de notre manuscrit pour sentir combien ils leur sont inférieurs.

Le ramage & l'amour de cent Oiseaux divers ;  
 Qui de Chantres nouveaux (1) repeuple l'Univers.  
 De Mercure, tantôt empruntant le symbole ,  
     Il dicte en ses instructions  
     L'art d'entraîner les nations  
     Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon, il enseigne les Arts ;  
 Pour assurer nos biens, & défendre nos Villes ,  
 Il emprunte celui de Bellone & de Mars ;  
     Et pour rendre nos champs fertiles  
     Et faire jaunir (2) les Guérets ,  
 Il se sert des présens & du nom de Cérés.

Après tant de bienfaits, quoi ! j'aurai l'insolence ,  
 Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance  
 Par l'imbécile amas de (3) Femmes, de Dévôts,  
 A cet Être parfait d'imputer mes défauts ;  
 D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colere,  
 Capable de fureur, & même sanguinaire ;  
 Changeant de volonté ; réprouvant aujourd'hui  
 Ce Peuple qui jadis seul par lui fut chéri !

(1) S. Marc fait rapporter ce Vers aux Oiseaux.  
 Dans les différens manuscrits de Chaulieu, *repeuple*  
 est au singulier.

(2) Nos Guérets.

(3) Des Femmes, des Dévôts,

Je forme de cet Être une plus noble idée ;  
 Sur le front du Soleil lui-même il l'a gravée ;  
 Immense, tout-puissant, équitable, éternel,  
 Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel ?  
 S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,  
     Que j'aie teindre les ruisseaux,  
     Dans l'offrande d'un sacrifice  
     Du sang innocent des Taureaux ?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un Temple,  
 Prostré devant lui, j'adore sa bonté,  
     Et ne vas point suivre l'exemple  
 Des mortels insensés, de qui la vanité  
 Croit rendre assez d'honneurs (1) à la Divinité  
 Dans ces grands monumens de leur magnificence,  
     Témoins de leur extravagance  
     Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant, d'équité  
 Bannit loin de moi l'injustice ;  
 Et jamais ma noire malice  
 N'a fait pâlir la Vérité,  
     Ou (1) par quelque indigne artifice  
 Rompu les doux liens de la société.

(1) *Croit rendre assez d'honneur.*

(2) *Ni par quelque indigne artifice.*

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colere  
 Me demande les biens ou le sang de mon Frere,  
 Me reproche la Veuve (1) ou l'Orphelin pillé,  
 Le Pauvre par ma main de son champ dépouillé,  
 Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,  
 Ou par quelque forfait la fortune envahie.

Ainsi dans ce moment qui finira mes jours,  
 Qu'il faudra te quitter, LA FARE, & mes amours,  
 Mon ame n'ira point flottante, épouvantée,  
     Peu sûre de sa destinée,  
 D'Arnaud ou d'Escobar (2) mendier le secours;  
     Mais plein d'une douce espérance,  
     Je mourrai dans la confiance  
 De trouver, au sortir de ce funeste lieu,  
 Un asyle assuré dans le sein de mon Dieu.

(1) *Et l'Orphelin pillé.*

(2) *Implorer le secours.*



A S. A. MADAME

LA DUCHESSE  
DE BOUILLON,

*en 1700.*

**P**RINCESSE, en qui l'art de plaire,  
Est un talent naturel ;  
Toi, dont le nom immortel  
Dans le Temple de Cythere  
Aura toujours un Autel,  
Tant qu'on y célébrera  
L'esprit, la grace & les charmes,  
Et qu'Ovide y chantera

Les Beautés à qui Rome avoit rendu les armes ;  
BOUILLON, je veux que ma Muse,  
Philosophe en ses Chansons,  
De ses morales leçons  
Et t'instruise & t'amuse ;  
Sur-tout que leur vérité,  
Quoique parfois renfrognée,  
Semble pourtant être née  
Du sein de la Volupté.

Apprends à mépriser le néant de la vie.

Songes qu'au moment que je veux

Enseigner l'art de vivre heureux,

Elle s'en va m'être ravie.

**L**es Dieux sans m'appeller ont commencé son cours :

Ils ont fixé sans moi le nombre de mes jours ;

Et quand leur haine m'a fait naître,

Leur (1) pitié ne me laisse maître

Que de l'instant présent dont j'ai droit de jouir.

Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir ;

Mais (2) bien loin que la vitesse .

(1) *Leur bonté ne m'a laissé maître.*

(2) Notre manuscrit porte cette correction.

*Et c'est de cette vitesse*

*Dont s'écoulent nos beaux ans,*

*C'est de la fuite du temps,*

*Que doit tirer la sagesse*

*De la mort, de nos maux, &c.*

Le manuscrit de S. Marc nous fournit une troisième leçon.

*Et c'est de cette vitesse*

*Dont s'écoulent nos beaux ans ;*

*C'est de la fuite du temps,*

*De la mort, de nos maux, & de notre faiblesse*

*Que doit tirer la sagesse*

*Les raisons de nous éjouir.*

Dont



Dont s'écoulent nos beaux ans ,  
 Soit un sujet de tristesse ;  
 Il faut que notre sagesse  
 Tire de la fuite du Temps ,

De la mort, de nos maux, & de notre foiblesse,  
 Les raisons de nous réjouir.

Aux penfers de la mort accoutume ton ame ;  
 Hors son nom seulement , elle n'a rien d'affreux.  
 Détachez-en l'horreur d'un séjour ténébreux ,  
 De Démons, d'Enfer & de flamme ,  
 Qu'aura-t-elle de douloureux ?

La mort est simplement le terme de la vie ;  
 De peines ni de biens elle n'est point suivie :  
 C'est un asyle sûr, c'est la fin de nos maux ,  
 C'est le commencement d'un éternel repos ;  
 Et pour s'en faire encore une plus douce image,  
 Ce n'est qu'un paisible sommeil ,  
 Que , par une conduite sage ,  
 La Loi de l'Univers engage  
 A n'avoir jamais de réveil.

Nous sortons sans effort du sein de la Nature ;  
 Par le même chemin retournons sur nos pas :  
 Eh ! pourquoi s'aller faire une affreuse peinture  
 D'un mal qu'assurément on ne sent point là-bas :  
 Que ces sages réflexions  
 Soient le principe de ta joie ;  
 Goûte l'erreur des passions ,

Mais n'en deviens jamais la proie ;  
 Prends-les pour des amusemens,  
 Dont il faut égayer le temps  
 Que nous demeurons sur la terre :  
 Ce sont de secrets ennemis  
 Que la Nature en nous a mis  
 Exprès pour nous faire la guerre ;  
 Défendons-nous sans la finir :  
 Ce sont des Sujets peu fideiles ;  
 Mais ce sont des Sujets rebelles  
 Que le bien de l'Etat empêche de punir.  
 Tranquille, attends que la Parque  
 Tranche, d'un coup de ciseau,  
 Le fil du même fuseau  
 Qui dévide les jours du Peuple & du Monarque.  
 Alors contens (1) du temps que nous aurons vécu,  
 Rendons graces à la Nature,  
 Et remettons-lui sans murmure  
 Ce que nous en avons reçu.

Cependant jettons des roses,  
 Je les vois avec les lis  
 Briller fraîchement écloses  
 Sur le teint de ma Phylis.

---

(1) *Lors satisfaits du temps...* Chaulieu a effacé les deux premiers mots de ce Vers qu'il avoit d'abord fait ainsi, pour y substituer ceux qui se trouvent dans le texte.

Viens, Phylis, avec moi, viens passer la soirée ;  
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs ;  
De myrte, comme toi, que leur Mere patée  
Vienn de mon esprit effacer (1) ces noirceurs :

Et toi, Pere de l'Alégresse,  
Viens, à l'ardeur de ma tendresse,  
Bacchus, joindre ton enjouement ;

Viens, sur moi, d'une double yvresse,  
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux, vois comme ce vin brille ;  
Verse-m'en, ma Phylis, & noie de ta main,  
Dans sa mousse qui pétille,  
Les soucis du lendemain.

Ainsi l'on peut passer avec tranquillité  
Les ans que nous départ l'aveugle Destinée,  
Et goûter sagement la molle oisiveté  
D'une paresse raisonnée.

Princesse, puissiez-vous comprendre par ma voix  
Un léger crayon des Loix  
Que la prudente Nature  
Dissoit en Grece autrefois  
Par la bouche d'Epicure ;

Cet Esprit élevé, qui, dans sa noble ardeur,  
S'envola pardelà les murailles du Monde,  
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,  
Et bannit, le premier, de la Machine ronde,  
Les Enfans de la Peur, le Mensonge & l'Erreur.

---

(1) *Effacer les noirceurs.*

SUR

LA PREMIERE ATTAQUE  
DE GOUTTE

QUE J'EUS, EN 1695. (1)

**L**E destructeur impitoyable  
Des (2) marbres & de l'airain,  
Le Temps, ce tyran souverain  
De la chose la plus durable,  
Sappe sans bruit le fondement  
De notre fragile machine;  
Et je ne vis plus un moment  
Sans sentir quelque changement  
Qui m'avertit de sa ruine.

---

(1) Je fis ces Vers sur la premiere atteinte de goutte qui me prit au mois de Juin 1695, à Liencourt, où j'étois allé de Versailles avec M. le Duc de la Rochefoucault, Grand-Maitre de la Garderobe, & grand Veneur de Louis XIV, dont il avoit toujours été une espece de Favori. *Chaulieu.*

(2) *Et des marbres*, S. Marc.

Dans nos trois manuscrits ce Vers n'est que de trois pieds & demi.

Je touche aux derniers (1) momens  
De mes plus belles années ;  
Et déjà de mon printemps  
Toutes les fleurs sont fanées.  
Je (2) regarde, & n'envifage  
Pour mon arriere-saison,  
Que le malheur d'être sage,  
Et l'inutile avantage  
De connoître la raifon.

Autrefois mon ignorance  
Me fournisfoit des plaisirs ;  
Les erreurs de l'Espérance  
Faisoient naître mes defirs :  
A présent l'Expérience  
M'apprend que la jouiffance  
De nos biens les plus parfaits,  
Ne vaut pas l'impacience,  
Ni l'ardeur de nos fouhairs.

La Fortune à ma jeunefle  
Offrit l'éclat des grandeurs :  
Comme un autre avec fouplesie  
J'aurois brigué fes faveurs ;  
Mais, fur le peu de mérite

---

(1) *Aux derniers inflans.*

(2) *Je ne vois, & n'envifage.*

De ceux qu'elle a bien traités ,  
 J'eus honte de la poursuite  
 De ses aveugles bontés ;  
 Et je passai , quoi que donne  
 D'éclat & pourpre & couronne ,  
 Du mépris de la personne  
 Aux mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge  
 L'Amour joignit son flambeau ;  
 Les Ans, de ce Dieu volage  
 M'ont arraché le bandeau :  
 J'ai vu toutes mes foiblesses ,  
 Et connu qu'entre les bras  
 Des plus fidelles Maîtresses ,  
 Enivré de leurs caresses ,  
 Je ne les possédois pas.

Mais quoi ! ma goutte est passée ;  
 Mes chagrins sont écartés :  
 Pourquoi noircir ma pensée  
 De ces tristes vérités ?  
 Laissons revenir en foule  
 Mensonge , erreurs , passions :  
 Sur ce peu de temps qui coule ,  
 Faut-il des réflexions ?  
 Que sage est qui s'en défie !  
 J'en connois la vanité :

La (1) bonne ou mauvaise fanté  
Fait notre Philosophie.

## LA RETRAITE,

en 1698. (2)

LA foule de Paris à présent m'importune ,  
Les Ans m'ont détrompé des maneges de Cour ;  
Je vois bien que j'y suis dupe de la Fortune ,  
Autant que (3) je le fus autrefois de l'Amour.

Je rends graces au Ciel que l'esprit de retraite  
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher  
Celle que mes Aïeux plus sages s'étoient faite ,  
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est-là que , jouissant de mon indépendance ,  
Je serai mon Héros, mon Souverain, mon Roi ;  
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance  
Ne me laissera voir rien audessus de moi.

(1) L'article *la* ne se trouve pas dans l'Édition de Saint Marc, & alors ce Vers est de trois pieds & demi comme les précédens ; mais nous avons suivî les manuscrits de Chaulieu.

(2) Chaulieu avoit d'abord intitulé cette Pièce, *Stances sur la Retraite*, en 1698.

(3) *Autant que je l'étois.*

Tout respire à la Cour l'erreur & l'imposture ;  
Le Sage avant sa mort doit voir la vérité.

Allons chercher des lieux où la simple Nature ,  
Riche (1) de ses biens seuls, fait toute la beauté.

Là , pour ne point des Ans ignorer les injures ,  
Je consulte souvent le crystal d'un ruisseau ;  
Mes rides s'y font voir : par ces vérités dures  
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant (2) quelquefois un reste de foiblesse  
Rappelant à mon cœur quelques tendres desirs ,  
En dépit des leçons que me fait la Vieillesse ,  
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence ;  
Nous ne la devons point à la rigueur des Loix ;  
La seule bonne foi nous met en assurance ,  
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni (3) le marbre , ni l'or n'embellit nos fontaines ;

(1) *Sans le secours de l'Art.*

(2) *Malgré moi cependant un reste de foiblesse ,  
Rappelant quelquefois de tendres souvenirs, &c.*

(3) Cette Stance est ainsi dans les trois manuscrits de Chaulieu qui sont sous nos yeux. Comme il ne s'y trouve aucune rature, il n'y a pas d'apparence que l'Auteur eût formé aucun projet de correction, ainsi que le prétend S. Marc.



De la mousse & des fleurs en font les ornemens;  
 Mais sur cesbords heureux, loin des soins & des peines,  
 Amarylle & Daphnis de leur fort font contents.

Ma retraite aux neuf Sœurs est toujours consacrée;  
 Elles m'y font encor entrevoir quelquefois  
 Vénus dansant au frais, des Graces entourée,  
 Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes des bois.  
 Mais (1) je commence à voir que ma veine glacée

Cet Editeur qui n'a point voulu entendre ces quatre Vers, a fait une Note qui ne finit point pour prouver que le *mais* du troisieme Vers devoit commencer le second. Nous aimons mieux rapporter la Stance qu'il substitue à celle de Chaulieu, d'après le manuscrit du Prince d'Auvergne, que de nous amuser à le réfuter.

*Ni le marbre, ni l'or ne borde nos fontaines;  
 La Nature de fleurs en émaille le tour:  
 Mais le Berger content, sans soucis & sans peines,  
 Au chant de sa Bergere y danse tout le jour.*

(1) Ces Vers sont ainsi dans le premier de nos manuscrits.

*Mais je connois bientôt que ma veine glacée  
 N'ose plus de la rime hazarder la prison.*

Ils se trouvent effacés, dans le second, qui est d'accord avec le troisieme. Au lieu de ces deux Vers, Saint Marc prétend qu'il y avoit originairement ces

Doit enfin de la rime éviter la prison ,  
 Cette foule d'esprits dont brilloit ma pensée ,  
 Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi (1) pour éloigner ces vaines rêveries ,  
 J'examine le cours & l'ordre des Saisons ;  
 Et comment tous les ans à l'émail des prairies  
 Succèdent les trésors des fruits & des moissons.

Je contemple (2) à loisir cet amas de lumière ,  
 Ce brillant tourbillon , ce globe radieux ;  
 Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière ,  
 Ou si , sans s'émouvoir , il éclaire les Cieux.

Puis delà tout-à-coup élevant ma pensée  
 Vers cet Être , du Monde & Maître & Créateur ,  
 Je me ris des erreurs d'une Secte insensée  
 Qui croit que le Hazard en peut être l'Auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soin, (3) loin de l'Envie :

deux-ci dans le manuscrit du Prince d'Auvergne.

*Ce brillant , cet esprit , ce feu de ma pensée  
 N'est plus que du bon sens , & qu'un peu de raison.*

Il n'y a rien dans nos manuscrits qui indique qu'ils  
 aient été originairement ainsi.

(1) *Pour bannir loin de moi.*

(2) *Je contemple tantôt.*

(3) *Sans soins & sans envie.*

Je les vois commencer & je les vois finir.  
 Nul remords du passé n'empoisonne ma vie ;  
 Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux, qui méprisant l'opinion commune  
 Que notre vanité peut seule autoriser,  
 Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune,  
 Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser !

---

## L E T T R E

DE M. DE LA FAYE,

A MADAME D\*\*\*,

SUR LA RETRAITE ET LA GOUTTE (1).

J'AI lu, MADAME, graces à vous, la Retraite  
 & la Goutte de M. l'Abbé de Chaulieu ; j'ai trop

---

(1) Cette Lettre est de M. de la Faye, Gentilhomme ordinaire de Louis XIV, & depuis attaché à M. le Duc, comme Secrétaire des Etats de Bourgogne. C'étoit un homme à qui la Nature avoit donné de l'esprit, dont il eût pu faire un usage agréable, si le mauvais goût de son temps, & l'attachement servile aux opinions de la Mothe, qui n'eut jamais

admiré ; je m'y suis trop plû pour ne vous pas remercier. Que ne puis-je ici ( pour vous rendre

---

d'autre talent pour être Auteur & Poëte, que l'envie de l'être, ne lui eût inspiré le mépris des Anciens & l'amour des Modernes, source de la corruption & de la décadence totale du Goût. Cette Lettre est adressée à Madame d'Aligre, femme en premières noces du petit-fils du Chancelier de ce nom, & en secondes noces de M. de Chevilly, Capitaine aux Gardes. Elle étoit fille de M. de Saint-Clair Turgot, Doyen du Conseil. M. de la Bruyere l'a célébrée dans ses Caracteres sous le nom d'Arténice, & c'est pour elle que l'Amour m'a dicté une infinité de Vers que j'ai faits. C'étoit en effet une des plus jolies femmes que j'aie connues, qui joignoit à une figure très-aimable la douceur de l'humeur & tout le brillant de l'esprit. Personne n'a jamais écrit mieux qu'elle, & peu aussi bien. *Note de l'Auteur.*

Cette Lettre ne se trouve point dans l'édit. de St. M. Il en a pourtant eu connoissance, puisqu'elle est dans l'édit. de 1733, & que d'ailleurs il en parle dans une des Notes de la Piece précédente. On l'a attribuée à tort au Marquis de la Fare. Il suffisoit, pour être assuré du contraire, de lire la premiere ligne de cette Lettre, & de prendre garde aux dates des deux Pieces qui y ont donné lieu. La premiere est de 1695, & la seconde de 1698. Comment concevoir que la Fare, intime ami de Chaulieu depuis vingt ans, n'ait vû ces Pieces que plus de trois ans après qu'elles ont été faites ?

(des graces qui conviennent au bienfait) disposer comme lui des trésors de l'Hélicon !

Le Dieu qui fait rimer l'a comblé de ses dons ;  
 Une Muse toujours à son ordre fidelle ,  
 Lui prête pour chanter d'inimitables sons ;  
 Mais moi, j'invoque envain un Dieu qui m'est rebelle,  
 Et ne veut m'inspirer que de fades Chançons.

Quelle élégance dans sa Retraite ! Que de beau & que de vrai en Poësie , tandis que les autres font du faux tout l'ornement de leurs Vers ! Parmi plusieurs stances toutes belles , toutes admirables , toutes dignes d'être retenues , certaines entr'autres faisoient l'esprit & le goût ; telle est celle où il dit qu'il consultera le crystal d'un ruisseau pour accoutumer ses sens à l'horreur du tombeau ( 1 ). Cet Ouvrage est plein de belles choses , où d'excellentes ne laissent pas de se faire distinguer. Qu'il parle dans une stance bien dignement du Soleil !

En ( 2 ) écrivant j'admire encore  
 Ce brillant tourbillon , ce globe radieux ,  
 Et je pardonnerois au Peuple qui l'adore ,  
 A ces superbes noms d'ignorer d'autres Dieux.

---

( 1 ) Il y avoit ici une comparaison géométrique que Chaulieu a impitoyablement rejetée.

( 2 ) S. Marc, dans une Note sur la Piece précédente, attribue ces quatre Vers à Chaulieu. On voit avec quel fondement,

Mais je ne citerai plus , ou il me faudroit copier tout l'Ouvrage. Que ne dirai-je point de sa Goutte ! Quelle morale ! Quelle liberté d'esprit dans un corps gêné ! En la lisant , je n'ai pu m'empêcher de m'écrier :

Puisqu'inspiré par tes douleurs ,  
 Comme du Maître du Parnasse ,  
 Chaulieu , d'un Vers rempli de grace ,  
 Dévoile si bien nos erreurs ;  
 Fille des Ans , affreuse Goutte ,  
 Funeste suite des plaisirs ,  
 Quelque chagrin que tu nous coûte ,  
 Tu fais l'objet de mes desirs.

Oui , M A D A M E , ce n'est point un conte ; je souhaiterois de bon cœur avoir la Goutte comme lui , & savoir faire aussi bien des Vers. Vous m'allez sans doute objecter ,

Que ce seroit acheter cher  
 Un talent qui n'enrichit guere ;  
 Mais à quoi bon me reprocher  
 Le triste état de ma misere ?  
 Je suis déjà Poëte & mauvais :  
 Du métier dont j'ai l'indigence ,  
 Puisqu'enfin j'en ai fait les frais ,  
 Oui , je voudrois pour récompense  
 Dans un fauteuil par la Goutte cloué ,  
 Rimer avec tant d'élégance ,

De cet Abbé que je fusse avoué ,  
 Au hazard d'être peu loué ,  
 Graces à la vaste ignorance  
 Dont notre bon siecle est doué.

Sans pourtant faire un souhait aussi bisarre que celui d'avoir la Goutte , & que l'excellence de l'Ouvrage m'a inspiré , pourroit-on , MADAME , en faire un autre , sans vous offenser ? Ne seroit-ce point dans vos yeux qu'il a puisé cette maniere vive de penser ? Et n'enflamment-ils point également le cœur & l'esprit ? Ah ! si c'est là la source de tous ses beaux Vers , avec l'envie d'être bon Poëte , que vous me connoissez , jugez , MADAME , de ce que j'ai à souhaiter.

Faire un souhait est chose très-commune ,  
 Par qui vous voit , aussitôt il est fait ;  
 Le voir rempli seroit grande fortune ,  
 Mais je fais bien que votre choix est fait.

Se le papier me le permettoit , je vous expliquerois peut-être mon souhait plus au long ; car qui pourroit s'en tenir , MADAME.....



---

*LES LOUANGES*  
DE LA VIE CHAMPÊTRE,

*A Fontenay, ma maison de campagne, 1707.*

DÉSERT, aimable solitude,  
Séjour du calme & de la paix,  
Asyle, où n'entrèrent jamais  
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi, j'aurai tant de fois chanté  
Aux tendres accords de ma lyre  
Tout ce qu'on souffre sous l'empire  
De l'Amour & de la Beauté !

Et, plein de la reconnoissance  
De tous les biens que tu m'as faits,  
Je laisserai dans le silence  
Tes agrémens & tes bienfaits !

C'est toi qui me rends à moi-même ;  
Tu calmes mon cœur agité,  
Et de ma seule oisiveté  
Tu me fais un bonheur extrême.

---

S. M. donne à cette Piece un autre titre & une autre date. Sur Fontenay, en 1710.



Parmi ces Bois & ces Hameaux,  
 C'est là que je commence à vivre ;  
 Et j'empêcherai de m'y suivre  
 Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,  
 J'ai connu vos illusions ;  
 Je vis loin des préventions  
 Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir :  
 Libre de son joug le plus rude,  
 J'ignore ici la servitude  
 De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flatteries  
 Repaissez votre Vanité,  
 Apprenez que la Vérité  
 Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,  
 De mousse & de fleurs tapissée,  
 N'entretiens jamais ma pensée  
 Que du murmure de (1) son eau.

Bannissons la flatteuse idée  
 Des honneurs que m'avoient promis  
 Mon savoir-faire & mes Amis,  
 Tous deux maintenant en fumée.

---

(1) *Que du murmure de ton eau.*

Je trouve ici tous les plaisirs  
 D'une condition commune ;  
 Avec l'état de ma fortune  
 Je mets de niveau mes desirs,

Ah ! quelle riante peinture  
 Chaque jour se montre à mes yeux,  
 Des trésors dont la main des Dieux  
 Se plaît d'enrichir la Nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,  
 Quand le midi brûle l'herbette,  
 Rangés autour de la houlette,  
 Chercher (1) le frais sous ces ormeaux !

Puis, sur le soir à nos musettes  
 Ouir répondre les côteaux,  
 Et retentir tous nos Hameaux  
 De hautbois & de chanfonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours  
 Coulent avec trop de vitesse ;  
 Mon Indolence & ma paresse  
 N'en peuvent (2) suspendre le cours.

Déjà la Vieilleffe s'avance ;  
 Et je verrai dans peu la mort

(1) *Chercher l'ombre sous ces ormeaux !*

(2) *N'en peuvent arrêter le cours.*

Exécuter l'arrêt du Sort ,  
Qui m'y livre sans espérance.

FONTENAY, lieu délicieux ,  
Où je vis d'abord la lumière ,  
Bientôt au bout de ma carrière ,  
Chez toi je joindrai mes Aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre  
Avec soin me fîtes nourrir ,  
Beaux Arbres, qui m'avez vu naître ,  
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre  
Il faut sagement profiter ,  
Sans regret, prêt à vous quitter ,  
Pour ce manoir terrible & sombre .

Où (1) de ces arbres dont exprès ,  
Pour un doux & plus long usage ,  
Mes mains ornerent ce bocage ,  
Nul ne me suivra qu'un Cyprés.

Mais je vois revenir Lisette ,  
Qui d'une coëffure de fleurs ,  
Avec son teint (2) à leurs couleurs ,  
Fait une nuance parfaite.

(1) Où des arbres que tout exprès.

(2) Avec son teint & leurs couleurs.

Egayons ce reste de jours  
 Que la bonté des Dieux nous laisse ;  
 Parlons (1) a Lisette d'amours :  
 C'est le conseil de la Sageffe.

R É F L E X I O N  
 SUR LA MAXIME D'ÉPICURE,

Sapiens non accedat ad Rempubicam.

A D A M O N (2).

J E fais que Partisan d'une austere sageffe ,  
 Que nourri de l'esprit d'Epicure & Lucrece ,

(1) *Parlons de plaisirs & d'amours.*

(2) Le titre & les quinze premiers Vers de cette Piece manquent dans S. Marc qui ne l'a donnée, avec raison, que sous le nom de Fragment. Cet Editeur l'a copiée d'après l'édit. de 1733, où elle se trouve à la fin de plusieurs lambeaux de la seconde & troisieme Epitres *sur la Mort*, dont on s'est efforcé de faire un tout assez bisarre. Nous ne nous amuserons donc point à relever les fautes du Devancier de S. Marc qui n'a été ici que Copiste. Nous épargnerons cet ennui au Public, à qui nous n'avons promis que de rendre compte des différences de notre leçon d'avec celle du manuscrit du Prince d'Auvergne, dans lequel nous sommes assurés que cette Piece ne se trouvoit pas.

Tu penſes que le Sage avec tranquillité  
 Laisse couler en paix cette suite d'années  
 Dont nous font en naissant présent les Destinées ;  
 Qu'il ne doit , occupé de son oisiveté ,  
 S'embarraſſer des ſoins de la Chose publique ,  
 Mais goûter à longs traits la molle Volupté  
 Loin du tourbillon politique.

Souffre , mon cher DAMON , qu'à tes préventions  
 J'ose opposer ici quelques réflexions ,  
 Et que mon amitié , contraire à ton système ,  
 T'impose une eſpece de loi ,  
 En te faiſant ſentir ce que doit à ſoi-même ,  
 Ce que doit à l'État un homme tel que toi.

Dès-lors (1) que né ſous d'heureux temps  
 Où le mérite & les talens  
 Ont une sûre récompense ,  
 Sans qu'il en coûte d'innocence ,  
 De manège ni de détour ,  
 Sans l'indigne métier d'aller faire ſa cour ;  
 Un doux regard de la Fortune ,  
 Après un long aveuglement ,  
 D'une condition commune  
 Vous appelle au Gouvernement :  
 On ne doit plus ſouffrir que la Raison replique ;

---

(1) *A moins , mon cher Damon , que né ſous d'heureux temps , &c.* Edit. 1733.

Il faut pour son pays un entier dévouement ;  
 Et l'on doit rigoureusement  
 Compte de ses talens à la Chose publique.  
 Adieu donc pour jamais , Calme , Tranquillité ,  
 Enfans de mon indépendance ,  
 Ne goûterai-je plus ma chere Liberté  
 Dans les bras de la Nonchalance ?  
 Quitte, quite, DAMON, d'inutiles regrets  
 Qui doivent au plus être faits  
 Pour ces Esprits bornés qui ne font rien sans peine ,  
 Et qui sur leurs bureaux attachés à la chaîne,  
 Abymés dans un vil détail ,  
 Mais privés des clartés que le Ciel leur dénie ,  
 Croient (1) que la peine & le travail  
 Peuvent tenir lieu de génie.

Pour toi (2) de qui l'esprit dans sa vaste étendue  
 Découvre tout d'un coup la fin & les moyens ,

---

(1) *Attendent d'un âpre travail ,  
 Ce qu'on ne tient que du génie.*

(2) *Pour toi , de qui l'esprit , & délicat & fin ,  
 Prompt en expédiens , en ressources fertile ,  
 Découvre d'un coup d'œil les moyens & la fin ,  
 Tu ne trouveras rien qui ne te soit facile ,  
 Et tu verras tes agrémens  
 Rares aux Gens d'Etat , & pourtant nécessaires ,  
 Des plus épineuses affaires.  
 Te faire des amusemens.*

Et fertile en expédiens ,  
En voit cent d'une seule vue ;  
Chaque jour tes heureux talens  
Aux Gens d'État si nécessaires ,  
Des plus épineuses affaires  
Te feront des amusemens :  
Ainsi parmi les mouvemens  
Dont l'embarras paroît extrême ;  
Le Sage trouve des momens  
Pour habiter avec lui-même.

Surtout que la grandeur n'enfle point ton courage ;  
Avec un esprit haut mêle un accueil si doux  
Que , qui de ta fortune auroit été jaloux

Te pardonne tout l'avantage  
De ton odieuse splendeur ,  
En faveur du modeste usage  
Que tu feras de ta grandeur.  
Mais hélas ! quoi qu'on puisse faire ,  
La Prudence ne sert de rien :  
La Fortune est femme & légère ,  
Son caprice (1) seul la retient,  
Des plus aimables maîtresses

Elle a l'empressement & la vivacité ;

Mais ses infidelles caresses  
Tiennent de leur légèreté.

Tremble donc au milieu de ta prospérité ,

---

(1) *Son caprice est son seul lien.*

Quand du battement de ses aïles  
 La volage Divinité  
 Portera ses faveurs nouvelles  
 Chez un bien moins digne que toi.  
 Prêt à lui pardonner son manquement de foi,  
 Remets-lui les trésors dont ses mains infidelles  
 T'avoient si richement doté ;  
 Et foulant aux pieds ses largesses ,  
 Préfère à l'éclat des richesses ,  
 Une honorable pauvreté.

C'est lors que tu verras la Troupe fugitive  
 De tous tes Complaisans disparoître à tes yeux ,  
 Et leur amitié trop craintive ,  
 Qui te cherchoit partout , t'éviter en tous lieux :  
 A ces adversités oppose un front d'airain ;  
 Reçois d'un visage serein  
 La nouvelle de ta défaite :  
 Fais une honorable retraite ;  
 Ne va point par des cris exhaler ta douleur ,  
 D'aucun (1) emportement qu'elle ne soit suspecte ,  
 Et que ton silence respecte  
 L'injustice de ton malheur.  
 Étouffe dans ton cœur tout retour de tendresse |  
 Vers un objet ingrat de ta tendre amitié ,  
 Et chasse , comme une foiblesse ,  
 L'indigne sentiment d'aller faire pitié ;

---

(1) *Qu'elle soit sage & circonspecte.*



Va plutôt, d'une ame hardie ,  
Suivre le sentier peu battu

De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie  
D'amis dont le cœur abattu  
Laisse le Mensonge & l'Envie  
Attaquer la plus belle vie,  
Et faire injure à la Vertu.

---

O D E  
CONTRE L'ESPRIT,

en 1708.

SOURCE intarissable d'erreurs,  
Poison qui corromps la droiture  
Des sentimens de la Nature,  
Et la vérité de nos cœurs;  
Feu follet, qui brille pour nuire,  
Charme des Mortels insensés,  
Esprit, je viens ici détruire  
Les autels que l'on t'a dressés.

Et toi, fatale Poésie,  
C'est lui, sous un nom spécieux,  
Qui nomma *Langage des Dieux*  
Les accès de ta frénésie;

Lui, dont tu pris l'autorité  
 D'aller consacrant le mensonge,  
 Et de traiter de vérité  
 La vaine illusion d'un songe.

Encor (1), si telle qu'autrefois  
 Toujours modeste en sa parure,  
 L'Eglogue faisoit la peinture  
 Des Bergers, des prés & des bois;  
 Ou qu'au bon siècle de Catulle,  
 Simple dans ses expressions,  
 Et de Virgile, & de Tibulle  
 Elle chantoit les passions.

Mais non, de quelque rime rare,  
 De pointes, de raffinemens  
 Tu cherches les vains ornemens  
 Dont une Coquette se pare;  
 Et suivant les égaremens  
 Où jette une verve insensée,  
 Tu négliges les sentimens  
 Pour faire briller la pensée.

Tel ne chantoit au bord des flots  
 Du Mincius, l'heureux Tityre,

---

(1) Cette strophe est autrement dans S. Marc, qui étoit fâché de n'avoir que partie de la correction que l'on voit ici. Il a suivi l'ancienne leçon, qui est médiocre.

Mais simplement faisoit redire  
Le nom d'Amarylle aux Echos ;  
Et les Naiïades attentives  
Quittoient leurs joncs & leurs roseaux  
Pour venir danser sur (1) ses rives  
Au doux son de ses chalumeaux.

Esprit , tu séduis ; on t'admire ;  
Mais rarement on t'aimera ;  
Ce qui sûrement touchera ,  
C'est ce que le cœur nous fait dire :  
C'est ce langage de nos cœurs  
Qui saisit l'ame & qui l'agite ;  
Et de faire couler nos pleurs  
Tu n'auras jamais le mérite.

Mais sur ces frivoles sujets  
Pourquoi s'amuser à se plaindre ,  
Quand de toi on a tout à craindre  
Sur de plus importans objets ?  
Dans les choses les plus sacrées ,  
Tu te plais à nous faire voir  
Que , plus elles sont révérees ,  
Et plus y brille ton pouvoir.

Dans la vérité simple & pure  
D'une sainte Religion ,

---

(1) *Pour venir danser sur les rives.*

De quelle (1) superstition  
 N'y mêles-tu point l'imposture ?  
 Le moyen de te pardonner  
 Ce que tu veux tirer de gloire  
 De nous apprendre à raisonner ,  
 Quand (2) il n'est question que de croire ?

Que d'inutiles questions !  
 Que de distinctions frivoles !  
 Et combien , des mêmes paroles ,  
 De contraires inductions !  
 Ah ! que le (3) Docteur Angélique  
 Nous eût épargné d'embarras ,  
 De la somme théologique  
 S'il n'eût compilé le fatras !

Mais je veux que l'on t'abandonne  
 L'Empire des opinions :  
 Respecte au moins les passions  
 Et les goûts que Nature donne.  
 Pourquoi troubles-tu nos desirs  
 Par mille craintes ridicules ,  
 Et de nos innocens plaisirs  
 Viens-tu nous faire des scrupules ?

- 
- (1) *Est-il de superstition  
 Dont tu n'y glisses l'imposture ?*
- (2) *Quand il est question de croire.*
- (3) *Ah ! que ce Docteur Angélique.*

Demande aux Hôtes de ces bois  
 Si la (1) guide la plus fidelle  
 N'est pas la pente naturelle,  
 Plus sage que toutes les Loix;  
 Et si jamais dans leurs tanieres  
 Ils eurent la démangeaison  
 De venir chercher tes lumieres,  
 Ou t'emprunter de la raison?

Toi (2) seul, auteur de ces caprices  
 Par qui Vénus soutient sa Cour,  
 Tu viens sophistiquer l'amour  
 Par un attirail d'artifices.  
 Qui jamais ouït les oiseaux,  
 Accablés de fers & de chaînes,  
 Étourdir rochers & ruisseaux  
 Du triste récit de leurs peines?

(1) *Si le guide le plus fidele.*

(2) Cette Stance se trouve ainsi dans S. Marc.

*Esprit, source de ces caprices  
 Par où Vénus soutient sa Cour  
 Par un attirail d'artifices,  
 Tu viens sophistiquer l'amour.  
 Qui jamais ouït les oiseaux  
 Se charger de fers & de chaînes?  
 S'ils chantent au doux bruit des eaux,  
 C'est leurs plaisirs, & non leurs peines.*

C'est toi (1) qui fais ces beaux Romans  
 Qui , toujours loin de la Nature ,  
 Par leur vaine & folle lecture  
 Font tourner la tête aux Amans :  
 Les pigeons & les tourterelles  
 Savent se plaire & se charmer ;  
 Fut-il quelque Ovide pour elles  
 Qui fit jamais un Art d'aimer ?

C'est dans ce Livre détestable  
 Où paroît ta corruption  
 Qui , d'une douce passion ,  
 A fait un Art abominable ;  
 Art d'où nous] (2) vint en sa fureur  
 Ce monstre de coquetterie ,  
 Et ce métier faux & trompeur  
 Qu'on appelle galanterie.

Mais (3) hélas ! insensiblement  
 Je suis un charme qui m'entraîne ;  
 Je sens que j'oublierai ma haine ,  
 Si j'écris encore un moment.  
 ESPRIT , que je hais & qu'on aime ,  
 Avec douleur je m'apperçois ,  
 Pour écrire contre toi-même ,  
 Qu'on ne peut se passer] de toi !

---

(1) *De toi viennent tous ces Romans.*

(2) *Art d'où nous vient en sa faveur.*

(3) *Finissons : insensiblement.*

## É P I T R E

D E

M. LE DUC DE NEVERS (1),

A

M. LE DUC DE VENDÔME,

*Demeuré malade de la petite-vérole à la  
Charité-sur-Loire, lorsqu'il alloit pren-  
dre possession de son Gouvernement de  
Provence, en 1680.*

• V O T R E Altesse Sérénissime

---

(1) S. Marc a fait ici une Note que nous avons cru devoir rapporter.

M. le Duc de Vendôme, avant que de revenir à la Cour, après sa petite vérole, alla passer l'hiver à Anet, où le Duc de Nevers lui écrivit plusieurs Epitres ou Lettres en Vers, au nom d'un Provincial de ses amis, nommé *Moriez*. C'est lui qu'il appelle le *Baron de l'Arfée*. Chapelle & l'abbé de Chaulieu qui tenoient compagnie à M. de Vendôme, firent pour lui différentes réponses qu'on lira ci-après. S. Marc.

Me recevroit en Hermotime (1),  
 Si , comme lui , je pouvois au dehors  
 Développer mon ame de mon corps ,  
 Et l'envoyer , errante & vagabonde ,  
 Se promener par tous les coins du monde.  
     Vous l'auriez vue , en vérité ,  
     Apparoître à la Charité ,  
 En parure d'esprit , en aimable fantôme ,  
 Pour égayer les sens du malade VENDÔME ,  
     Et lui rendre dans les besoins  
     Mille devoirs & mille soins.  
 Mais l'ame (2) dans le corps est trop embarrassée ,  
 Et ne peut par son hôte être ainsi délaissée ,  
     A moins que le fatal ciseau ,

Le changement fait par notre Auteur à l'endroit où est nommé le *Baron de l'Arfée* , auroit pu donner le change au Lecteur. En effet , il ne reste rien dans l'Épître telle que nous l'imprimons , qui dénote que le Duc de Nevers écrivoit sous le nom d'un autre.

(1) Magicien , à qui les Habitans de Clazomene rendirent des honneurs divins.

(2) Ces Vers corrigés par Chaulieu , étoient ainsi dans l'original.

*Mais l'ame dans le corps est trop embarrassée  
     Chez le Baron de l'Arfée ;  
 Et n'en sauroit sortir que le fatal ciseau  
 Sans retour , &c.*



Sans retour ne l'envoie en la nuit du tombeau ;  
 Mais treve de ce mot qui fait peur aux malades :

Parlons de jeux , de mascarades ,

De fêtes , de tournois , de bals & de bals ,

De gais festins , d'Amours folets.

Ici l'on vous attend avec impatience ,

Plus sain , plus vigoureux , plus fringant que jamais ,

Chargé des riches dons de la belle Provence ;

En état de goûter un sort tout plein d'attraits ,

De choisir les plaisirs dans l'aïse & l'abondance ,

Et de courir à tout moment

De divertissement en divertissement :

Le jeu , la chasse & la musique ,

Le repas clandestin , le repas Mosaïque ,

L'Amour même en fera , si ses transports pressans

Font jouer à la fin vos ressorts impuissans.

En (1) attendant l'effet de cet augure ,

Et que votre air charmant , votre blonde figure ,

Vous redonne un plaisir parfait,

(1) Entre ce Vers & le précédent, il y en avoit cinq que Chaulieu a retranchés.

*Peut-être dérouillés & changeant de nature ,*

*Leur vertu produëtrice en votre sang s'épure ;*

*Et, coulant dans vos nerfs avec activité ,*

*Vous rendra quatre-vingt à la postérité ,*

*Tel qu'un autre Scilure.*

Ne songez qu'à vous faire une fanté qui dure,  
 Dorlotez-vous sur le tendre duvet,  
 Du profond Rabelais écoutant la lecture  
 Qu'explique (1) à votre chevet  
 Epicure Chapelle, & Chapelle Epicure.

---

## S O N N E T

D U M Ê M E.

*Envoyé à Monsieur le Duc DE VENDÔME  
 dans la même Lettre.*

QUE Césarion soit le bien ressuscité,  
 Sans manne, ni séné, ni pomme d'Ellébore!  
 S'il a d'un Pélisson l'épiderme croûté,  
 En quelqu'état qu'il soit, il nous charme, on l'adore.  
 Pour (2) lui rendre bientôt des signes de fanté,

---

(1) Ce verbe est au pluriel dans S. Marc, & alors le Vers est de quatre pieds.

(2) S. Marc a suivi la leçon de l'original dans lequel ces quatre Vers étoient ainsi :

*Pour remettre en ses nerfs des signes de fanté,  
 Je sacrifie un Coq au Talbot d'Epidaure;  
 Et du Maurier, Héros de la lubricité,  
 Le grand Dieu de Lampsaque en sa faveur implore.*

Je sacrifie un Coq au Talbot d'Epidaure (1),  
 Et pour avoir de lui quelque postérité,  
 Le grand Dieu de Lampsaque (2) en sa faveur implore.

Mais quand le verrons-nous de retour en ce lieu  
 Le bon Chaulieu-Vendôme & Vendôme-Chaulieu ?  
 Paris sera charmé, la Cour sera ravie.

Moi, je verrai combler mes plus ardens desirs :  
 C'est un autre moi-même ; il fait goûter la vie,  
 En paresseux sensé qui pond sur (3) les plaisirs.

Notre Poëte nous a laissé ignorer pourquoi il s'est permis ces différens changemens dans des Pieces qui ne sont pas de lui. Ce *du Maurier* ainsi que l'a imprimé S. Marc, est sans contredit le même que le *Baron de l'Arfée* qu'il écrit *Moriez* dans sa Note sur la Piece précédente. Nos manuscrits portoient *du Morier*.

(1) Ville du Péloponnese, fameuse par son Temple d'Esculape.

(2) Ville de l'Asie mineure, sur la Propontide, où Priape étoit honoré d'une maniere particuliere.

(3) *Qui pond sur ses plaisirs.*



## R É P O N S E

A M. LE DUC DE NEVERS,  
PAR M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

en 1680.

EXCUSE, grand Nevers, la lenteur de ma veine,  
L'hiver a glacé l'Hippocrène :  
Pégase ne peut plus marcher ,  
Et la divine Melpomène  
En (1) Lipare s'en va chercher  
Brontes (2) pour le ferrer à glace ;  
Car tu croiras facilement  
Qu'on ne trouve que rarement  
Un Maréchal sur le Parnasse ,  
Où jamais d'Artisan grossier  
De grimper n'auroit eu l'audace ,  
Si , pour te plaire , près d'Horace

---

(1) Les Isles de Lipari , anciennement *Insulae Æoliae* , *Vulcania*. On en compte sept , dont la principale est *Lipara* ou *Lipari* , qui avoit autrefois un volcan fameux par ses éruptions.

(2) Cyclope qui forgeoit les foudres de Jupiter , avec Stéropes & Pyracmon ,

Apollon n'avoit donné place  
 A Maître (1) Adam ton Menuisier.  
 Grace à cet heureux sacrifice  
 Que d'un Coq à propos tu fis,  
 Nous avons toujours eu propice  
 Le docte Fils de (2) Coronis :  
 Cette (3) peste, malgré sa rage,  
 A respecté notre (4) Adonis ;  
 Tu trouveras même embellis  
 Tous les traits de son beau visage ;  
 Car la Nature bonne & sage

A mêlé quelques roses à des fagots de lis ;  
 Et par un si prudent mélange  
 A fait, sans le secours du fard,  
 D'un VENDÔME un peu trop blafard,  
 Un VENDÔME plus beau qu'un Ange.  
 Sa Santé revient à grands pas ;

(1) Adam Billaut, Menuisier à Nevers, plus connu sous le nom de Maître Adam. Le Cardinal de Richelieu lui donna une pension. On l'appelloit communément le *Virgile au Rabot* : ainsi Chaulieu a dû le placer près d'Horace.

(2) Esculape, fils d'Apollon & de la Nympe Coronis.

(3) Il y avoit d'abord *la vérole*, ainsi que l'a fait imprimer S. Marc.

(4) Le Duc de Vendôme étoit alors âgé de 26 ans.

Et si la Faim , qui la devance ,  
 Augmente ainsi qu'elle commence ,  
 Les halles n'y suffiront pas ;  
 Et bien que chez toi l'Abondance ,  
 Si familiere en tes repas ,  
 Y fournisse cinquante plats  
 Des mets les plus exquis de France ,  
 Tu verras ce Prince glouton  
 Rendre facilement croyable  
 Tout ce que nous conte la Fable  
 Du famélique Erésichthon (1) :  
 Avec combien d'impatience  
 Attendons-nous ce jour heureux ,  
 Où de cet appétit fameux  
 Tu souffriras l'expérience !  
 Et (2) pour rendre encor plus pompeux

(1) Ou Erisichthon , étoit un des principaux Habitans de Theffalie. Pour avoir abattu une forêt consacrée à Cérès , il fut tourmenté d'une faim si cruelle , qu'après avoir mangé tout son bien , & vendu plusieurs fois , sous différentes formes , sa propre fille Métra , à qui Neptune avoit accordé le pouvoir de se métamorphoser , il fut enfin réduit à se dévorer lui-même.

(2) A la place des trois Vers qui suivent , S. Marc a mis après ces deux-ci :

*Si tu veux qu'il ne manque rien  
 A cette célèbre journée , &c.*

L'éclat de si belle journée ,  
 Si tu veux qu'il ne manque rien ,  
 Et que ta cave soit ornée  
 De Saint Laurent & de Verdée ,  
 De Falerne & de Formien ,  
 Immole au pere (1) Bromien  
 De (2) ton pauvre Baron la victime empestée.

(1) Bromius étoit un furnom de Bacchus.

(2) Chaulieu avoit mis d'abord *ton pauvre Baron de l'Arfée* : S. Marc a suivi cette leçon. Ce changement & ceux que nous avons vus dans les Pièces précédentes, nous porteroient à croire que notre Poète n'étoit pas ami de M. le Baron.



## R É P O N S E

D E

M. LE DUC DE NEVERS,

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

VRAIMENT vos Vers sont bons; ils semblent fabriqués

Sur la montagne à double cime ;

Par les Experts ils feront colloqués

Dans le degré le plus sublime ;

Et, quoiqu'ils ne soient que croqués ,

J'y reconnois pourtant de savans coups de lime ,

Des traits de Maître bien marqués ,

Un air de Virelai, s'égayant (1) sur la rime.

Mais venons au Sérénissime :

De ses beaux jours par la Parque attaqués ,

La trame se reprend , la vigueur se ranime :

Nous les verrons à loisirs chroniqués

Par plus d'un exploit magnanime.

Ses aimables attraits ne sont plus ofusqués ;

Il n'est plus sur son teint de phlegmoneuse phime ;

Là des Cinabres vifs , comme moches , plaqués ,

L'éclat nouveau sur l'albâtre s'imprime ;

Et bientôt de Vénus tous les cœurs extorqués ,

---

(1) *S'égayant de la rime.*



A l'aimer seront appliqués ,

S'il est beau comme Adon, & nerveux comme Euthyme(1).

Qu'il vienne donc ce Prince bonissime ,

A son aise , en Seigneur opime.

Tous les vins de liqueur déjà sont débarqués ;

Mille & mille flacons en ordre sont braqués ;

Tout l'art des Cuisiniers en sa faveur s'escrime ;

Tout gibier volatile , terrestre & maritime

S'offre pour assouvir sa faim gloutonnissime.

Nous tous , d'un accord unanime ,

Par les vapeurs du vin nos esprits provoqués ,

Au bruit harmonieux de cent verres choqués ,

Nous crierons à l'envi : *ferme , trinquons , trinquez ,*

Que la sobriété , la règle , le régime

Passent pour un énorme crime.

Ecartons loin de nous ces pâles efflanqués !

Que tout sobre pusillanime

Soit , une pierre au col , jetté dans un abyme !

Que les Dieux de la joie , au festin invoqués ,

Nous comblent de douceurs ! que Bacchus toujours prime !

Là , pour un digne hommage à sa puissance optime ,

(1) Euthyme, brave & fameux Athlete qui vainquit à Témessé le Génie de Lybas, contre lequel il osa combattre. Le fruit de sa victoire fut de délivrer cette Ville du sacrifice annuel d'une jeune fille, qu'elle étoit obligée de faire aux mânes de ce Lybas.

Chaulieu, Chapelle, en Mimallons (1) masqués,  
 Parmi les bonds joyeux du mime & pantomime,  
 Sur les autels d'un doux parfum masqués,  
     Selon l'antique maxime,  
 Immoleront d'un Bouc (2) la paillarda victime.  
 Venez donc, car sans vous le chagrin nous opprime;  
     Nos commerces sont détraqués;  
 Bethune par la goutte a les pieds disloqués,  
     Ce convive excellentissime.  
 Je finis : nos cerveaux se sont alambiqués  
 A vous tracer ces Vers un peu trop tôt risqués :  
     Sans doute ils seront critiqués  
     Comme un ouvrage cacochyme.  
 La veine du Baron est au bas, & périmé ;  
 Mais quoique ses transports se soient mal expliqués,  
     Agréez toutefois & le zèle & l'estime  
     De votre Valet le plus imé.

---

(1) Mimallon, ou Mimallonide. On donnoit aux Thyades, Ménades ou Bacchantes le nom de Mimallones ou Mimallonides de Mimas, montagne de l'Asie mineure, où les Orgies se célébroient avec un grand appareil.

(2) Dans l'édit. de S. Marc, il y a seulement,  
*Immoleront la paillarda victime.*

Et pour suppléer à l'inexactitude de son texte, cet Editeur met en note *un Coq*. Il eut beaucoup mieux fait de ne rien dire. Il est le premier sans doute, qui ait ainsi déshonoré cet oiseau consacré au Dieu Mars. Il est clair qu'il n'a point voulu endre le texte.

## ÉPI T R E (1)

A

M. LE DUC DE NEVERS,

*Sur des Vers de CHAPELLE, dans les seules rimes d'age & d'if, qui rendoient cet Ouvrage un peu forcé & languissant, écrite d'Anet, en 1680.*

J'AI (2) vu, du paisible rivage,

---

(1) Entre cette Piece & la précédente, S. Marc en place cinq autres qui sont du Duc de Nevers & de Chapelle. Comme elles ne se trouvent dans aucun de nos manuscrits, nous les renvoyons à la fin du volume, pour ceux qui veulent tout avoir & qui ont le temps de tout lire. S. Marc a changé tres-mal-à-propos le titre de cette Piece, pour y en substituer un qui démontre que cet Editeur n'avoit nulle espece de critique. Il faudroit des pages entieres pour relever toutes les fautes dans lesquelles il est ici visiblement tombé. Il nous dit, par exemple, que cette Epitre de Chaulieu est en réponse à celle du Duc de Nevers sur les rimes d'age & d'if, tandis qu'il est clair, comme le jour, que l'Épître

Enfôncer le fragile esquif  
 Que Chapelle & d'age & d'if  
 Avoit lesté pour son voyage.  
 Mais par un vent superlatif,  
 Sa métaphore a fait naufrage;  
 Je l'ai laissé, sauvant à nage  
 Sur le rocher du Château d'If,  
 Sa Muse & tout son équipage:  
 Moi, d'un style plus libertin,  
 Et d'une verve moins prisée,  
 Par la Paresse autorisée,  
 Sans m'en réveiller plus matin,  
 Je vais griffonner ma pensée;  
 Car ce n'est pour moi chose aisée  
 De mettre ainsi dans la prison  
 D'une rime tant épuisée,  
 Le peu que tu fais de raison  
 Que la Nature m'a laissée.  
 Si tu connoissois chaque jour

du Duc est une Réponse à celles de Chapelle & de  
 Chaulieu. Il nous dit qu'il n'a pu recouvrer certaine  
 Epître du Duc de Nevers, tandis qu'il vient de nous  
 la donner, &c.

(2) L'Editeur de 1733 nous dit que les premiers  
 Vers sont de M. le Grand Prieur de Vendôme, qui  
 commença la plaifanterie, & que Chaulieu l'acheva.  
 Il n'y a rien dans nos manuscrits, qui constate ce fait.

Avec combien d'impatience  
 Nous voyons que Phébus commence  
 Et finit son oblique tour,  
 Sans que ton aimable présence  
 Vienne embellir notre (1) séjour ;  
 Bientôt Vilpreux & Garanciere  
 Verroient tes vîtes Postillons,  
     De leurs fertiles fillons  
     Faire voler la poussiere ;  
 Tel qu'après les froids rigoureux  
 Des Hivers qui nous font la guerre,  
 Tu quittes (2) ce climat heureux  
 Qu'habiterent jadis les Maîtres de la terre ;  
 Et, partant avec les Zéphyr, s,  
 Dont tu devances la vîtessè,  
 Tu ramenes la politessè  
 Dans (3) nos repas & nos plaisirs.  
 Qui donc à S. Germain t'arrête ?  
 Es-tu prié de quelque fête  
 Que donne ce Seigneur courtois (4),  
 Qui, toujours entouré d'anchois,

---

(1) *Vienne embellir ce beau séjour.*

(2) *Tu laisses ce climat heureux.*

(3) *En nos repas & nos plaisirs.*

(4) M. le Marquis de Bethune, Ambassadeur en Pologne, où M. l'Abbé de Chaulieu avoit été avec lui. *Note du manuscrit.*

Pendant sa podagre passée ,  
 D'un grand fromage Polonois (1)  
 Faisoit une chaise percée ;  
 Mais que je voyois autrefois ,  
 Dans ces glaciales contrées ,  
 Donner un sage contrepois  
 Aux Puissances Hyperborées ;  
 Lui , dont l'esprit plein de ressorts  
 Forma les importans accords  
 Entre le Turc & le Sarmate ,  
 Et dont la pacifique voix  
 A fait pendre au croc les carquois ,  
 De l'Océan jusqu'à l'Euphrate.

---

(1) *D'un grand fromage Boulonnois.*



## É P I T R E

A

M. LE MARQUIS DANGEAU,

*Qui m'avoit traité de Poëte , en m'envoyant à Anet deux cents billets blancs de la loterie du Roi , qui avoit été tirée à Saint Germain , en 1680.*

QUELQUE faveur que l'on me fasse ,  
 Jamais d'un assez long sommeil  
 Je n'ai dormi sur le Parnasse ,  
 Pour me trouver à mon réveil  
 Salué du nom de Poëte ;  
 Moi , qui ne me ferois vanté  
 Que d'en avoir eu la manchette ,  
 La marotte ou la pauvreté,  
 Mais , puisque tant obligeamment  
 Tu (1) me le dis & m'en assure ,  
 Je suis Poëte (2) assurément ;  
 Car je fais bien qu'une imposture ,

---

(1) Tu le dis , cela m'en assure.

(2) Je suis Poëte absolument.

En chose de cette nature ,  
 Tu (1) ne ferois légèrement.  
 Et puis , nourri dès ton enfance  
 Parmi les Aonides chœurs ,  
 Tu fais tout ce que dit & pense  
 La chaste troupe des neufs Sœurs ;  
 Et tu n'aurois pas l'imprudence  
 D'initier à leurs chansons  
 Un Prophane , par l'ignorance  
 Eloigné de toute apparence  
 D'être un jour de leurs Nourrissans ;  
 Je me (2) vais donc , sur ta parole ,  
 Hasarder à faire des Vers ,  
 Pour te peindre ce grand revers  
 Qui trompa notre espoir frivole ,  
 Et mit nos projets à l'envers.

Déjà du Dieu de la lumière  
 L'inégale Sœur , par deux fois ,  
 Avoit achevé (3) sa carrière  
 Dont le cours partage les mois ,  
 Depuis que la douce Espérance  
 Employoit son flatteur pouvoir  
 A calmer notre impatience  
 Par l'attente d'un billet noir.

---

(1) *N'échappe pas légèrement.*

(2) *Je m'en vais donc , sur ta parole.*

(3) *Avoit achevé la carrière.*



Cependant, du haut de nos (1) tours,  
 Nous regardions tous les jours,  
 Pour voir si notre Destinée  
 Qui tant nous tenoit en suspens,  
 En caractères noirs ou blancs  
 Par les Dieux mêmes crayonnée,  
 Et par leur ordre souverain  
 A (2) deux cents billets consignée.  
 N'arrivoit pas de S. Germain.

Telle en foule dessus le Port  
 Athene attendoit ce Navire,  
 Dont les voiles devoient prédire  
 Le triste ou le glorieux sort  
 Du Héros que l'Amour en Crete  
 Sauva d'une sûre défaite;  
 Dont le destin seroit plus beau,  
 Si sa trop fatale méprise,  
 Au retour de son entreprise,  
 N'avoit mis son pere au tombeau.  
 Après une si longue attente,

---

(1) L'Editeur de 1733, & d'après lui, S. Marc, mettent en Note, *les tours du Temple*; ce qui ne peut pas être, puisque Chaulieu étoit à Anet, ainsi que le disent & le titre de cette Piece, & la fin de la Réponse de M. le Marquis Dangeau, que l'on va voir.

(2) *En deux cents billets consignée.*

Dont nous sommes très-mal payés,  
 Par toi de billets envoyés  
 J'ai vu la troupe blanchissante :  
 Jamais il ne fut plus certain,  
 Et jamais preuve plus solide  
 Ne montra que rien de ta main  
 Ne peut sortir que de *Candide*.  
 Mais tu t'étonneras peut-être  
 De voir rimer si longuement  
 Un Poëte, qu'en un moment  
 Ta seule autorité fit naître.  
 Pour finir ton étonnement,  
 Reconnois la main secourable  
 D'une Muse (1) plus favorable,  
 Que l'on auroit vue autrefois,  
 Malgré Phébus & sa Neuvaine,  
 Plus dignement que Melpomene,  
 Au Parnasse donner des loix.

---

(1) Madame la Duchesse de Bouillon.



## R É P O N S E

D E

M. LE MARQUIS DANGEAU;

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

*De S. Germain, (1) en 1680.*

VOTRE veine est toujours digne d'être admirée,  
 Toujours noblement inspirée ;  
 Soit que, comme autrefois l'heureux dormeur (2) d'Ascrée,  
 Vous vous trouviez Savant pour avoir sommeillé  
 Sur la croupe jumelle à Phébus consacrée ;  
 Soit que votre ame aussi, par l'étude éclairée,  
 Ait dans un long travail obstinément veillé ;  
 L'écrit que je reçois me paroît émaillé  
 Des plus riches couleurs dont la docte contrée  
 Par les neuf Sœurs est diaprée ;  
 Et de son triste oubli la Fable retirée,

---

(1) Le plus ancien de nos manuscrits porte la date du 9 Mars.

(2) Hésiode, enlevé par les Muses pendant qu'il faisoit paître des brebis sur l'Hélicon, étoit d'Askra, chétif Village & non *Bourg*, situé au pied de l'Hélicon & non du *Parnasse*, comme le dit S. Marc.

Y rend à chaque pas l'esprit émerveillé.

J'ai longtemps gardé le silence ,

Et vous devez l'interpréter

Comme une juste défiance

D'un homme qui n'osoit, Abbé, vous riposter ;

Car, en un mot, sans complaisance,

Sans vouloir ici vous flatter,

Je serois trop heureux de pouvoir imiter

Ce tour harmonieux, cette noble cadence

De vos Vers qu'on m'entend à toute heure vanter.

Que vous me plaisez dans ces plaintes ,

Dans ces alarmes si bien peintes,

Dans cette impatience, & cet espoir trompé !

Quand je vois dans vos Vers vos desirs & vos craintes,

J'éprouve, comme vous, de sensibles atteintes,

Et des mêmes transports mon cœur est occupé.

La Fortune eut grand tort sans doute

De trahir cet espoir dont vous étiez charmé ,

Mais la Déesse ne voit goutte ;

Contr'elle, sans raison, vous seriez animé.

Chaulieu, si quelque jour cette aveugle volage

De ses yeux peut avoir l'usage,

Tenez-vous assuré d'un traitement plus doux :

Entre tous les Amans qui lui rendent hommage ,

Entre tous les Abbés qui briguent son suffrage,

Elle ne choisira que vous.

Faites de son humeur une épreuve nouvelle.

Après avoir été cruelle,

Elle pourra se corriger.

Une autre loterie & plus grande & plus belle ,  
A tenter le Destin devoit vous obliger :

*Toutes les plaines le savent  
Que l'Inde & l'Euphrate lavent.*

Nous voyons accourir les Peuples réjouis ,  
Qui tendent l'hameçon à cette riche proie :  
Dans des projets flatteurs leurs cœurs épanouis ,  
Attendent que pour eux le gros lot se déploie ;  
Et quoique la Fortune à la fin leur envoie ,  
Ces pensers qu'elle accorde à ces cœurs éblouis ,  
Sont toujours un bien qu'elle octroie ;  
Et, jusqu'au jour fatal que l'Espoir & la Joie ,  
A l'aspect du Néant seront évanouis ,  
Chacun roule à souhait sur dix mille louis.

Mais de vos billets blancs retouchons l'aventure.  
Je trouve dans vos Vers certain air de murmure ;  
Et, comme si j'avois réglé l'événement ,  
Vous vous plaignez discrètement ;  
Vous louez ma *candeur* assez malignement ;  
Vous savez en louange habiller une injure.

Quoi qu'il en soit , Abbé charmant ,  
Pour continuer la figure ,  
Et m'en servir plus justement ,  
Je vous aime *candidement*.

D'une amitié sincère & vraie

Vous recevrez chez moi le fidele secours ;  
Et, quoique la *candeur* à présent vous effraie

Quoique des billets blancs récente soit la plaie ;  
 Si de votre destin ma main régloit le cours,  
     De la plus pure & blanche craie  
     Elle marqueroit tous vos jours.

Mais n'en avez-vous pas qui doivent faire envie ?  
 Ces jours que vous passez dans Anet, dans Evreux,  
     Ne font-ce pas les plus heureux  
     Qu'on puisse passer dans la vie ?  
     Le charmant (1) Prince qu'on y voit,  
 Mene avec lui toujours la Joie & l'Alégresse ;  
     C'est à lui que la France doit  
 Le retour du bon Goût & de la Politesse.  
 Il est le digne Chef de la noble Jeunesse ;  
     Il a l'esprit & le cœur droit ;  
     Et son courage & son adresse,  
     Par-tout, en quelque lieu qu'il soit,  
 Le distinguent bien mieux que le titre d'Altesse.  
 Que ne dirai-je point de l'aimable (2) Princesse  
 Qui répand les clartés que votre esprit reçoit ?  
     Elle qui, sur le bout du doigt,  
 Sait tout ce que favoient Rome & l'ancienne Grece,  
 Qui pourroit aux neuf Sœurs enlever de plein droit  
 L'Empire d'Hélicon, & des eaux du Permesse,  
 Et que Cypre & Paphos prendroient pour leur Déesse ?

(1) M. de Vendôme.

(2) Madame la Duchesse de Bouillon.

Abbé, votre bonheur est plus grand qu'on ne croit.  
 Si le Destin n'est pas propice en votre endroit,  
 A vos moindres chagrins chacun d'eux s'intéresse :  
 Vous vivez avec eux dans un commerce étroit ;  
 Ils vous aiment : enfin, vous les voyez fans cesse ;  
 Abbé, votre bonheur est plus grand qu'on ne croit.

---

## É P I T R E (1)

A

M. LE MARQUIS DANGEAU,

*Qui m'avoit renvoyé autres cent billets  
 blancs de la seconde loterie du Roi.*

JE m'étois seulement flatté  
 Qu'à la Cour ma champêtre Muse  
 Auroit reçu de ta bonté  
 Un accueil qui servît d'excuse  
 Du moins à sa témérité ;

---

(1) Le titre de cette Piece est ainsi dans S. Marc, Au même, qui lui avoit envoyé une seconde fois des billets blancs de la seconde loterie du Roi, en 1680, pour servir, en même-temps, de réponse à la précédente.

Mais je n'aurois jamais compté  
 Que cette plume consacrée  
 Par autant d'Ouvrages divers  
 Au service de Cythérée ,  
 S'amusât à louer mes Vers.

Plût au Ciel, Marquis , que jamais  
 Des baganelles que je fais  
 Je n'eusse connu l'importance ,  
 Et que sans m'apprendre un succès  
 Qui passe trop mon espérance,  
 Tu m'eusses laissé vivre en paix  
 Dans une juste défiance !

Que c'est un dangereux poison  
 Qu'une délicate louange !  
 Hélas ! qu'aisément il dérange  
 Le peu que l'on a de raison !  
 Et qu'avec un plaisir extrême  
 On laisse, quand on est Auteur ,  
 Endormir à ce bruit flatteur,  
 La connoissance de soi-même !

Contre un si doux enchantement ,  
 Je sens que la Philosophie  
 Ne me défend que foiblement ;  
 Et comme raisonnablement  
 De la mienne je me défie ,  
 J'ai juré solennellement



De ne t'écrire de ma vie :  
 Mais on quitte mal-aisément,  
 Cela peut s'avouer sans honte,  
 Un commerce, ou si finement  
 L'amour-propre trouve son compte.  
 Tu fais même en flatterie  
 Si bien tourner la dureté  
 De l'aveugle Divinité  
 Qui préside à la loterie,  
 Que contre sa malignité  
 Je n'ai pu garder de rancune ;  
 Et tu m'as insensiblement  
 Engagé, je ne fais comment,  
 A pardonner à la Fortune.

Tel qu'un pauvre Amant maltraité  
 Que son cœur entraîne sans cesse  
 Vers une volage Beauté,  
 J'ai de cette ingrante Maîtresse,  
 Que je sers depuis si longtemps,  
 Par de nouveaux empressements,  
 Voulu réchauffer la tendresse ;  
 Mais tu fais beaucoup mieux que moi  
 Que rarement une infidelle,  
 Quelque penchant qu'on ait pour elle,  
 Revient à nous de bonne foi.

Aussi son injuste rigueur,  
 De la plus légère faveur

N'a payé ma persévérance ;  
 Et j'ai vu son indifférence  
 De rechef entre mes Rivaux  
 Par une aveugle préférence ,  
 Partager jusqu'aux moindres lots.

A ce rigoureux traitement  
 Ne crains pas que ma vertu cede ;  
 Dans mon désintéressement  
 J'en fais bien trouver le remede.  
 Heureux , (1) & trop chéri des Cieux ;  
 A qui des favorables Dieux  
 La main sagement ménagere ,  
 En donnant de modiques biens ,  
 Donne en même temps les moyens  
 Et l'esprit de s'en satisfaire !

---

(1) *Heureux, & quatre fois heureux.*



A

S. A. S. MADAME LA PRINCESSE  
 DE CONTI,  
 FILLE DU ROI,

*Sur ce qu'elle s'amusoit avec Monseigneur, pendant les voyages de Meudon, à parler en Rebus, en 1703.*

CESSEZ d'affecter un langage  
 Où regne tant d'obscurité,  
 Vous dont l'esprit eut en partage  
 Les graces, la justesse & la vivacité.  
 Déjà le Dieu de l'Éloquence  
 En a porté sa plainte aux Cieux;  
 Minerve (1) & le pere des Dieux

(1) Ces deux Vers sont ainsi dans S. Marc.

*Minerve au souverain des Dieux  
 Demande raison de l'offense.*

Nous ne balancefions pas à les préférer à ceux que l'on voit dans le texte, si nous avions quelque preuve que cette correction est de notre Auteur; mais nos trois manuscrits qui sont d'accord avec

Avec justice s'en offense ,  
 Elle dont vous tenez la persuasion ,  
 Qu'elle plaça sur votre bouche ,  
 Et cet agrément qui nous touche  
 Dans votre conversation.

On s'en plaint au Parnasse , on murmure à Cythere ;  
 Les Muses , les Amours grondent également ,  
 Et disent partout hautement  
 Que , lorsqu'en ses discours on a le don de plaire ,  
 Il ne faut que parler tout naturellement :  
 Princesse , quittez donc Logogriphe & Rébus ,  
 Ce sont les vains efforts des esprits de bibus.  
 Sachez qu'en vous la parole  
 Ne doit être simplement  
 Que le gracieux symbole  
 De ce que vous pensez si délicatement :  
 Et comme cent rares merveilles  
 Charmeront tous les yeux dès que l'on vous verra ,  
 Vous enchanterez les oreilles  
 De quiconque vous entendra.

---

celui du Prince d'Auvergne , portent la leçon que nous suivons.

Cette Epitre étoit originairement plus longue ; elle contenoit de plus sept ou huit lignes de prose , & une vingtaine de vers ; mais Chaulieu les ayant supprimés , nous n'avons pas cru devoir les restituer , à l'imitation de S. M. qui n'y a pas été autorisé par son manuscrit , dans lequel cette Piece est telle qu'on la donne ici.

## R O N D E A U , (1)

*Sur la traduction des Métamorphoses  
d'Ovide de BENSERADE , & par lui  
mises en Rondeaux.*

P O U R des Rondeaux, Chant-Royal & Balade,  
Le temps n'est plus ; avec la Vertugade  
On a perdu la veine de Clément :  
C'étoit un Maître ; il rimoit aisément ;  
Point ne donnoit à ses Vers l'estrapade.

---

(1) A propos de ce Rondeau, ou, pour mieux dire, de M. de Benferade, voici une Note de Chau-  
lieu que nous trouvons sur une feuille volante,  
écrite de sa propre main.

*RONDEAU sur la Traduction des Méta-  
morphoses d'Ovide, par M. de Benferade.*

M. de Benferade étoit un Gentilhomme de Nor-  
mandie vers le pays de \* Neuf-châtel, de l'Académie  
Françoise, qui avoit eu une grande vogue à la  
Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche, &  
les premiers temps de la jeunesse & des amours

---

\* Il étoit de la Ville de Lions, à quatre lieues de  
Gournai, & non de Neufchâtel qui n'est point un  
Pays, mais une Ville du Pays de Bray.

Il ne faut point de brillante tirade ,  
 De jeu de mots , ni d'équivoque fade ,  
 Mais un facile & simple arrangement  
 Pour des Rondeaux.

Cela posé , notre ami Benferade ,  
 N'eût-il pas fait beaucoup plus sagement  
 De s'en tenir à la pantalonade ,

de Louis XIV. Il faisoit les Vers de ses Ballets , & sur ceux qui les dansoient avec le Roi , à quoi il réussissoit bien. Un grand air du monde , assez d'esprit , beaucoup d'effronterie lui donnant la liberté d'y mêler beaucoup de plaisanteries , qu'il manioit assez bien , & des brocards sur-tout , beaucoup de pointes , de turlupinades & de jeux de mots dont il fut partisan outré. Il mit toutes les Métamorphoses d'Ovide en Rondeaux , & il fit une grande dépense de belles planches & de beaux caracteres pour imprimer cet Ouvrage , qui ne réussit point pour deux raisons : l'une qu'il ôta la texture & l'arrangement des Métamorphoses d'Ovide , qui en fait une des principales beautés : la seconde , que contre la naïveté & la simplicité du Rondeau , il farcit les siens de jeux de mots & de pointes. Tel est le Rondeau qu'il fit sur le Déluge , qui commence ,

Dieu lava bien la tête à son image ,

qui me donna occasion de faire ce Rondeau sur ceux de M. de Benferade , qui lui en attira bien d'autres ;

Que (1) de donner au Public hardiment  
Maint quolibet, mainte turlupinade,  
Pour des Rondeaux?

---

Chapelle, Lafontaine qui étoient mes amis, en ayant fait de leur côté, & beaucoup d'autres gens d'esprit. Comme je fis ce Rondeau là fort jeune \*, on trouva fort mauvais à la Cour où je ne faisois qu'arriver, qu'un Poëte naissant osât attaquer un homme aussi accrédité qu'étoit M. de Benferade; mais la justesse du Rondeau me fit plus d'honneur que la censure des vieux Courtisans ne me fit de tort.

---

(1) *Que de venir nous donner hardiment.*

\* En 1676. L'Abbé de Chaulieu étoit alors âgé de près de 40 ans. La raison venoit à pas lents dans le dix-septieme siècle. On n'y voyoit point des Orphées de vingt ans. Il n'étoit permis que d'être Héros à cet âge. Que les temps sont changés!



## L E T T R E

A

MADAME LA DUCHESSE  
DE MAZARIN,

E T

A M. DE S. ÉVREMONT,

*En leur envoyant en Angleterre le Voyage  
de l'Amour & de l'Amitié, & d'autres  
de mes Vers que Madame la Duchesse  
de Bouillon m'avoit demandés pour  
eux, en 1696.*

L A divine Bouillon, cette adorable Sœur  
Qui partage avec vous l'empire de Cythere,  
Et qui, par cent moyens de plaire,  
Séduit & l'esprit & le cœur;  
Malgré \* ce que j'ai pu faire,

---

\* Ce Vers pris de S. M. n'est dans aucun de nos manuscrits. Il paroît que c'est une correction de l'Editeur de 1731.



Veut aujourd'hui que mes Vers ,  
Au hazard de vous déplaire ,  
Aillent traverser les mers.  
A cet infensé projet  
Ma raison s'est opposée :  
Je vais devenir l'objet ,  
Ai-je dit , de la risée  
De cet homme si fameux ,  
De (1) qui le goût seul décide  
Du bon & du merveilleux ,  
Et qui , plus galant qu'Ovide ,  
Est comme lui malheureux ;  
Ce sage qui se confie  
Au seul secours du bon sens ,  
Et dont la Philosophie ,  
Bravant l'injure des Ans ,  
Pour suspendre la Vieillesse  
Par de doux enchantemens ,  
Sait l'art d'y mêler sans cesse  
Mille & mille amusemens ,  
Et même les enjouemens  
De la plus vive jeunesse :  
Ce Critique tant vanté ,  
Qui , (2) pour sa délicatesse ,  
Des Ouvrages de la Grece

---

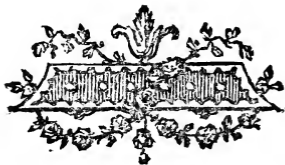
(1) *En qui le goût seul décide.*

(2) *Qui , par sa délicatesse.*

Auroit été redouté,  
Ne saura jamais peut-être  
Que ces Vers m'ont peu coûté.  
Enfans de l'Oisiveté,  
L'Amour seul les a fait naître;  
Et sans vous ma vanité  
Leur défendrait de paroître.  
Daignez donc, divine Hortense,  
Par un regard de ces yeux  
Qui défarmeroient des Dieux  
La colere & la vengeance,  
Obtenir quelque indulgence;  
Et d'un accueil gracieux  
Payez (1) mon obéissance.

---

(1) *Payer mon obéissance.*



## R É P O N S E

D E

*M. DE S. ÉVREMONT.*

J E n'ai point, comme Censeur,  
 Examiné votre Ouvrage ;  
 Mais , comme bon Connoisseur,  
 Je lui donne l'avantage  
 Sur les plus galants écrits  
 Qui nous viennent de Paris ,  
 Difons , qu'on ait vus en France ;  
 Et Voiture & Sarrazin  
 Vous cedent dans l'excellence  
 Du goût délicat & fin :  
 Nous ajouterons qu'Hortense ,  
 Notre Sapho Mazarin ,  
 Vous donne la préférence  
 Sur - tout Grec & tout Latin.

Madame de Mazarin n'a fait que dire ce que  
 j'ai pensé ; car vous mettre au-dessus de Voiture  
 & de Sarrazin dans les choses galantes & ingénieuses ,  
 c'est vous mettre au-dessus de tous les  
 Anciens. Il n'y a point de comparaison qui ne  
 vous défoblige ; il n'y en a point d'avantageuse

que je puisse raisonnablement prétendre. Celle d'Ovide ne me convient point. Ovide étoit le plus spirituel homme de son temps , & le plus malheureux ; il fut rélégué chez des (1) Barbares , où il faisoit de beaux Vers , mais si tristes & si douloureux , qu'il (2) ne donnoit pas moins de mépris pour sa foiblesse , que de compassion pour son infortune. Dans le pays où je suis , je vois Madame de Mazarin tous les jours ; je vis avec des gens sociables , qui ont beaucoup de mérite & beaucoup d'esprit ; j'y (3) fais d'assez méchans Vers , mais si enjoués , qu'ils font envier mon humeur , quand ils font mépriser ma Poésie. J'ai très-peu d'argent , mais j'aime à vivre dans un pays où il y en a : d'ailleurs , il me manque avec la vie ; & la considération du plus grand mal est une espece de remede contre le moindre. Voilà bien des avantages que j'ai sur Ovide. A la vérité , il fut plus heureux à Rome avec Julie , que je n'ai été à Londres avec Madame de Mazarin. (4) Cependant les faveurs de Julie furent cause de sa misere , & les rigueurs de Madame de Mazarin n'incommodent pas un Vieillard.

(1) *les*

(2) *qu'ils ne donnoient,*

(3) *je fais.*

(4) *mais.*

Quels sentimens , direz-vous , font les vôtres ?

En cet état , dirai-je , où je me voi ,  
 Je ne demande autre grace pour moi  
 Que la rigueur qu'on aura pour les autres ,  
 Et j'ai sujet d'être content.

C'est à Madame de Mazarin à finir ma lettre ;  
 quand je vous aurai dit qu'il ne manque rien ici  
 que Madame de Bouillon & vous , Monsieur , que  
 je voudrois voir avec du vin de Champagne , avant  
 que de mourir.

Je (1) ne fais point de Vers , mais je m'y connois  
 assez pour vous pouvoir dire sûrement , Monsieur ,  
 que les vôtres font les plus agréables qu'on puisse  
 voir. Au reste on me compare à Sapho mal-a-pro-  
 pos ; je ne suis point Lesbienne , ni capable de  
 faire son voyage de Sicile.

---

(1) Cette apostille est de Madame de Mazarin.



## O D E (1)

D E

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

A LA LOUANGE DE LA PARESSE,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,  
 Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!  
 Il vit frugalement; mais c'est par avarice;  
 S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue & triste expérience,  
 De cette illusion j'ai reconnu l'abus;  
 Je fais, sans me flatter d'une vaine apparence,  
 Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

(1) Cette Ode qui se trouve dans le petit volume des Poésies de la Fare, n'a point été imprimée dans les Œuvres de Chaulieu de l'édition de S. Marc. Nous la donnons ici, parce qu'elle est dans le manuscrit de notre Auteur.

Se chante tes bienfaits , favorable Paresse ,  
 Toi seule , dans mon cœur as rétabli la paix :  
 C'est par toi que j'espère une douce (1) vieillesse ,  
 Tu vas me devenir plus chere que jamais.

Ah ! de combien d'erreurs & de fausses idées  
 Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi !  
 De l'amour du repos les ames possédées ,  
 Ne peuvent reconnoître & suivre (2) d'autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage ,  
 Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs ;  
 Tu peux même élever le plus (3) noble courage ,  
 Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate ,  
 Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté ,  
 Que par la volupté tranquille & délicate  
 Que lui fit savourer la molle Oisiveté.

Rome eût toujours été la Maitresse du monde ,  
 Si son sein n'eût produit que de pareils enfans ,  
 Satisfaits de vieillir dans une paix profonde ,  
 Après avoir été tant de fois triomphans.

Que Jule eût épargné de pleurs à sa Patrie ,  
 Si , Vainqueur des Gaulois , par d'injustes projets ,

(1) *Une heureuse vieillesse.*

(2) *Et suivre une autre loi.*

(3) *Le plus ferme courage.*

De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie ,  
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix !

De la tranquillité compagne inséparable ,  
Paresse , nécessaire au bonheur des Mortels ,  
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable ,  
Te devoit attirer un Temple & des Autels.

Ainsi l'on vit jadis le Chantre d'Épicure  
Demander à Vénus , qu'avec tous ses appas  
Elle amollît de Mars l'humeur farouche & dure ,  
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains desirs n'est jamais satisfaite ,  
Leur vol rapide & prompt ne se peut arrêter ;  
Celui qui dans son sein porte une ame inquiète  
Au milieu des plaisirs , ne les sauroit goûter.

Ami , dont le cœur haut , les talens , l'espérance ,  
Le don d'imaginer avec facilité ,  
Pourroient encor , malgré ta propre expérience ,  
Rallumer les esprits & la vivacité.

Laisse-toi gouverner à cette Enchanteresse  
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion ,  
Et préfère , crois-moi , les dons de la Paresse  
Aux ostres d'une vaine & folle Ambition.





## É P I T R E

A

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

*Étant à Fontainebleau, en 1701.*

DEPUIS votre départ de la bonne Ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le temps de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parce que depuis la destruction du Paganisme, vous avez pris la place de Comus, & le faites adorer sous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'absence du Dieu des Festins & de la Joie, de faire des soupers agréables : nous en avons fait, ne vous en déplaise, les meilleurs & les plus délicieux qu'on puisse faire, chez M. le Duc de Nevers ; la compagnie exquise & peu nombreuse, qui rejoignoit seulement les graces de Mortemar à l'imagination de Mancini ; tout eût été parfait, si le luxe & la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des Convives. Il a fallu tout leur enjouement, pour m'empêcher de sentir le dégoût de l'Abondance ; malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en pensant à vous :

Tome I.

E

Quand verrai-je ma pauvreté ,  
 Honorable & voluptueuse ,  
 Te donner avec liberté  
 Un souper où la propreté  
 Fait , loin d'une foule ennuyeuse ,  
 Une chere délicieuse  
 De beaucoup de frugalité ?

Là le nombre & l'éclat de cent verres bien nets ,  
 Répare par les yeux la disette des mets ;  
 Et la mouffe pétillante  
 D'un vin délicat & frais ,  
 D'une fortune brillante  
 Cache à mon souvenir les fragiles attraits.

Quelle injure à l'Abondance ,  
 Lorsqu'avec volupté ton appétit glouton  
 Borne ton intempérance  
 A l'épaule de mouton ;  
 Et qu'avec des cris de joie  
 On voit toujours sur le tard  
 Venir l'omelette au lard ,  
 Qu'au secours de ta faim le Ciel propice envoie !

Alors l'imagination ,  
 Par ce nouveau mets éguisée ,  
 De mainte nouvelle pensée  
 Orne la conversation.  
 A des maximes de sagesse

On mêle de joyeux propos ;  
 Et l'on jette sur quelques mots  
 Ce sel que produisoit la Grèce ,  
 Qui nous fait la terreur des fots.

Mais, hélas ! le Temps fuit avec tant de vitesse ,  
 Que parmi ces (1) discours de Morale & d'Amour ,  
 Nous attrapons bientôt la naissance du Jour.  
 L'Aurore , pour nous voir , prend sa face riante ;  
 Elle rougit , de peur de troubler nos plaisirs ;  
 Et , pour plaire à nos yeux , met sa robe éclatante ,  
 Faite des mains de Flore & des jeunes Zéphirs.

Pour honorer la Déesse

Nous n'allons point semer des fleurs sur son chemin ;  
 Mais chacun avec allégresse  
 Court pour y répandre du vin :  
 On voit ces jours là le Soleil  
 Sortir plus brillant de l'onde ;  
 Et la Rose , aux yeux du monde  
 En a le teint plus vermeil ;  
 Le Lys quitte sa face blême ,  
 La Violette elle-même

---

(1) *Que parmi ces propos.*

Il y a quelques autres différences entre la leçon de S. Marc & celle-ci, mais si légères, que nous n'avons pas cru devoir les indiquer.

En a perdu sa pâleur ;  
 Et cette liqueur divine  
 Ne fait plus germer de fleur  
 Que de couleur purpurine.

N'est-il pas vrai que cela se passe ainsi souvent au Temple ? Messieurs les Poètes de la Cour, vous devriez répondre à de pauvres Poètes de la Ville : voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes Confreres. Adieu, Monsieur le Marquis, aimez-moi toujours, & ne me faites point de réponse, si vous ne voulez.

## R É P O N S E

D E

M. LE MARQUIS DE LA FARE

Vous insultez, maître fripon,  
 Au peu d'imagination  
 Que la Nature m'a donnée :  
 Ces traits brillans, la fiction  
 Dont votre lettre est tant ornée,  
 Vont à ma veine infortunée  
 Faire abandonner Apollon.

A mon esprit ce Dieu n'inspire  
 Que de tristes moralités,  
 C'est avec vous qu'il aime à rire :  
 Il est toujours à vos côtés ;  
 Et sur-tout lorsque vous bûvez.  
 Là prendrez votre temps, beau-Sire,  
 Et pour moi lui demanderez  
 Le don d'égayer la Satyre,  
 De ce (1) sel que vous possédez :  
 Me l'accordant, je pourrai dire  
 D'assez plaisantes Vérités  
 Au Public, qui se les attire ;  
 Mais jusques-là, sans me flatter,  
 Je sens, sur ma foi, qu'au Parnasse  
 J'aurois de la peine à monter ;  
 Je perds haleine, & je me lasse :  
 Puis Pégase, sans hésiter,  
 Considérant ma lourde masse,  
 Sans un ordre, & sans cette grace,  
 Refuseroit de (2) m'y porter.

Je vous suis très-obligé, mon cher ami, de  
 m'avoir tiré d'une espece de léthargie où j'étois,  
 & dont je crains que ces Vers ne se ressentent  
 encore. Pour les vôtres, ils sont charmans ; je

---

(1) *De ce sel que vous y jettez.*

(2) *Refuseroit de me porter.*

viens de les montrer à M. le Duc d'Orléans , à Madame de Chatillon , & à beaucoup d'autres Dames , avec qui nous venons de dîner ; on a bu à votre santé ; on vous a loué ; on vous a désiré : n'est-ce pas là tout ce que nous pouvions faire ? Le Roi a été incommodé un jour , mais ce n'est plus rien. Adieu , mon cher ami , *Vale & bibe.*



*MONSEIGNEUR fit une Mascarade au Carnaval de 1701 , à Marly , dont étoient M. le Duc d'Orléans , M. le Grand-Prieur , & plusieurs autres Courtisans : elle représentoit le Sultan dans sa Cour, allant voir sa Menagerie ; ce qui donna occasion d'y mettre toutes sortes de bêtes , représentées par des Courtisans. Monseigneur (1) nous chargea , M. de la Fare & moi , de faire parler deux perroquets , dont on mit le Dialogue en Musique.*

T Ô T têt, têt têt , têt têt ,  
 Du rô t, du rô t, du rô t ;  
 Holà , holà , Laquais ,  
 Du vin aux Perroquets.

Le vin qui monte à la tête ,  
 Fait (2) jaser le Perroquet ;

---

(1) Il y avoit d'abord , *Monseigneur & Monsieur le Duc d'Orléans nous chargerent , &c.*

(2) *Fait causer le Perroquet.*

Ce n'est pas la seule bête  
Dont le vin fait le caquet.

Paix ! crois-moi , ne parle guere ;  
J'en fais qui , sans dire mot ,  
N'ont pas mal-fait leur affaire ;  
Et ce n'est pas le plus sot  
Que celui qui fait le taire.

A force de jaser , les Muets aujourd'hui  
Pourroient bien t'envoyer jaser dans la riviere ,  
Fi fi , fi fi , fi fi , fi.

Mignon , ne songeons qu'à rire ;  
Parlons tout le long du jour ,  
Sans rien penser , sans rien dire :  
C'est comme on parle à la Cour.

De ceux que notre Fête attire ,  
Nous ne sommes pas les plus fous ;  
De cent parleurs qu'on admire ,  
Trente parlent comme nous.

Tais-toi , le Sultan s'apprête  
A voir faire quelques tours.  
Ça , pour honorer la Fête ,  
Gambadez , Messieurs les Ours.

Perroquet de bonne mine ,  
Qui fait & rire & chanter ,  
Quant il est d'humeur badine ,  
Est en droit de plaisanter.



## ÉPIGRAMME (1)

*Sur les Courtisans, qui voulurent nous faire une affaire là-dessus, prétendant que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule.*

AU bon vieux temps, où le gentil Ésope,  
 Pour débiter maint bon enseignement,  
 Des Animaux se fit le truchement,  
 Point ne fut lors si parfait Misantrope,  
 Qui ne louât un tel amusement.  
 Aujourd'hui donc que notre Cour (2) abonde  
 En discoureurs, qui n'ont que du caquet;  
 Pourquoi faut-il contre nous qu'elle gronde,  
 Pour avoir fait parler un Perroquet?

(1) On trouve le titre ainsi arrangé dans le second de nos manuscrits.

*Les fots Courtisans, dont le nombre l'emporte sur les autres, prétendirent que nous avions voulu tourner la Cour en ridicule, & nous voulurent faire une affaire; sur quoi l'Abbé de Chaulieu fit cette Epigramme en vieux langage.*

(2) Au lieu de *Cour*, l'édition de S. Marc porte *Cœur*, faute qui ne peut être rejetée sur l'Editeur.

## É P I G R A M M E

D È

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

*Sur le même sujet.*

AUTREFOIS la raillerie  
Étoit permise à la Cour ;  
On en bannit en ce jour  
Même la plaisanterie.  
Ah ! si ce Peuple important ,  
Qui semble avoir peur de rire ,  
Méritoit moins la Satyre ,  
Il ne la craindroit pas tant.



## L E T T R E

D E

M. LE CHEVALIER DE BOUILLON,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

*Étant à Fontenay , en 1711.*

**M**ALGRÉ votre peu d'attention pour moi , je ne puis (1) m'empêcher , mon cher Abbé , de vous assurer que vous n'avez point d'ami qui regrette si fort votre absence , & qui soit plus sensible à votre retour. Quand on a eu le plaisir de vivre avec vous , toutes les autres compagnies paroissent fort insipides ; je ne trouve (2) presque partout où je vais , que de languissantes conversations & de froides plaisanteries , bien éloignées de ce sel que répandoit la Grece , qui vous rend la terreur des fots. Je fus voir hier , à quatre heures après midi , M. (3) le Marquis de la Fare , en son nom

---

(1) *Me dispenser.*

(2) *Quasi.*

(3) *M. de la Cochoniere , croyant.*

de guerre , M. de la Cochoniere , croyant que c'étoit une heure propre à rendre une visite sérieuse ; mais je fus bien étonné d'entendre , dès la cour , des (1) ris immodérés , & toutes les marques d'une Bacchanale complete. Je (2) pouffai jusqu'à son cabinet , & je le trouvai en chemise , sans bonnet , entre son *Rémora* & une autre personne de quinze ans , son fils l'Abbé versant des rasades à deux inconnus , des verres cassés , plusieurs cervelats sur la table , & lui assez chaud de vin. Je voulus , comme son serviteur , lui en faire quelque remontrance ; je n'en tirai d'autre réponse que , ou buvez avec nous , ou allez (3) vous promener. Il ne parla pas tout-à-fait si modestement. J'acceptai le premier parti , & en sortis à six heures du soir quasi yvre mort. Si vous l'aimez , vous reviendrez incessamment voir , s'il n'y a pas moyen d'y mettre quelqu'ordre : entre vous & moi , je le crois totalement perdu. Il me lut votre lettre en pleine table , (4) que je trouvai remplie d'un badinage , d'une philosophie & d'une fermeté contre les malheurs , qui (5) m'enchanta &

(1) *Des cris.*

(2) *Je passai.*

(3) *Ou allez.....j'acceptai le premier parti , &c.*

(4) *Je la trouvai.*

(5) *Qui m'enchangent & qui m'engagent.*

qui m'engagea plus que jamais à être votre Disciple, & avec autant de fidélité que Damis en a eu pour Apollonius de Thiane. Revenez donc, mon cher Maître. Vous trouverez mon hermitage prêt à vous recevoir; & là, parmi les pots, & avec des minois gracieux, nous tiendrons des propos sur toutes sortes de chapitres; & je vous remercierai encore de m'avoir mis en état de jouir des plaisirs sans remords, & d'essayer les malheurs sans foiblesse. Mes complimens à M. de Chaulieu, & croyez, (1) &c.

(1) *Que personne au monde n'est si absolument à vous que moi. Le Chevalier de Bouillon. St. Marc.*

Chaulieu est l'Autcur de tous les petits changemens que l'on a remarqués dans cette Lettre. Nous les trouvons écrits de sa main dans le second de ses manuscrits.



## R É P O N S E

A

M. LE CHEVALIER  
DE BOUILLON,

LE beau (1) tableau de Ténieres que vous m'avez  
envoyé , Monseigneur , qu'il est bien peint , &  
qu'il est vrai !

Dans cette peinture charmante  
J'ai reconnu l'Auteur de certaine Chanson ,  
Qui de maniere si galante  
Affubla Bertrand & Raton ;  
Que cette paire malfaisante  
N'a , depuis ce jour-là , repris ,  
Par (2) Epigramme ou Vaudeville ,  
Les ridicules de Paris :  
Ce qui fait que l'effor ont pris

---

(1) *Que vous m'avez envoyé , Monseigneur , un  
beau tableau de Tenieres ! qu'il est vrai ! qu'il est bien  
peint ! St. Marc.*

(2) *Dans Epigramme ou Vaudeville.*

Tous les fats de la bonne Ville ,  
 Si haut , & de telle façon ,  
 Qu'il faudra bien que d'Argenson ,  
 Ce savant Maître de Police ,  
 Dans chaque quartier (1) retablisse  
 Bureaux où l'on fasse Chançon ,  
 Le tout (2) pour corriger le vice.

Des Bureaux qu'on établira ,  
 Le premier , au bord de la Seine ,  
 A l'Hôtel de Bouillon fera ;  
 Et quatre fois (3) de la semaine  
 Pour le bien public s'ouvrira ;  
 Et (4) là , d'une facile veine  
 Le (5) Chevalier chançonnera

(1) *Dans chaque quartier établisse.*

Il y avoit d'abord *établisse*, ainsi que l'a mis S. Marc ; mais Chaulieu a ajouté une *R* dans le second de nos manuscrits, qui est corrigé de sa main. Il a conservé cette correction dans le troisième qu'il a fait faire sous ses yeux, d'après ses autres manuscrits. D'ailleurs ce qui précède démontre la nécessité de ce changement.

(2) *Qui serve à corriger le vice.*

(3) *Et quatre fois dans la semaine.  
 Et quatre jours de la semaine.*

(4) Ce Vers manque dans S. Marc.

(5) *Le Commandeur chançonnera.*

Quiconque le méritera ;  
 Et fera Vers sur la bedaine  
 Du Céladon de (1) l'Opéra ,  
 Si qu'enfin le corrigera ;  
 Mais je crois plutôt que sa peine ,  
 Et que son temps il y perdra.

Le second Bureau se tiendra  
 Bute S. Roch, dans une rue  
 Que maint Vaudeville a rendue  
 Très-fameuse sur ce point-là.  
 C'est dans cette aimable boutique  
 Que revient l'esprit qui pinça  
 La Fare , & qui rendit publique  
 L'aventure tragi-comique  
 De la Belle qu'il écrasa.  
 Là (2) toujours cet esprit viendra ,  
 Et toujours avec lui sera  
 Muse goguenarde & caustique ,  
 Qui , (3) tandis que fats il fera ,  
 Sans cesse les chanfonnera.

(1) *Du Céladon de Rémora.*

(2) *En bonne & saine politique  
 Toujours cet esprit reviendra.*

(3) Il y avait ici quatre Vers que Chaulieu a retranchés avec raison, pour y substituer les deux qui suivent. S. Marc n'a pas été aussi sévère que



Si (1) vous ne trouvez pas assez de Bureaux établis pour la correction du grand nombre de

notre Auteur ; il les a imprimés : mais avec des points qui les rendent tronqués , obscurs & intelligibles.

(1) S. Marc nous fournit une leçon toute différente de la nôtre. On ne peut douter que celle que nous avons suivie , ne soit de Chaulieu , puisqu'elle se trouve dans ses manuscrits. D'un autre côté , on ne peut former ici de doute raisonnable sur l'authenticité de la leçon qu'a suivie S. Marc , puisqu'il a donné son édition , d'après le manuscrit du Prince d'Auvergne à qui la Lettre originale étoit adressée. D'où provient donc cette différence ? Nous croyons que Chaulieu ayant dédaigné ou n'ayant pas eu le temps de faire tirer copie de la prose qui terminoit sa Lettre , y a suppléé par ce qu'on vient de lire. S. Marc a mis en remarque ce que nous donnons en texte , & en texte ce que nous donnons ici en variante.

„ Je ne vous parle point, Monseigneur, du détail de l'établissement des autres Bureaux. Cela seroit trop long. On verra seulement les quartiers qui en auront besoin, par la quantité des sots qui s'y trouveront ; à-peu-près de la même façon qu'on envoie des Missions dans les pays les plus corrompus de débauche ou de Jansénisme. Je doute fort que ces Missions soient plus utiles au Public & à l'édification du Prochain , que l'établissement de nos Bureaux. „

„ Je finis , Monseigneur , car mon Secrétaire

fats qui inondent Paris, dont il nous est venu une nuée du côté des bords du Lignon, il faudra bien

---

étouffe de rire, & croit que je suis entièrement tombé dans le *radotisme*. Il pourroit bien avoir raison; mais il vaut mieux se réjouir, *quam sapere & ringi.* „

„ Il me reste au moins encore assez de raison, pour sacrifier le reste de mon lumineux pour assurer de mes respects ma charmante Princesse, à qui je vous prie de montrer mes folies, parce qu'elle les excusera, & qu'elles la réjouiront, & lui feront plus de bien que son quinquina. Je suis en peine pourquoi elle le prend. Je vous avertis que je renonce à l'amitié dont vous m'honorez, & à 1 celle d'être votre Maître en Epicure, si je n'ai le plaisir de philosopher avec vous, huit jours ici au mois de Septembre, & 2 M. de la Cochoniere, qui se veautre dans le borbier des vices, *sicut amica luto sus.* „

„ Je vous prie de parler un peu de moi avec M. de la Feuillade, en buvant, & de boire. 3 Je suis, Monseigneur, avec respect & tendresse, le plus fidele de tous vos serviteurs,

L'Abbé DE CHAULIEU.

*A Fontenay, ce 28 Juin.*

Je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas aller faire courir ces folies-là, qui ne sont faites que pour nous divertir entre nous; car je ne veux d'affaire avec personne, BERTRAND & autres. „

---

1, 2 & 3. On s'apperçoit aisément que Chaulieu

dans notre Marais , & vers la rue . . . établir aussi quelque Bureau , & , en cas de besoin , nous en établirons un dans le Temple même. Je ne fais pas bien qui sera le Chanfonnier qui y fera sa résidence ; mais la place ne sera pas vacante longtemps , & il se trouvera toujours quelqu'homme de bien , quelque bonne ame , qui , par le seul zèle du bien public , fera quelques petits couplets de Chanfons , le tout pour l'édification du Prochain. Voilà , je crois , M. le Chevalier , un établissement nouveau , qui ne sera point à la charge du Public , mais bien à l'extirpation du *fatuisme* ; chose qui , je crois , sera de votre goût , & de celui de M. d'Argenson , qui le hait autant que nous.

---

n'eut pas le temps de relire cette Lettre , & encore moins d'en faire tirer copie ; cela confirme nos conjectures sur la différence du texte de nos manuscrits , & de celui dont S. Marc a fait usage.



## L E T T R E

A

MADAME LA MARQUISE  
DE LASSAY,

*De Fontenay, le premier jour de Mai,  
1705. (1)*

L O I N de la foule & du bruit,  
Je suis dans mon Château, comme vous dans le vôtre,  
Car ne se peut prendre pour autre  
Que pour Château, votre réduit,  
Et croiriez une baliverne,  
Si, sur la foi d'une lanterne,  
Qui par l'ordre d'Argenson luit,  
Vous pensiez qu'être aux Incurables,  
Entre gens un peu raisonnables,  
Ce soit demeurer à Paris.

(1) Cette Piece n'étoit pas dans le manuscrit du Prince d'Auvergne. S. Marc n'en dit rien; mais il est aisé de voir qu'il l'a copiée sur l'édition de 1733: aussi se garde-t-il bien de faire des Remarques, & encore moins d'investir l'Editeur.

Entre nous autres beaux Esprits ,  
 Qu'il faut bien que dans nos Ecrits ,  
 Toujours la justesse accompagne ;  
 Vous demeurez à la Campagne ,  
 Et pour moi , maintenant j'y fais.

C'est-là , que plus touché d'un ruisseau qui murmure ,  
 Que de tous ces vains ornemens ,  
 Fils de l'Art & de l'Imposture ,  
 Je me fais des amusemens

De tout ce qu'à mes yeux présente la Nature.

Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour !  
 Elle rit dans nos prés , verdit dans nos bocages ,  
 Fleurit dans nos jardins ; & dans les doux ramages  
 Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.

Hélas ! pourquoi faut-il , par une loi trop dure ,  
 Que la jeunesse des Saisons ,  
 Qui rend la verte chevelure  
 A nos arbres , à nos buissons ,

Ne puisse ranimer notre machine usée ;  
 Rendre à mon sang glacé son ancienne chaleur ,  
 A mon corps , à mes sens leur première vigueur ,  
 Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée ;  
 Sur-tout , rendre à mon cœur ces tendres sentimens ,  
 Ces transports , ces fureurs , ces précieuses larmes ,  
 Qui de nos jours font l'unique printemps ,  
 Et dont mon cœur usé ne connoît plus les charmes !  
 Alors vous me verriez cent fois à vos genoux ,  
 Vous redire combien vous me semblez aimable ;

Vous jurer que le Ciel me fit exprès pour vous,  
 Que mon attachement seroit tendre & durable ;

Que dans l'imagination

Quelque chose de sympathique

Prépare entre nous l'union

Par où l'amour au cœur souvent se communique :

Enfin, sans vous chercher cent autres agrémens ,

Que vous avez tous les talens

Que je sens qu'il faut pour me plaire :

Ainsi je parlerois dans ces bienheureux temps ,

Mais je dois maintenant me taire.

## L E T T R E

*Pour Madame la Marquise DE LASSAY,  
 à S. A. S. Madame la Duchesse, qui  
 l'appelloit RUSON, & l'avoit laissée  
 à Paris pour lui mander des nouvelles  
 à Marly. (1)*

AH ! cessez, par vos Vers, adorable Princesse,  
 D'insulter à l'ennui de la pauvre Ruson ;  
 Loin de vous, je n'ai plus ni rime ni raison ;

(1) C'étoit pendant l'hiver de 1701. S. Marc est encore ici le Copiste de l'Editeur de 1733.

Sans vous j'invoque envain les Nymphes du Permesse.  
 De vous dire un seul mot, je n'ai pas le pouvoir ;  
 Je sens tarir ma veine, & mes sens se confondre.  
 Votre absence, en m'ôtant le plaisir de vous voir,  
 M'ôte l'esprit de vous répondre.  
 Quand j'aurois de l'esprit, il n'est point d'aventures  
 Qui vailent vous entretenir.

On dit que le bon sens ici va revenir ;  
 Paris cede à la mode, & change ses parures.  
 Ce peuple imitateur, ce finge de la Cour  
 A commencé depuis un jour  
 D'humilier enfin l'orgueil de ses coëffures.  
 Mainte courte Beauté s'en plaint, gronde, tempête,  
 Et pour se ralonger, consultant les (1) Devins,  
 Apprend d'eux qu'on retrouve, en haussant ses patins,  
 La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

Voilà le changement extrême  
 Qui met en mouvement nos femmes de Paris :  
 Pour la coëffure des maris,  
 Elle est toujours ici la même.

---

(1) . . . . . *Consultant les Destins,*  
*Apprend d'eux que l'on trouve, en haussant ses patins*



## L E T T R E

A

MADAME LA MARQUISE  
DE LASSAY,

*Qui m'avoit demandé des Croquets  
de Rheims.*

VOILA (1), Madame des Croquets de Rheims que je vous envoie, qu'un Ange y apporta à Clovis pour sa collation, dans le temps qu'un autre lui apporta la Sainte Ampoule pour son sacre, & les fleurs de Lys pour ses armes. Depuis ce temps-là toute la Famille Royale aime les Croquets, & l'on a même remarqué que plus les Princesses de cette Maison sont aimables, plus elles ont de goût pour ces sortes de pains d'épice. Voilà une Tradition constante dans l'Église de Rheims, dont j'ai l'honneur d'être Archidiacre depuis vingt ans :

Et puis on lit, près de la Sacristie,  
Sur un vieux marbre enchâssé dans le mur,

---

(1) S. Marc continue à copier l'Éditeur de 1733.



En vieux Gaulois , certaine Prophétie  
 Dont vous rendrez l'accomplissement sûr ,  
 Si vouliez bien croire à la Centurie

Que voici :

Lorsqu'à S. Maur on remettra  
 Croquets de Rheims dans les mains de Julie ;  
 Deux choses lors très-sagement fera ;  
 La première est qu'elle les croquera ,  
 Puis en après avoir fait chère lie ,  
 S'elle fait bien , à par soi se dira ;  
 Cil qui me fait ce petit présent là ,  
 De me croquer longtems a fantaisie ;  
 Et toutefois que croquer me pourra ,  
 Très-bien je fais que lors (1) me donnera  
 Tout son avoir , même sa propre vie :  
 Rien que plaisirs il ne m'en coûtera ;  
 Par quoi feroit à moi grande folie  
 De refuser , à qui tant m'aimera ,  
 Croquets que j'ai , dont il a tant d'envie.

---

(1) . . . . Qu'à l'instant me vouira.



## L E T T R E

A

MADAME LA MARQUISE  
DE LASSAY.

**M.** de la Fare m'apprit hier que la Fortune vouloit m'engager à lui pardonner de m'avoir fait aller trois fois chez vous , sans vous y rencontrer ; que pour cela elle faisoit naître une occasion de faire une chose qui pouvoit vous être agréable. Quelle que soit l'éloquence de votre Chancelier , il n'a pu m'expliquer de quoi il s'agissoit. Cela ne me surprend point. Malgré l'envie que j'ai eue longtems d'avoir une Charge dans votre Maison , j'aurois refusé l'emploi de votre Chancelier , de peur d'altérer quelque chose au tour singulier de vos expressions , & à la finesse de vos pensées.

Vous voyez bien que je n'ai pas perdu encore l'habitude ni l'envie de vous louer. Quoi qu'il en soit , j'aurois été moi-même recevoir vos ordres si la goutte ne m'avoit repris à l'autre pied. Je suis réduit à vous supplier très-humblement de me les donner. Envoyez-moi simplement le Mémoire de ce que vous desirez ; n'y ajoutez ni recom

mandation , ni promesse de reconnoissance. Le plaisir de faire une chose qui puisse vous plaire , est si sensible à mon cœur , qu'il porte avec lui sa recommandation & ma récompense. Que vous dire de plus ? Rien , je crois ; sinon que voilà les sentimens de respect & d'attachement que je conserverai éternellement pour vous.

---

## R É P O N S E

DE

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

AU NOM

DE MADAME DE LASSAY.

ONQUES ne vis un si poli goutteux ,  
 Prêt à tout heure à galamment écrire ,  
 Mieux vous valez , quand êtes souffreteux :  
 Très-bien vous sied quelque peu de martyr.  
 Trop de santé , trop (1) de soins vous attire ,

---

(1) *Tant de soins vous attire ,  
 Tant de desirs à votre cœur inspire ,  
 Qu'en trop d'endroits vous fait porter vos vœux.*

Trop de desirs à votre cœur inspire,  
 En trop d'endroits vous fait porter vos vœux;  
 Mais à présent qu'êtes gissant, beau Sire,  
 Onques ne vis un si poli gousteux.  
 Que la douleur sur vous prend peu d'empire!  
 Vous n'en quittez l'air serein ni la Lyre,  
 N'en querellez le Ciel trop rigoureux,  
 Ni n'en avez l'esprit plus langoureux;  
 Mais ne pensez qu'à flatter & bien dire:  
 Onques ne vis un si poli gousteux.

## R É P O N S E (1)

A

MADAME LA MARQUISE  
 DE LASSAY.

P OUR recevoir Écrits si gracieux  
 Point ne me plains, quelque mal qu'il m'en coûte,  
 Et je consens de pardonner aux Dieux,  
 Quand à ce prix me donneront la goutte.  
 Pour vous louer, suffit la vérité;

(1) Il paroît que toutes ces Pièces n'étoient pas dans le manuscrit de S. Marc qui continue à copier, & toujours sans en rien dire.

A mon égard ufez de flattetie :  
 C'est mal répondre à ma simplicité  
 Que d'y mêler de la coquetterie.

Quand pour vous plaire encor je n'ai rien fait,  
 Vous me donnez si douce récompense ;  
 Aurez en moi serviteur très-parfait,  
 Quand voudrez bien payer ainsi d'avance.

Je n'ai besoin pour affermir mon cœur,  
 De rappeler aucun dogme stoïque ;  
 Vous avez l'art d'endormir ma douleur  
 Au doux jargon de Muse Marotique.

Onques ne fut si fortuné goutteux.  
 Vous en ferez refrain de ma Ballade,  
 Quand le voudrez ; car, fuffé-je piteux,  
 De corps peu sain, & d'esprit langoureux,  
 Venez me voir, plus ne ferai malade ;  
 Et dans mes maux content & trop heureux,  
 Je chanterai, faisant une gambade,  
 Onques ne fut plus fortuné goutteux.



## L E T T R E

D E

M. LE DUC DE NEVERS, (1)

*De Lyon, où il étoit avec Madame la  
Duchesse DE BOUILLON, en 1702.*

PAR Saint Cir !

De plaisir

J'eusse été

Transporté,

Si Chaulieu

Dans ce lieu

Fût venu.

Il eût vu

Les Penons,

Gens très-bons ;

Il eût fait

A souhait,

Des repas

(1) S. Marc a mis le titre ainsi, *Épître du Duc de Nevers & de Madame la Duchesse de Bouillon, à l'Abbé de Chaulieu. De Lyon.*

· Maigre (1) & gras ;  
 Eût (2) mangé ,  
 Dévoré  
 Des faumons ,  
 Des chapons ,  
 D'excellens  
 Ortolans ,  
 Mets exquis !  
 Des perdrix ,  
 Des canards ,  
 Des guignards ;  
 Il eût bu ,  
 Bien repu ,  
 De ces vins  
 Les plus fins ;  
 Mais Paris ,  
 Lieu fans prix  
 Et fans pair ,  
 Fait filer  
 Ses beaux jours  
 Aux Amours ;

---

(1) *Maigres , gras.*

(2) S. Marc a retranché ces deux vers du texte ; il les a mis dans ses Remarques , où l'on a placé mal-à-propos le second avant le premier. Ces deux Vers n'étoient pas dans son manuscrit, où l'on a substitué *de* à *des* dans toute la phrase.

Quoiqu'encor  
De Saint Maur  
Ses esprits  
Soient épris ,  
Que charmé ,  
Qu'enflamné  
De Phébus ,  
De Bacchus ,  
Force fruits  
Soient produits  
Par Clion ,  
Le Baron  
De ce lieu  
Demi-Dieu ,  
Mécénas  
Plein d'appas  
Le lança ,  
Le plaça  
D'un plein faut  
Au plus haut  
D'Hélicon.  
Que son nom  
Si vanté  
Soit chanté  
En beaux Vers  
Sur des airs  
Du (1) Levant

---

(1) *D'Orient.*



Au Couchant !  
 Revenons  
 Aux Penons ,  
 Bonnes gens ,  
 Complaisans ,  
 Généreux ;  
 Contens d'eux ,  
 Nous partons ,  
 Et quittons  
 Ce pays  
 Pour Paris.  
 Un Abbé  
 Abforbé  
 Dans Comus ,  
 Dans Vénus ,  
 Tout charmant ,  
 Est l'aimant  
 Qui nous fait  
 Sans regret  
 Me (1) hâter  
 De quitter  
 Ce beau lieu ,  
 Pour Chaulieu.

---

(1) *Nous hâter.* Tous nos manuscrits portent la leçon qu'on voit dans le texte.

## R É P O N S E

D E

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU. (1)

G R A N D Nevers  
 Si les Vers (2)  
 Découloient ,  
 Jaillissoient  
 De mon (3) fond ,  
 Comme ils font  
 De ton chef ;  
 Derechef  
 J'aurais ja

---

(1) Cette Lettre & la précédente sont sans dates dans S. Marc. L'Editeur de 1733 les place en Octobre 1703. Il assigne au 13 de ce mois, celle de la première. Nos manuscrits portent tous, en Octobre 1702.

(2) *Aisément.*

*Prestement.*

Ces deux Vers ne sont dans aucun de nos manuscrits.

(3) *De mon front.*

De pièce  
 Répondu.  
 Confondu  
 Je me sens  
 Et me rends,  
 J'ai frotté,  
 J'ai gratté  
 Occiput,  
 Sinciput;  
 Ma foi rien  
 Ne me vient :  
 Comme toi,  
 Près de moi  
 Si j'avois,  
 Ou (1) tenois  
 Dans mes bras  
 Les appas  
 De ta sœur  
 Dompte-cœur (2),  
 Enchanté,  
 Transporté,  
 Rimerois,

---

(1) *Et tenois.*

(2) *Dont les yeux  
 Sont mes Dieux.*

Ces deux Vers ne se trouvent dans aucun de nos manuscrits.

Chanterois  
 Rime en *on*  
 De Bouillon ;  
 Doux (1) aimant !  
 Nom charmant ,  
 Tu me peux ,  
 Si tu veux  
 Rajeunir  
 Sans bouillir  
 Comme Éson ?  
 Un garçon  
 Fort gaillard  
 D'un Vieillard  
 Tu (2) feras ,  
 Et rendras  
 A l'Amour  
 Un Soyecour ;  
 Et ce dont  
 Besoin ont  
 Mes Cloris

---

(1) S. Marc a transposé ces deux Vers, & au lieu de *Soyecour* écrit *Saucour*, orthographe contraire à celle de nos manuscrits,

(2) *Tu ferois.*  
*Et rendrais*  
*A l'Amour*  
*Un Saucour.*

A Paris ,  
Pres de qui ,  
Dieu merci ,  
Tes brocards  
Goguenards  
M'ont tondu ,  
M'ont (1) perdu.  
Cependant (2)  
En servant  
Ma Cypris,  
Mal j'ai pris,  
Dont le pied  
Dolent j'ai.  
Muse, holà !  
Brisons là ,  
Et venons  
Aux Penons ,  
Bonnes gens ,  
Excellens  
Pour un mois ;  
Mais pour trois ,  
Serviteur.  
Leur bonheur  
Nous rend tous  
Trop jaloux.

---

(2) *Mais pourtant.*

Revenez ,  
 Ramenez  
 Les (1) plaisirs  
 A Paris.  
 Quand ferez ,  
 Y ferez  
 De ce lieu  
 Un Chaulieu (2).

Revenez donc promptement ,  
 Revenez , couple adorable ;  
 Cédez à l'empressement  
 Qu'on a de se voir à table  
 Avec vous passer des jours ,  
 Qui , filés d'or & de soie ,  
 Font toujours naître la joie  
 Et badiner les Amours.  
 On sent la vapeur légère  
 Déjà de maint vin nouveau ,

(1) *Jeux & ris.*

(2) S. Marc place ici cette citation d'Horace

*Pictoribus atque Poetis*

*Quidlibet audendi concessa est æqua potestas.*

Il fait une Note pour nous dire qu'il faut *semper fuit* au lieu de *concessa est*. Nous croyons que Chaulieu n'a rien cité , car nos manuscrits n'en font nulle mention. Ainsi tout ce qu'il nous dit à ce sujet est au moins déplacé.

Qui , tout sortant du berceau ,  
Pétille dans la fougere ,  
Et menace le cerveau ;  
Et l'on m'écrit qu'à Surene ,  
Au cabaret on a vu  
La Fare & le bon Silene ,  
Qui , pour en avoir trop bu ,  
Retrouvoient la porte à peine  
D'un lieu qu'ils ont tant connu.



## É P I T R E

D E

M. L'ABBÉ COURTIN,

A

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

*en 1703.*

T U veux, Chaulieu, que je fasse des Vers,  
 Pour mieux parler, qu'en prose je rimaille;  
 J'en vais donc faire ici, vaille que vaille,  
 Non, comme toi, qui voles dans les airs;  
 Mais puisqu'enfin en ton nom je travaille,  
 J'en (1) ferai mieux que le Duc de Nevers:  
 Ma Muse, holà! ne sois point (2) satyrique.  
 Trop jeune encor pour faire la Critique,  
 N'attaque point un enfant d'Apollon,  
 Frere d'ailleurs de l'aimable Bouillon.  
 Chante plutôt son esprit & sa grace;  
 C'est le chemin pour monter au Parnasse:  
 Jamais Phébus ne fut sourd à ce nom;

---

(1) *Je marcherai sur les pas de Nevers.*

(2) . . . . *Ne sois point ironique.*



Mais pour chanter cette charmante Sœur,  
 Je suis encor trop indigne Rimeur :  
 A toi , Chaulieu , en appartient la gloire,  
 Son nom par toi transmis à la mémoire ,  
 Par tes beaux Vers célébré mille fois ,  
 Dédaignerait une si foible voix.  
 Partout la tienne emporte la victoire :  
 Qui mieux que toi d'un vol audacieux  
 Peut célébrer nos Héros & nos Dieux ?  
 Qui mieux que toi peut chanter une belle ?  
 Te souvient-il , Abbé , de ces beaux yeux  
 Dont trop long-temps tu fus Amant fidelle ?  
 C'étoit pourtant une simple mortelle ,  
 Et par tes vers tu l'élevois aux Cieux.  
 Libre à présent , & sans inquiétude ,  
 Tu vis content , & tu fais ton étude  
 De la tranquille & sage Volupté.  
 Heureux Abbé , jouis de ta sagesse ;  
 Et d'un ami si tu plains la foiblesse ,  
 N'insulte point à sa fragilité.  
 Aide plutôt cet ami malheureux ,  
 Par (1) les conseils de ta philosophie ;

---

(1) S. Marc & son Devancier qu'il continue à copier , mettent ce Vers avant celui qui le précède. La regle des rimes est pour eux , mais la raison de nos manuscrits est pour nous. Nous laissons donc subsister ces deux Vers masculins de rimes différentes à côté l'un de l'autre.

Tends-lui la main , quand sa raison s'oublie ,  
 Pour le sauver d'un écueil dangereux ,  
 Qu'il a trouvé dans les yeux de Silvie.  
 Quand tu verras , cher Abbé , ses beaux yeux ,  
 Prends garde alors qu'imitant ma folie ,  
 Malgré toi mon Rival , tu n'en sois amoureux.

Mais non , je connois la droiture  
 De ton esprit & de ton cœur.

Fidèle ami , fidèle à ton Maître Epicure ,  
 Dans le parfait repos mettant tout ton bonheur ,  
 Tu suis les Loix de la sage Nature ,  
 Et braves les périls sans connoître la peur :  
 Ainsi tu la verras , Abbé , d'un œil tranquille ;  
 Et (1) ta seule raison te servira d'asyle

Pour te sauver d'un regard enchanteur.

C'est de cette raison que j'attends mon secours.

Dis-moi cent fois que dans mes plus beaux jours ,

Dans ma plus brillante jeunesse ,

Je ne trouvois dans ma Maîtresse

Que des dehors trompeurs , que de lâches détours ;

Qu'après en avoir fait le triste apprentissage ,

Pourquoi d'un faux espoir me flattant à mon âge ,

De nouveau m'embarquer dans de folles amours ?

(1) S. Marc & son guide arrangent ainsi cet endroit ,  
 à cause sans doute des deux rimes masculines ,

*Pour te sauver d'un regard enchanteur ,*

*La raison sera ton asyle.*

Je suis à peine échappé d'un naufrage  
 Que je cherche (1) à courir à de nouveaux dangers,  
 A peine encor sorti de l'esclavage  
 Dont l'infidelle Iris avec d'indignes fers  
 Avait asservi mon courage :  
 C'est trop voyager sur ces mers ;  
 La raison m'en défend l'usage.

Sans cesse je l'entends me crier , *tu te perds.*  
 C'est par toi , cher Abbé , par ta voix secourable  
 Qu'elle vient éclairer mes esprits (2) égarés.  
 Ah ! fuyons désormais ces volages beautés ;  
 Et dans un doux loisir , dans un repos durable ,  
 Cherchons d'autres félicités.

Heureux d'aimer tous deux le plaisir de la table !  
 Où (3) mêlant à ton gré l'utile au délectable ,  
 Tu rends de tes propos tes amis enchantés :  
 Là , dès ce soir , de ta douce morale ,  
 Philosophe voluptueux ,

(1) Ils n'ont ici que quatre Vers au lieu des six de l'original.

*Que je cherche à courir sur de nouvelles mers  
 A peine sorti d'esclavage ,  
 Que je reprends de nouveaux fers ;  
 La Raison m'en défend l'usage.*

(2) . . . . . *Mes esprits écartés.*

(3) Ce Vers manque dans S. Marc & dans l'édition de 1733.

Qu'en mots choisis ton éloquence étale,  
 Viens nous développer les trésors précieux.  
 Périgny s'y rendra plein de propos joyeux ;  
 La Fare t'attendra tranquille dans sa chaise ;  
 Et, pour moraliser tous ensemble à notre aise,  
 Sonning nous fera boire un vin délicieux.

## R É P O N S E (1)

D E

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A

M. L'ABBÉ COURTIN.

A B B É , dont le discours flatteur ,  
 Qu'avec grace ta Muse étale ,  
 Vient par un murmure enchanteur  
 Tâcher d'endormir ma morale ;

(1) Cette Epître avoit toujours été intitulée , *Réponse aux deux Lettres de l'Abbé Courtin*, savoir, à celle qui précède , & à celle que l'on va voir. Nous ignorons pourquoi Chaulieu l'a placée entre les deux & en a changé le titre.

Tu crois qu'avec avidité ,  
 Déjà l'amour-propre enchanté  
 Avale la délicatesse  
 D'un poison si bien apprêté :  
 Je sens , malgré ma vanité ,  
 Que je dois à ta politesse  
 Beaucoup plus qu'à la vérité.  
 Il faut avouer sa (1) foiblesse ,  
 J'en conviens puisque tu le veux,  
 Né sensible & voluptueux ,

Source où tous mes défauts ont pris leur origine ,  
 Soit bien traité , soit malheureux ,  
 J'ai vécu souvent amoureux ;  
 Toujours d'humeur si libertine  
 Dans l'engagement que j'ai pris ,  
 Qu'au mépris des Pasteurs fidelles  
 Mon amour eut toujours des aîles

Aussi bonnes du moins que celui de Cloris.  
 Ovide , que je pris pour Maître ,  
 M'apprit qu'il faut être frippon ;  
 Abbé , c'est le seul moyen d'être  
 Autant aimé que fut Nafon :  
 Catulle m'en fit la leçon.  
 Pour Tibulle , il étoit si bon  
 Que je crois qu'il auroit dû naître  
 Sur les rivages du Lignon ;

---

(1) *Il faut avouer ma foiblesse.*

Et là , qu'on l'eût placé peut-être  
Entre la Fare & Céladon.

L'Amour fut-il jamais fait pour être durable ?  
C'est le feu d'un éclair , un peu solide bien ;  
C'est un songe enchanteur , un fragile lien  
Que ne forme & ne rompt rien qui soit raisonnable.  
Le Pere des Héros , ce Dieu si redoutable  
Que la Victoire suit par-tout dans les combats ,

Avoit beau paroître estimable ,  
Sa Maîtresse ne laissa pas

De découvrir à nud ses plus secrets appas  
Au Berger qui parut aimable  
A la femme de Ménélas.

Chez moi tous les amusemens  
Ont encor une libre entrée ;  
Mais fut-ce une chaîne dorée ,  
J'en hais tous les attachemens.

Pour toi , qu'un teint vif & fleuri  
Et la perruque bien poudrée ,  
Flattent d'être le favori

Encor de quelque migeorée ;  
Goûte l'erreur des passions ,

Étends tout au plus loin les bornes du bel âge :

La moindre de tes actions

Vaudra bien mieux que la plus sage  
De toutes mes réflexions.

Moi , qui sens qu'à grands pas la Vieillesse s'avance ,  
Et qui , par mille changemens ,

Connois déjà la décadence  
 Qu'apporte le nombre des ans ;  
 Dans une douce nonchalance

Je jouis du printemps , du soleil , d'un beau jour ;  
 Je vis pour moi , content que ma seule indolence  
 Me tienne lieu de biens , de fortune & de Cour.

Si (1) j'ai du goût pour quelque Belle ,  
 J'y trouve du plaisir , & n'en crains point de maux ;  
 Je ne veux que boire avec elle ,  
 Et me moquer de mes Rivaux.

Revenu des erreurs , après de longs détours ,  
 Comme moi , vous aurez recours

Quelque jour aux leçons de la philosophie ,  
 Qui ne déçut jamais le sage qui s'y fie ,  
 Et dont j'ai si souvent éprouvé le secours.

C'est elle qui me fait avec tranquillité  
 Regarder fixement le terme de la vie.

Occupé seulement du soin de ma santé ,  
 De (2) goûter à longs traits ma chere liberté  
 Qu'une foule d'erreurs m'a si long-temps ravie ;  
 L'Avenir sur mon front n'excite aucun nuage ,  
 Et bien loin de craindre la mort ,

(1) *Si je vois encor quelque Belle.*

(2) Il y avoit originairement.

*Jaloux jusques à la folie*

*Des douceurs de ma liberté.*

S. Marc a suivi cette leçon à laquelle Chaulieu a substitué les Vers qu'on lit dans le texte.

Tant de fois battu par l'orage,  
 Je la regarde comme un port  
 Où je n'essuierai plus tempête ni naufrage.

---

## SECONDE ÉPITRE

DE

M. L'ABBÉ COURTIN,

*en vieux langage.*

A bien parler nul plus que vous n'excelle ;  
 Nul ne fait mieux étaler en beaux dits  
 Discours moraux & propos de ruelle,  
 Et mieux encore (1) mêlez dans vos Écrits  
 Le sérieux avec la bagatelle ;  
 Tout est enfin chez vous au plus haut prix :  
 Vous possédez vieux & nouveau langage.  
 Veut-on parler comme au temps d'Amadis ?  
 Qui mieux que vous en fais le badinage ?  
 Maître Clément ne parloit mieux jadis ;  
 Mais vous parlez si peu, que c'est dommage.  
 Or me direz, à quoi tend ce discours ?  
 Voudrois-je point, avec ce préambule,  
 Faire avec vous la patte de velours,

---

(1) *Et mieux encor mêler dans vos Écrits.*



Et, comme on dit, vous dorer la pillule ?  
 De moi n'ayez un pareil sentiment ;  
 Et je ferois par trop mauvaise affaire ,  
 Picard grossier, contre matois Normand.  
 Point ne me frotte à si fort Adversaite.  
 Venons au fait ; parlons confidemment,  
 Car entre amis on parle avec franchise,  
 Vertu sans prix, dont l'usage perdu  
 Peut se trouver encor parmi l'Église ;  
 Non pas en tous, le zèle est morfondu  
 Dans bien des cœurs ; on ne voit que grimace ;  
 Plus d'amitié ; feinte regne en sa place,  
 Discours trompeurs. Le monde est aujourd'hui  
 Rempli de fraude ; & la Vertu bannie  
 Ne trouvant plus d'asyle ni d'appui,  
 Bien qu'à regret, d'ici-bas est partie.  
 Toi, qui toujours confiant, naturel,  
 Malgré les lieux où tu pris la naissance,  
 N'as point succé dans le lait maternel  
 Ce triste abus qui flétrit l'innocence ;

Apprends-moi quel heureux secours  
 D'une si maligne influence  
 A jusqu'ici sauvé tes jours.  
 Si tu fus sage en ta jeunesse,  
 Parmi l'éclat & les grandeurs ;  
 Avec une égale sagesse  
 On te vit, Abbé, sans bassesse,  
 Mépriser les appas trompeurs

De cette volage Déesse,  
Qui sembla t'offrir ses faveurs;  
Et tu vis sage en ta vieillesse.

Heureux qui tôt ou tard peut s'en défabuser,  
Et qui, de son esprit fixant l'inquiétude,  
Fait sa première & principale étude  
Du peu qui reste à vivre, & fait bien en user !

Mais, sans pousser plus avant la morale,  
Profitons du présent; peut-être dès demain  
Nous descendrons tous deux sur la rive infernale,  
Et passerons tous deux sans peur l'onde fatale.

De-là, par le plus court chemin,  
Mercure, avec son Caducée,  
Nous prenant tous deux par la main,  
Nous conduira dans l'Élysée,  
Où déjà ta place est marquée  
Auprès de ce fameux Romain  
Qui chanta les travaux d'Énée.



---

*INVITATION de M. l'Abbé COURTIN, à  
M. l'Abbé DE CHAULIEU, pour le prier  
à le venir voir dans sa nouvelle maison.*

ABBÉ très-cher, quand viendras-tu chez moi  
Faire un essai de ta convalescence ?  
Choisis le jour ; je te jure ma foi ,  
Que je l'attends avec impatience ;  
Pour t'éprouver de plus d'une façon ,  
Ami , j'aurai de quoi te satisfaire ,  
Et sur ce point n'ai besoin de leçon ;  
Viens (1) à choisir Brunes faites pour plaire ,  
Au doux parler , au maintien gracieux ,  
Propres sut-tout à l'amoureux mystere ,  
Même un peu trop , Abbé , pour un goutteux ;  
Plus n'en dirai , le reste est ton affaire.

---

(1) *Vins à choisir , Brune faite pour plaire.*



## R É P O N S E

D E

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

*en même style.*

**B**IEN connoissois d'officieux talens,  
 Que sur ta bonne & facile nature  
 Avoit enté, dès tes plus jeunes ans,  
 Ce gentil Dieu qu'on appelle Mercure;  
 Dieu des fripons, des ribleurs & ribauds,  
 Dieu, qui mieux est, d'autres Rimes en *aux* ;  
 Dont je faisois autrefois grande mise ;  
 Mais qu'entre Abbés je n'ose plus nommer,  
 Tant par respect que l'on doit à l'Église  
 Que (1) pour raison que de leur entremise  
 N'ai le besoin qui me les fit aimer.  
 Ce Dieu qui fait que tu cherches à plaire  
 A tes amis, t'a montré la façon  
 Dont convenoit de meubler ta maison,  
 Et tout ainsi qu'on les meuble à Cythere ;

---

(1) *Que par raison que de leur entremise.*  
 Il y avoit d'abord *par*, mais Chaulieu y a sub-  
 stitué *pour*.

Canapé large , amples & bons carreaux ,  
 Sophas douilllets , force lits de repos ,  
 Dont plût à Dieu que pûsse faire usage  
 Aussi fréquent que le voudroit mon cœur !  
 Que si n'ai plus ma première vigueur ;  
 Ce qui m'en reste , & beaucoup de courage  
 Me peut encor tirer avec honneur  
 D'un mauvais pas , où mon penchant m'engage.  
 De plus , en moi l'Amour est beau parleur ;  
 Maître (1) passé je suis en son langage ,  
 Et fais très-bien d'un tendre badinage  
 L'amusement & le tour enchanteur :  
 Parquoi bien loin , dans le penchant de l'âge ,  
 D'en éviter la fatale douceur ,

Puissé-je (2) encor trouver quelque charme vainqueur  
 Dont le pouvoir me rattache à la vie ,  
 Et malgré moi remette dans mon cœur

(1) *Maître je suis encor en son langage.* S. Marc  
 Ce Vers étoit en effet de Chaulieu.

(2) *Je veux chercher quelque charme vainqueur ,  
 Pour renouer ma trame désunie ,  
 Et m'inspirer une nouvelle ardeur  
 Qui me ranime & m'attache à la vie.*

Les cinq Vers du texte ne sont point une mau-  
 vaise correction , comme le veut S. Marc ; ils sont  
 dans tous les manuscrits de Chaulieu. Ce sont les  
 quatre qu'il y a substitués d'après le manuscrit du  
 Prince d'Auvergne , qui sont d'une autre main.

Ce battement , cette douce chaleur  
 Qui fans pitié par les Ans m'est ravie.  
 Malheureux , qui bannit une si douce erreur ,  
 Et que la peur du ridicule  
 Asservit aux leçons d'un triste raisonneur ,  
 Dont (1) tout le beau sermon d'un moment ne recule  
 L'instant où l'Àchéron nous attend sur ses bords ;  
 Et qui de ses plaisirs se faisant un scrupule ,  
 Meurt déchiré de cent remords !

Ah ! que (2) Desyveteaux la gloire de notre âge ,

(1) *Dont tout le sot jargon. . . .*

(2) S. Marc qui n'omet rien pour décrier l'Édition de 1733 , mais qui a presque toujours le malheur de se tromper , prétend que ces Vers sur Desyveteaux ont été défigurés. Il les renvoie dans ses Remarques & les remplace par les Vers suivans , tirés du manuscrit du Prince d'Auvergne.

*AH ! que ce fameux personnage  
 Qui ne connut de loix que celles du bon sens ,  
 Desyveteaux , en notre temps  
 Pensa d'une maniere & plus haute & plus sage !  
 Jusques à la fin de ses jours ,  
 Il porta constamment panetiere & houlette ,  
 Et dans les bras de ses Amours ,  
 Expira mollement au son de la musette.*

*C'EST lui qui , par de doux accords ,  
 Pour descendre chez les morts ,  
 Sut se faire une route aisée ;  
 Et , sensible aux plaisirs , à son dernier soupir*

Et l'Épicure de son temps ,  
 Connut bien mieux quel est l'usage  
 Que doit faire de ses momens

Le parfait Philosophe , & l'homme vraiment sage !

Jusques au dernier de ses jours

Il porta constamment panetière & houlette ,

Et dans les bras de ses Amours

Expira mollement au son de la musette ,

Cherchant parmi ces doux accords ,

Prêt à descendre chez les Morts ,

A se faire une route aisée.

Voluptueux , même en sa fin ,

Il sema de fleurs le chemin

Qui le mena dans l'Élysée.

Mais sans (1) vouloir tant raisonner ,

Quand trouverai corps gentil & cœur tendre

Qui voudra bien la goutte me donner ,

Je suis , Abbé , tout prêt à la reprendre.

*Fit d'un affreux moment un moment de plaisir*

*Qui le mena dans l'Elysée.*

Quoi qu'en dise S. Marc , nous croyons que les Connoisseurs trouveront les Vers du texte préférables à ceux-ci , qui ne sont d'ailleurs dans aucun de nos manuscrits.

Ceux qui ne connoïtroient pas Desyveteaux , pourront consulter son article dans le Dictionnaire de l'Advocat.

(1) *Mais sans aller tant raisonner.*

---

B I L L E T  
P O U R É T R E N N E S ,  
D E  
M. L' A B B É C O U R T I N ,  
A  
M. L' A B B É D E C H A U L I E U ,

*le premier jour de l'an 1707.*

**L**E premier jour de l'an mil sept cent sept ,  
Salut en Vers un tien ami t'envoie.  
Puissent tes jours filés d'or & de soie  
Dans celui-ci couler à ton souhait ,  
Sans qu'on te paie en billets de monnoie !  
Cela posé , je te dirai tout net  
Ce que de toi je veux par ce Billet.

De Virgouleuse une demi-douzaine ,  
Nombre pareil du plus beau S. Germain :  
Fais mieux encor : une corbeille pleine  
De fruits choisis & rangés de ta main ,  
Fort à propos me viendrait pour demain ,  
Et devers moi te tiendrait lieu d'étrenne.



Tu me diras fans doute avec raison ,  
 Qu'en (1) nos préfens point de comparaifon ;  
 Tes fruits font bons , mes Vers ne valent guere :  
 Or ne va point le prendre fur ce ton ;  
 J'en fais d'accord , & voudrois en mieux faire.

Que fi par-là ne puis te fatisfaire ,  
 Faut effayer de quelqu'autre façon ,  
 A te mander chofe qui puiſſe plaire ;  
 Et le voici. Me vint hier un dindon  
 Du bon pays d'où trois fois la ſemaine  
 Les Coquetiers arrivent à foifon  
 Sur certain Quai , près la Samaritaine.  
 A ce dindon font jointes deux perdrix ,  
 Rouges , s'entend , & d'un fumet exquis ;  
 Pour les manger , prends jour avec la Fare.  
 Quatre ferons , fans plus ; tu m'entends bien ?  
 Lors fuſſes-tu de tes fruits plus avare ,  
 Tu conviendras qu'il y va plus du mien ;  
 Car bien je fais quel ſort je me prépare ,  
 Et qu'en tel cas , tous deux ne valez rien.

---

(1) Ce Vers manque dans Saint Marc , qui continue à mettre à contribution l'édition de 1733 , toujours fans en rien dire.



## R É P O N S E

D E

M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

R E Ç O I S mes fruits, qu'avec toi je partage,  
 Pour régaler ces petits Dieux badins  
 Qui dans tes Vers viennent me rendre hommage,  
 En me prenant pour le Dieu des jardins.

Et plût à Dieu que ta gente pucelle  
 Me (1) voulût prendre aussi pour ce Dieu là !  
 Point ne réponds lors de r'être fidelle ;  
 Car (2) trop bien fais qu'Amour même en rira.

Jamais (3) ce Dieu ne connut de morale.  
 Ce qui me plaît peut me rendre fripon.  
 Des gens (4) de bien petite est la cabale,  
 Depuis la mort du pauvre Céladon.

Or (5) en ce fait, tout ce qui me console,  
 Et qui me doit excuser près de toi,

---

(1) *Ainsi comme eux, me prit pour ce Dieu là !*

(2) *Car fais trop bien.*

(3) *Ce Dieu jamais.*

(4) *Des gens d'honneur.*

(5) *Or en ce point.*

C'est que du moins si ne vaux une obole ,  
La Fare encor certes vaut moins que moi.

---

## L E T T R E

DE M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

A M. ROUSSEAU,

*sur le Rien (1).*

P O I N T n'avez l'art de parler sans rien dire ;  
Commun pourtant est cet art ennuyeux ;  
Mais sur un Rien , d'un tour (2) ingénieux ,  
Avez celui de badiner & rire ;  
Et sur ce Rien , ce que j'aime encor mieux ,  
A vos amis si galamment écrire ,  
Que j'ai prisé votre Ecrit autant qu'or ;  
Car bien savons qu'*in tenui labor*.  
Ce Rien qu'avez , est ce rien précieux ,  
Ce Rien brillant , que vint jadis Mercure ,

---

(1) S. Marc, d'accord avec l'éditeur de 1733, adresse cette Piece au Poëte Ferrand. C'est une erreur. Cette Lettre est une réponse au grand Rousseau, qui en écrivant à l'Abbé de Chaulieu, avoit pris le nom de M. l'Abbé des Riens.

(2) *D'un ton ingénieux,*

Entre deux vins dépêché par les Dieux ,  
 Comme la pomme apporter à Voiture ,  
 Dont hérita son ami Sarrazin ,  
 Et qu'avons vu prendre forme nouvelle ,  
 Avec un tour agréable & badin ,  
 Dans le Voyage & l'esprit de Chapelle ;  
 Ce Rien que n'eut l'Auteur de la Pucelle ,  
 Ni ces Messieurs les Quarante à Paris ,  
 Que le Badaud appelle beaux Esprits ,  
 Mais qu'Apollon ainsi jamais n'appelle.  
 Mieux & plutôt vous aurois répondu ;  
 Mais je n'ai plus cet ami tant aimable ,  
 Dont m'eût été la Muse secourable.  
 Depuis deux jours , hélas ! je l'ai perdu ,  
 Du Nonchaloir ce Héros adorable.  
 Mais à propos , (1) me souvient qu'un Proverbe  
 Très-sagement dit que trop gratter cuit ,  
 Que trop parler & trop écrire nuit :  
 Laissons donc là le nom , pronom , l'adverbe ;  
 C'en est assez , bon soir , & bonne nuit.

Je vous demande pardon , Monsieur , du petit  
 grain de sel qui m'a échappé (2) sur Messieurs de  
 l'Académie ; je (3) fais que les gens charitables ,

(1) *Me souviens.*

(2) S. Marc a omis les quatre mots suivans.

(3) *Je ne fais que . . . qui haïssent.*

comme vous , envers leur prochain , haïssent ces sortes de traits-là ; mais je n'ai pu me résoudre à laisser partir une lettre , de laquelle vous puissiez dire , *in toto nusquam corpore mica salis*. Vous jouissez présentement de M. de la Fare. Je vous l'envie bien ; (1) son absence empoisonne la tranquillité & le goût de ma solitude. Je m'étois apprivoisé à sa bonté , & je commençois à (2) sucer son indulgence. Que n'est-il resté ? Il eût peut-être fait auprès de moi une mission plus utile au Public , que ne l'a été celle de M. Maigrot , & du Légat de Tournon à la Chine , qui ont voulu honnir nos amis de la Société , que j'aime & révere. Adieu, Monsieur , *Vale & nugare* , c'est-à-dire , affublez de quelque (3) petite Epigramme , quelque Nonnain ou autre , si le cas y écheoit ; le tout , *ad majorem Dei gloriam* , l'édification & correction du Prochain.

---

(1) *Car son absence.*

(2) *A goûter.*

(3) *De quelque Epigramme.*



## É P I G R A M M E

DE M. ROUSSEAU,

*servant de Réponse à la précédente Lettre.\**

**M**AÎTRE Vincent, le grand faiseur de Lettres,  
 Si bien que vous n'eût su profaïser ;  
 Maître Clément, ce grand faiseur de Metres,  
 Si doucement n'eût su poétiser :  
 Phébus adonc va se défabuser  
 De son amour pour la docte Fontaine,  
 Et connoïtra que pour bons Vers puiser,  
 Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hipocrene.

\* Cette Réponse, comme on le sent bien, ne se trouve pas dans S. Marc, la lettre qui y a donné lieu, étant adressée à Ferrand.



## L E T T R E \*

*De Mrs. le Marquis DE LA FARE, l'Abbe  
COURTIN & ROUSSEAU, de Neuilli  
le 19 Juillet 1707.*

Du bord paisible où la Seine,  
Lasse du bruit de Paris,  
Ses ondes lentes promene  
Dans des prés verts & fleuris ;  
De ces lieux que tu chéris,  
Que de la docte Neuvaine  
Fréquentent les favoris,  
Et qui des fruits de ta veine  
Reçoivent un nouveau prix,  
Cher Abbé, je t'avertis  
Que les figues par douzaine,  
Les melons les plus exquis  
Vont rafraîchir ma bedaine ;  
Et qu'ainsi le temps préfix  
Auquel doit finir la peine  
Où ton absence m'a mis,  
Etant expiré du dix,  
Je compte que la semaine

---

\* Cette Lettre n'est pas non plus dans S. Marc.

Mettra fin à mes ennuis.  
 C'en est assez d'une haleine ;  
 Courtin prend la plume , & puis  
 Rousseau fermera la scene.



Entre deux fameux Poëtes,  
 Tels que la Fare & Rousseau ,  
 Faut-il mêler les sonnettes,  
 Qui partent de mon cerveau ,  
 Et qu'au nombre des cadettes  
 Ma Muse encor au berceau ,  
 S'ose mettre de niveau  
 Pour vous chanter vos goguettes ?  
 Ma foi vivent les Sonnings ,  
 A la Ville , à la Campagne ,  
 Où les plaisirs , les bons vins ,  
 Le Morachet , le Champagne ,  
 Tour à tour dans leurs festins ,  
 Cher Abbé , les accompagne ;  
 Et même ces Dieux badins  
 Dont tu connois bien la Mere ,  
 Et que jusqu'en ses confins  
 Bouillon mene de Cythere ;  
 N'est-ce pas r'en dire assez ?  
 Que si tu veux davantage  
 De ces Vers entrelassés ,  
 Rousseau va finir l'Ouvrage.





Tant (1) qu'a duré l'influence  
 D'un Astre propice & doux ;  
 J'ai (2) senti de ton absence  
 Plus d'ennui que de courroux.

Je disois : je lui pardonne  
 De préférer les beautés  
 De Palès & de Pomone  
 Au tumulte des Cités.

Ainsi l'Amant de Glicere ,  
 Epris d'un repos obscur ,  
 Cherchoit l'ombre solitaire  
 Des rivages de Tibur.

Mais , aujourd'hui qu'en nos plaines  
 Le chien brûlant de Procris ,

(1) Nous avons cru faire plaisir au Public en lui donnant cette Piece telle qu'elle est sortie des mains de l'Auteur. On y verra avec quelle facilité travailloit ce grand Poëte, qui, près des gens de goût & de bonne foi, passera toujours pour un des plus beaux génies que la France ait eus, & sans contredit pour le premier de ses Poëtes Lyriques. On ne sera sans doute pas fâché de trouver ici les changemens qui ont été faits depuis par Rousseau, lorsqu'il a donné cette Piece au Public.

(2) *Malgré moi, de ton absence  
 J'ai supporté les dégoûts.*

De Flore aux douces haleines  
 Desseche les dons chéris. :

Veux-tu d'un astre perfide  
 Risquer les âpres chaleurs,  
 Et dans ton jardin aride  
 Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi, suis le (1) doux exemple  
 De tes amis Cafaniers,  
 Et reviens chercher (2) au Temple  
 L'ombre de tes marronniers.

(\*)

Là nous trouverons sans peine,  
 Avec toi le verre en main,  
 Cet (3) homme que Diogene  
 Chercha si long-tems envain ;

Et dans la douce allégresse  
 Dont tu fais nous abreuver,

(1) *Suis plutôt l'exemple.*

(2) *Et reviens goûter.*

(\*) Cette strophe a été ajoutée depuis par l'Auteur.

*Dans ce fallon pacifique  
 Où président les neuf Sœurs,  
 Un loisir philosophique  
 T'offre encor d'autres douceurs.*  
 (3) *L'homme après qui Diogene  
 Courut si long-temps en vain*

Nous puiserons la sagesse ,  
 Qu'il (1) cherchoit , sans la trouver. (2)

---

## L E T T R E

A M. SONNING (3),

*servant de Reponse à la Lettre de ces  
 Messieurs , le 20 Juillet 1707.*

A VEZ - vous oublié que vous m'avez promis à souper le soir que j'arriverois ? Si vous l'avez oublié , pour moi , je n'en ai pas fait de même. *Messer Gaster* , en langage de bons Pantagruélistes , ou , si mieux aimez , en celui de Rome , *ingenii largitor Venter* , ne me laisse pas sortir de la mémoire chose si agréable : je serai donc Dimanche au soir , vingt-quatrieme de ce mois , à Neuilly , si vous y êtes ; à Paris , si vous y soupez. Je ne vous dis rien de la Compagnie ; mais , si vous voulez m'en croire sur l'ordre de ce repas ;

---

(1) *Qu'il chercha.*

(2) Nous ignorons pourquoi S. Marc n'a pas daigné faire usage de cette Piece , qui est dans l'édition de 1733.

(3) Dans S. Marc , on trouve seulement , à M. Sonning , & au bas , de Fontenay le 20 Juillet 1707.

La Fare y conduira , sous le nom de Comus ,  
     La bonne chere & l'allégresse ;  
 La divine Bouillon , sous celui de Vénus ,  
 L'esprit , les enjouemens , & ce que la Déesse  
     Qui fait aimer , traîne sans cesse  
 Après elle de jeux , de ris & d'agrémens.  
     Si tu veux à nos passe-temps  
     Donner l'air de fête complete ,  
     Rouffeau les Muses menera ;  
     Notre Abbé les cajolera :  
     Très-bien savez que la fleurette  
     Volontiers il débitera ;  
     Et (1) quoique ces neuf belles Fées  
     Soient peut-être un peu surannées ,  
     Notre ami leur en contera ;  
     Car (2) notre ami très-cher aura  
     Toujours vol pour la migeorée ,  
 Collet très-bien tiré , perruque bien poudrée ;  
     Et toujours il coquetera ,  
     Regnier (3) aux Vins présidera ,

---

(1) Ce Vers & les deux suivans ne sont pas dans S. Marc.

(2) *Car mon ami très-cher aura.*

(3) Ou *Renier* ainsi que l'a imprimé S. Marc. On trouve à son sujet la Note suivante qui est de l'Éditeur de Chaulieu de 1733.

Renier avoit été élevé par Lulli. Il chantoit & s'accompagnoit du luth avec tout le goût possible ;

Cet Eleve (1) altéré d'Orphée

Avec les Graces chantera.

Alors grand'merveille sera

De voir flûter vin de Champagne.

Déjà de cent Chançons tout Neuilli retentit :

Pour moi, rouillé de ma Campagne,

Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

il joignoit à ces talens tous ceux d'un convive aimable. Il mourut en 1725, chez M. de Vendôme, Grand-Prieur de France, qui lui donnoit un logement, sa table, un carrosse entretenu, & mille francs de pension.

(1) *Et ce digne Eleve d'Orphée.*



## COUPLETS DE CHANSON,

*Faits à un souper chez M. Sonning,  
sur un air des Fragmens de Lully,  
en 1703.*

QUE ce réduit est agréable !  
Mille plaisirs, nulle façon ;  
L'Hôteſſe en eſt toujours aimable ;  
Et le nom  
De notre cher Architriclin  
Rime au bon Vin.

Amis , buvons à la Nature ,  
Dont nous ſuivons les douces loix.  
Disciple aimable d'Épicure ,  
Duc de Foix ,  
Bois , Anacréon de nos jours ,  
A tes Amours.

Périgny , bois à ta Maîtreſſe ;  
Porte , au ſortir de ce repas ,  
Les faveurs d'une double ivreſſe  
Dans ſes bras ;  
Imprime aux roſes de ſon teint  
L'odeur du vin.

Pour toi , Pere de la mollesse ,  
 Arbitre de la volupté ,  
 La Fare , Eleve de Lucrece ,  
     Ta santé  
 Vole aux deux bouts de l'Univers ,  
     Avec tes Vers.

Avec la mine & le courage ,  
 Grand Prieur , du Dieu des combats ;  
 Qu'il est doux d'avoir en partage  
     Les appas  
 De celle de qui les beaux yeux  
     Charment les Dieux !

Mais ce qui te rend plus aimable ,  
 C'est ton amitié pour le vin ;  
 Et que , toujours charmant a table ,  
     Le matin  
 Te trouve entre les Ris , les Jeux ,  
     Plus badin qu'eux.



## COUPLETS DE CHANSON,

*Faits à un Souper chez Madame DE  
LA SABLIERE.*

LE beau Duc de Foix nous réveille ;  
Chantons Vénus & Cupidon ;  
Chantons l'Iris & la Bouteille  
Du Disciple d'Anacréon.

Vénus l'accompagne sans cesse,  
Les Graces, les Ris & les Jeux.  
Qu'il est doux d'être la Maîtresse  
De ce Jeune voluptueux !

Verse du vin, jette des roses,  
Ne songeons qu'à nous réjouir,  
Et laissons-là le soin des choses  
Que nous cache un long avenir.





## CHANSON,

*Sur l'Air : des Flons Flons*

NE sortons pas encore  
D'un repas si charmant ;  
Que la naissante Aurore  
Nous retrouve chantant  
Flon, Flon.

Profitons de la vie :  
Ça, verse-moi du vin ;  
Et qui fait, ma Silvie,  
Si nous ferons demain  
Flon, Flon ?



# L E T T R E

## A M. ROUSSEAU, (1)

*Pour lui apprendre le temps de mon  
retour, qu'il n'avoit pu deviner.*

P O U R un Vaticinateur  
Que plus d'une Muse inspire,  
Et que tient sous son empire  
Phébus le Divinateur,  
Assez peu de connoissance  
Des choses de l'avenir,  
Ma paroît dans l'ignorance  
Où je vois votre Prudence  
Du temps qui fera finir

---

(1) L'Editeur de 1733, & d'après lui S. Marc, adressent encore cette Piece à *Ferrand*. Cette faute répétée en si peu de temps, nous feroit soupçonner qu'il y a plus que de la méprise. Il leur eût été d'autant plus aisé de se corriger, que *Ferrand* étoit jeune alors, & ne devoit pas jouir d'une réputation assez bien établie pour mériter les justes éloges que donne au grand Rousseau un Poëte tel que *Chaulieu*, qui étoit & son Maître & son ami.

Vos souhaits & mon absence.  
 Pourquoi donc tant consulter  
 Cabalistes, Massorettes (1),  
 Et ces Diseurs de fornettes  
 Qu'un Démon vient transporter ?  
 Et quoi ! nous autres Poètes,  
 Parmi nos illusions,  
 Valons-nous pas des Prophetes  
 Dans leurs saintes visions ?  
 Que si, pour l'air de miracle,  
 Vous voulez (2) un autre Oracle,  
 Rablais vous y conduira,  
 Sans vous donner la torture ;  
 Et Frere Jean vous dira :  
 » Consultez sur l'aventure  
 » Des gens de cette nature  
 » La Sybille de (3) Panfouft.  
 Mais Dieux ! où vais-je me mettre ?  
 Phébus même Forge-metre

(1) *Massorets*, Interprètes & Glossateurs entre les Hébreux.

(2) *Vous voulez ouïr un Oracle.*

(3) C'étoit une Dame de Panfouft, proche Chiron, qui ne fut point mariée, & ne vouloit point l'être, laquelle néanmoins étoit conviée de le faire par ses amis pendant qu'elle fut en age de cela : elle mourut fort agée. *Alphabet de Rabelais.*

N'oseroit pas se promettre  
De trouver de rime en *ouft*.

Ainsi brifons là. Cependant je n'ai pas oublié que je me suis obligé de vous apprendre la réponse de l'Oracle de la Sybille de Panfouft. Pasques (1) de Solles ! la voilà telle qu'elle l'a rendue.

Lorsqu'on mangera melons ,  
Que figues seront venues ,  
Verrez Neuftriens gloutons ,  
Au milieu de vos repues ,  
Soudainement apparoir ;  
Et débarquer dans Lutece  
Cil que la sainte Pareffe  
Retenoit dans son manoir.

Vous savez à présent que répondre à ceux qui vous demanderont quand je reviendrai.

Vous voulez bien que j'embrasse  
Les la Fares , les Courtins ,  
Et qu'autant ici j'en fasse  
A tous Messieurs les Sonnings.

Ils sont trop aimables pour ne les pas mettre au pluriel , & ce n'est pas assez qu'il n'y en ait qu'un de chaque espece.

---

(1) *Jurement de Panurge.*

## L E T T R E

A M. ROUSSEAU,

*Sur la Direction que M. DE CHAMILLART  
lui avoit donnée dans les Finances, à  
Fontainebleau, en 1707.*

QU'AVEC plaisir du Parnasse  
Je te vois descendre au Bureau !  
Dans un an, qu'il fera beau  
Voir le Nourrison d'Horace  
Dresser état, bordereau,  
Et titer de place en place !  
La Fortune en ses changemens  
Semble à ses aveuglemens  
Mêler quelque connoissance ;  
Car mon amitié dès long-temps  
Ne voit qu'avec impatience  
Qu'il ne manque à tes agrémens ,  
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance ;  
Mais il est honteux à la France  
Que ton esprit & tes talens  
Ne la doivent qu'à la Finance.

Jouis, quoi qu'il en soit, de ta félicité :  
Mais sur-tout que la soif d'augmenter ta chevance

Ne te dérobe pas à ton oisiveté ;  
 Et souviens-toi que la Richesse  
 Que donne l'assiduité ,  
 Ne vaut pas la sainte Paresse  
 Qu'un sage Libertin professe  
 Avec joyeuse pauvreté.  
 Ainsi sans changer de maxime ,  
 Suis exactement le régime ,  
 Où la Fare & moi t'avons mis.  
 Fais lever matin tes Commis ;  
 Pour toi , passe les nuits à table ,  
 Entre Bacchus & tes amis.  
 Sans quitter ce train que tu pris ,  
 Moins utile que délectable ,  
 Tu verras pourtant de louis  
 Une quantité raisonnable ,  
     Faire d'un (1) Poëte aimable  
 Un Bourvalais à juste prix.  
     Dans cette douce espérance  
     Qu'en conçoit déjà mon cœur ,  
 Adieu, Monsieur le Directeur ;  
 Non Directeur de consciences ,  
 Dont je suis bien moins serviteur  
 Que d'un Directeur de Finances.

---

(1) *Faire d'un Poëte agréable.*

Dans nos trois manuscrits, ce Vers est de trois pieds & demi, ainsi qu'on le voit dans le texte.

## R É P O N S E

DE M. ROUSSEAU.

PAR tes conseils & ton exemple  
 Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté,  
 Cher Abbé, dans la pureté  
 Des innocens banquets du Temple :  
 De raison & de fermeté,  
 J'ai fait une moisson trop ample,  
 Pour être jamais infecté  
 D'une sordide avidité.

Quelle honte, bon Dieu ! quel scandale au Parnasse  
 De voir un de ses Candidats  
 Employer la plume d'Horace

A liquider un compte, ou dresser des états !  
 J'ai vu, diroit Marot, en faisant la grimace,  
 J'ai vu l'Eleve de Clio  
*Sedentem in telonio,*

Calculer, (1) supputer, nombrer, chiffrer, rabattre,  
 Et dans les intérêts d'un prêt au denier quatre,  
 Rencherir sur Amonio.

---

(1) *Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabattre,  
 Et d'un produit au denier quatre  
 Discourir mieux qu'Amonio.*

Dure , dure plutôt l'honorable indigence  
 Dont j'ai si long-temps essayé.  
 Je fais quel est le prix d'une honnête abondance  
 Que suit la joie & l'innocence ;  
 Et qu'un Philosophe étayé  
 D'un peu de richesse & d'aisance ,  
 Dans le chemin de Sapiencé  
 Marche plus ferme de moitié.  
 Mais j'aime mieux un Sage à pied ,  
 Content de son indépendance ,  
 Qu'un Riche indignement noyé  
 Dans une servile opulence ,  
 Qui sacrifiant tout , honneur , joie , amitié ,  
 Au soin d'augmenter sa finance ,  
 Est lui-même sacrifié  
 A des biens , dont jamais il n'a la jouissance.  
 Nourri par Apollon , cultivé par tes soins ,  
 Cher Abbé , ne crains pas que je me timpanise  
 Par l'odieuse convoitise  
 D'un bien plus grand que mes besoins.  
 Une ame libre & dégagée  
 Des préjugés contagieux ,  
 Une fortune un peu rangée ,  
 Un corps sain , un esprit joyeux ,  
 Et quelque Prose mêlée  
 De Vers badins ou sérieux ,  
 Me feront trouver l'apogée  
 De la félicité des Dieux.



C'est par ces maximes qu'ignore  
 Tout riche Juif, Arabe ou More ,  
 Que j'ai su plaire dès long-temps  
 A des Protecteurs que j'honore ,  
 Et c'est ainsi que je prétends  
 Trouver l'art de leur plaire encore.  
 C'est dans ce bon esprit Gaulois  
 Que le gentil Maître François  
 Appelle Pantagruélisme ,  
 Q'u'à Neuilly la Fare & Sonning  
 Puisent cet enjoûment benin  
 Dont (1) se forme leur Atticisme.  
 Abbé , c'est-là le Catéchisme  
 Que les Muses m'ont enseigné ;  
 Et voilà le vrai Quiétisme  
 Que Rome n'a point condamné.

---

(1) *Qui compose leur Atticisme.*



## L E T T R E

D E

M. LE COMTE D'HAMILTON,

*Sous le nom de Madame la Comtesse DE STAFFORD (1), qui m'avoit dit qu'elle haïssoit mortellement les Vers.*

V OUS allez être dans un bel étonnement, non-seulement de ce que je vous écris, mais de ce que je fais des Vers pour vous. Il ne tiendrait qu'à moi de vous dire, que n'ayant pu vous laisser dans l'erreur où vous êtes de mon aversion pour la Poësie, j'ai voulu me justifier par une preuve convaincante du contraire ; mais j'ai trop de sincérité pour ne vous pas avouer que j'avois tant vu de misérables Vers sur toutes sortes de sujets, que je désespérois d'en voir jamais de bons, & que j'avois pris le parti de renoncer à cette lecture : eh ! comment n'y aurois-je pas renoncé ? Vous êtes si rétif, quand il est question des vôtres, qu'il faut être de S. Maur ou de l'Hôtel de Bouillon, pour avoir le plaisir d'en

---

(2) Les mots qui suivent ne sont pas dans S. Marc.

voir. Cependant vous me voyez raccommo­dée avec la Poësie tout d'un coup ; & voici de quelle maniere. Je m'étois mise à rêver, il y a trois ou quatre jours, dans l'endroit le plus écarté du jardin, lorsque je vis subitement paroître une figure qui me surprit d'abord. Son habillement ne convenoit point aux lieux où nous étions : cependant je crus la reconnoître ; & dans le temps que j'ouvris la bouche pour lui demander ce qu'elle faisoit à Pontcallier dans son habit d'Opéra :

Non, je ne suis point la Maupin,  
Dit-elle ; je suis cette Muse,  
Qui pour le Berger Flammarin  
Fit rimer l'illustre la Suze.

Fi, Mademoiselle, ou qui que vous soyez, ni dis-je ! retirez-vous, s'il vous plaît, avec vos Éloges éternelles & ces longues fadeurs dont . . . Quoi ! Madame, dit-elle, en m'interrompant, l'on exemple ne vous donne point d'émulation. Vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut pour vous signaler sur les traces des Saphos modernes dont les Ecrits remplissent depuis peu vos Théâtres (1),

---

(1) On avoit alors représenté des Pièces de Madame Deshoulières, de Mademoiselle Bernard, le Madame de Gomès, de Madame de Saintonge, & de l'Abbé Pellegrin, sous le nom de Madame Barbier. *Note de S. Marc.*

font les délices des Princes & des Princesses le plus éclairés , & qui , de l'aveu d'une célèbre Académie , remportent le prix de tous les Vers (1) Imitiez-les ; allez a l'immortalité par la même route je vous réponds du succès.

Qui moi ! je ferois de ces Folles ,  
 Lui dis-je , qui par l'Univers  
 Sement leurs caprices divers  
 Dans un tas d'Ouvrages frivoles ;  
 Et qui , rimant quelques paroles  
 Où le bon sens est à l'envers ,  
 S'imaginent faire des Vers ?  
 Vous ne savez ce que vous faites ,  
 Vous , & votre Maître Apollon ,  
 De donner cours à leurs Sornettes.  
 Passe encore pour des Chanfonnettes ;  
 On peut les souffrir sur ce ton :  
 Mais que le Cothurne en cornettes  
 Retentisse au facté Vallon !

---

(2) Mademoiselle Deshoulières remporta le prix de Poésie à l'Académie Française en 1687, & Mademoiselle Bernard en 1691, 1693 & 1697. Cette dernière avoit aussi remporté trois prix à l'Académie des Jeux Floraux; mais on peut légitimement douter que les fleurs de Toulouse fassent beaucoup d'honneur. Je ne connois que Marseille, où l'on couronne de plus mauvaises Picces. *Noté de S. Marc.*

Vous (1) ne savez ce que vous faites,  
 Vous, & votre Maître Apollon.

Je vis bien que la liberté que je prenois, déplaisoit à la Muse. Je ne fais même si elle ne fut point tenté de m'abandonner à mon ignorance ; mais comme ces sortes de Déeses ne veulent pas avoir le démenti dans ce qu'elles entreprennent, elle me présenta du papier, de l'encre ; & m'ayant mis la plume à la main, malgré toute ma résistance, voici ce qu'elle me dit :

A mes ordres il faut se rendre ;  
 Ecrivez (2), vous réussirez.  
 Je suis ici pour vous apprendre  
 Du Parnasse tous les secrets.  
 L'amusement a des attrait ;  
 Et pour peu qu'on ait l'esprit tendre,  
 On fait des Vers à peu de frais.  
 Vous avez beau vous en défendre,  
 Bon gré (3), malgré vous en ferez :  
 Mais, dans quelque lieu qu'il puisse être,  
 Sur vos Vers consultez Chaulieu ;  
 Il vous redressera peut-être,

---

(1) Ces deux Vers sont transposés dans S. Marc.

(2) Ce Vers manque dans S. Marc.

(3) Vous en ferez avec succès.

Nos manuscrits portent tous la leçon du texte.

Car il a les talens du Dieu  
Qui des Poètes est le Maître.

Vous voyez mes instructions , & la nécessité où je suis de m'adresser à vous : ainsi j'espere que vous voudrez bien m'écrire pour me former au bon goût des Vers. Je vous en demande instamment , Monsieur , & je vous prie de croire que je suis,

la Comtesse DE STAFFORD.

*A Pontcallier le 23 Juin 1704.*



## R É P O N S E

A

MADAME LA COMTESSE  
DE STAFFORD.

Avez-vous bien le courage, Madame, de me demander des Vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssez mortellement, & que jamais vous ne choisissiez cette lecture pour vous amuser ?

Semblable à cette parole  
Qui débrouilla le cahos,  
Lâcha les Enfans d'Eole,  
Et fonda le Mont Athos;  
Un mot a glacé ma veine,  
Et fait tarir la fontaine  
Dont sous ces beaux arbres verts,  
Il faut boire à tasse pleine  
Quand on veut faire des Vers.

Ce mot a fait d'abord disparaître à ma vue  
Ce Mont, & son double sommet

Qui se (1) va cacher dans la nue,  
 Et sur qui Virgile dormoit.  
 Pour ces neuf vieilles Précieuses,  
 Qui, malgré l'or de leurs haillons,  
 Ne furent jamais que des gueuses,  
 J'ai renvoyé ces malheureuses  
 Troquer avec des Revendeuses  
 Leur Cothurne & leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être  
 Que ces merveilleux changemens  
 Ne coûtent à vos agrémens  
 Que le temps de faire connoître  
 Ce que vous choisissiez pour vos amusemens ;  
 Mais vous seriez moins étonnée,  
 Et vous en (2) penseriez bien mieux,  
 Si, comme moi persuadée,  
 Vous saviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, & de la manière dont je viens de traiter ces pauvres Muses à qui je sacrifiois, avant que j'eusse eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces Vers : il falloit en mettre quelques-uns dans une Lettre, pour répondre à celles que

(1) *Qui s'alloit cacher dans la nue.*

(2) *Et vous en jugerez bien mieux.*



vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon Poëte, qui copioit mes Vers autrefois, quand j'en faisois; & comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose  
Me rend, graces à vous, à la simplicité;  
Je vais désormais de la Prose  
Emprunter la naïveté,  
Pour mêler avec autre chose  
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre Comtesse (1)  
Qui fut par de si doux accords,  
Allier aux graces du corps  
La force de l'esprit, & la délicatesse;  
Vous n'aurez jamais besoin  
De Muse qui vous anime,  
Ni qu'Apollon prenne soin  
De vous montrer le sublime;  
Car vous trouverez chez (1) vous

---

(1) La Comtesse de Gramont, sœur du Comte Antoine Hamilton, & femme du célèbre Comte de Gramont. *S. Marc.*

(2) Car vous trouverez sur-tout,

Dans un Oncle fort aimable (1),  
 Un Maître plus que capable  
 De vous former au bon goût.

# L E T T R E

A

MADAME LA COMTESSE  
 DE STAFFORD,

*Pour la prier de me venir voir pendant  
 ma goutte , en Juin 1704*

SI vos yeux ont eu le pouvoir  
 De m'empêcher d'être Poète,  
 Daignez un jour me venir voir,  
 Vous rendrez ma santé parfaite.

Malade en état si piteux,  
 Direz-vous, est inguérissable ;  
 Et puis, que faire d'un goutteux ?  
 Sa foiblesse est mal incurable.

(1) Le Comte Antoine Hamilton , que ses  
 Ouvrages rendent digne du compliment qu'il reçoit  
 ici. *Note de S. Marc.*

Malgré ces beaux raisonnemens,  
 Respectez cette infortunée,  
 En faveur d'illustres patens  
 Dont elle a l'honneur d'être née.

La Déesse de la Beauté  
 Ne dédaigne d'être sa mere ;  
 Le pere de la Volupté,  
 Bacchus en veut bien être pere.

Cependant je meurs de douleur  
 Malgré sa généalogie ;  
 Et maudis cet excès d'honneur  
 Qui de si près aux Dieux m'allie.

Ah ! quelle réputation  
 Vous donnera cure si belle ?  
 Au Saint où j'ai dévotion,  
 Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adressera :  
 Votre autel paré de (1) guirlande  
 Chaque jour de fête sera  
 Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre honneur, guérissez-moi ;  
 Ne trompez pas mon espérance :

---

(1) . . . . Paré de guirlandes,  
 Chaque jour de fête sera  
 Chargé d'un grand nombre d'offrandes.

J'ai mis toute ma confiance  
 En (1) vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que (2) si n'y peuvent réussir,  
 Du moins me donneront ce mal tant agréable,  
 Ce mal si doux, plus incurable  
 Que celui qui me fait souffrir;  
 Et j'aurai lors un mal aimable  
 Dont je ne voudrai plus guérir.

(1) *A vos yeux noirs à qui j'ai foi.*

Chaulieu avoit mis d'abord *en vos yeux noirs* ;  
 il y a substitué *des yeux bleus*, & enfin de *beaux yeux*. On va voir par la Réponse de Madame de Stafford, la raison de tous ces changemens, & pourquoi nous avons adopté la première leçon.

(2) *Que s'ils n'y peuvent réussir,*  
*Au moins me donneront. . . . .*



## R É P O N S E

D E

M. LE COMTE D'HAMILTON,

A U N O M

D E M A D A M E D E S T A F F O R D .

Vos Vers ne font pas faits pour attirer la compassion : on (1) n'a pas l'esprit assez libre pour le tour agréable que vous leur donnez ; dans l'état souffreteux où ils vous représentent, on n'a pas envie (2) de rire ; & la proposition qu'ils me font de votre part, me fait souvenir de ce vieux conte.

Un Lion, Prince cauteleux,  
Se renfermant dans sa taniere,  
Se mit au lit, fit le gourteux :

De ses Sujets d'abord la populace entiere,  
Pour sa santé fit publique priere,  
Et je ne fais combien de vœux ;  
Mais comme c'étoit la maniere  
D'être alors fort respectueux,

(1) *Peut-on avoir l'esprit assez libre. . . .*

(2) *On n'a pas envie d'écrire. . . .*

Sur-tout envers bête si fiere ,  
 Ses Sujets se tinrent chez eux.

Leur respect cependant & cette humble habitude

Ne tournant pas à son profit ,

Il fit savoir , par un Édit ,

Qu'il étoit dans la solitude ;

Publia qu'il étoit permis

A Biches fraîches & dodues ,

N'importe comme quoi vêtues ,

De se rendre à sa Cour avec tous leurs amis.

Vous savez le reste du conte ;

Comme on couroit à son appartement ;

Et comme à cet empressement

Le Malade trouvoit son compte.

Mais , sans égard à ce sermon ,

Comme je vous crois moins farouche

Et moins traître que ce Lion ,

Votre piteux état me touche.

J'irai donc vous entretenir ;

Mais s'il vous faut des yeux noirs pour guérir ,

Les miens sont d'une autre Province ;

Et leur influence est trop mince

Pour vous empêcher de mourir.

En tout cas sans façon vous me verrez venir :

En amour vous êtes bon Prince ,

Et me laisserez revenir.

## É P I T R E

D E

M. LE COMTE D'HAMILTON,

A

M. LE COMTE DE GRAMONT.

**H**ONNEUR des rives éloignées  
 Où Corifande (1) vit le jour,  
 De Ménodore (2) heureux séjour,  
 D'où vos errantes Destinées  
 Semblent vous bannir sans retour ;  
 Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,  
 Voit tant de faces bafanées,  
 Et va finir son vaste tour  
 Devers les Isles fortunées :  
 Vous qui, dans une auguste Cour,  
 Fameux depuis maintes années,  
 Sans prendre aucun mauvais détour ,

(1) Corifande des Andoüains, aieule du Comte de Gramont. *Œuvres mêlées d'Hamilton*. 1731.

(2) Ou *Ménodaure*, un des ancêtres de la famille. *ibid.*

Avez signalé vos menées  
Et dans la Guerre & dans l'Amour ;

C'est à vous, Monsieur, que cet Écrit s'adresse ; car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous aurez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous, depuis des temps infinis, & qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant oserions-nous un peu nous flatter que cela n'est pas ; puisque

Vous n'oubliez jamais personne ,  
Témoin Dom Brice à Lérida ,  
Dona Raguez à Barcelonne ,  
Gaspard Boniface à Bréda ;  
Enfin Catalane & Gasconne ,  
Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne ,  
De Perpignan à Puycerda ,

Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés & paisibles, que nous apprenons chaque jour, que vous êtes plus agréable, plus rare & plus merveilleux que jamais. Nos Voisins, grands Nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la Cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux Chevalier de Gramont, dont on lit tant de merveilles dans l'Histoire des Guer-



res civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des Provinces où votre nom l'est tant , nous avons formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocre pour le génie , & rouillés par une longue interruption de commerce avec la Cour , comment seroit-il possible que nous eussions ce goût & cette politesse , qui ne se trouvent point ailleurs , & qu'il faudroit pourtant trouver , pour bien parler de vous ? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire,  
 Pour réussir dans une affaire  
 Où les talens succombent tous ;

Et quelqu'empressement que l'on ait de vous plaire,  
 Dès qu'il faut écrire pour vous,  
 Le projet devient téméraire ;  
 Et des Campagnards , comme nous,  
 Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi nous ne songions plus qu'à ramasser toute ce que notre mémoire pourroit nous fournir de particularités de votre vie , pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassâ. Tantôt nous voulions dresser nos Mémoires à l'Académie , persuadés qu'ayant autrefois soutenu des Theses de Logique , nous en savez assez pour être reçu dans cet illustre

Corps, & pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception. Tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre, quand vous n'y serez plus, les Révérends Peres Massillon ou de la Rue vous entreprissent par avance; mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne convenoit point à votre caractère; & qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une Oraison funebre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, & nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques momens de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas notre fait.

Des ouvrages d'esprit, arbitre souverain,  
 Il jouit en repos de sa premiere gloire;  
 Si du plus grand des Rois il travaille à l'Histoire,  
 Phébus est attentif à conduire sa main,  
 Et c'est l'unique soin des Filles de Mémoire.  
 Lui seul peut consacrer à l'immortalité  
     Un mérite comme le vôtre;  
 Mais sa Muse a toujours quelque malignité,  
     Et, vous caressant d'un côté,  
     Vous dévisageroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là, fut de vous mettre tout de votre long dans le

Recueil (1) où l'on voit depuis peu cette belle Lettre de l'illustre Chef de votre Maison ; & voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela.

Non loin des superbes lambris  
 Qu'habitoient nos Rois à Paris,  
 Dans un certain recoin du Louvre,  
 Est un Bureau fécond, qui s'ouvre  
 A tous Auteurs, à tous Écrits,  
 A des Ouvrages de tout prix,  
 Sur-tout à ceux des beaux Esprits,  
 Quand par hazard il s'en découvre.

De ce lieu, chaque mois, sortent galans cahiers,  
 Où tous faiseurs de chansonnettes,  
 (Tendres héros de leurs quartiers)  
 Viennent en Vers familiers,  
 Usurper le nom de Poètes ;  
 Et, sur des tons irréguliers,  
 Montant chalumeaux & musettes,  
 Content champêtres amourettes,  
 Ou couronnent de vains lauriers  
 Des Écrivains, & des Guerriers  
 Qui sont inconnus aux Gazettes.  
 De ses atours capricieux  
 C'est là que l'Énigme se pare.  
 Met un masque mystérieux,

---

(1) Ce Recueil, dit Saint Marc, étoit le Mercure galant du sieur Donneau de Visé.

Et d'un voile mince & bizarre  
 Embarrassant les Curieux,  
 Est toujours neuve, & jamais rare :  
 C'est là qu'on voit en vieux transports  
 Gémir nouvelles Élégies ;  
 Et là s'impriment tous les Morts,  
 Leurs éloges, leurs effigies,  
 Avec leurs généalogies,  
 Leurs dignités & leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de vous insérer dans un Recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses ; & toutes ces difficultés nous renirent enfin sur nos premières voies, résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, & d'appeller à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques-uns des Ouvrages sont parvenus jusqu'à nous ; & pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, & justement celui qui porte encore à l'oreille cette Perle que vous disiez que sa mere. y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir.

O Vous, dont la facile veine  
 Enchante par d'heureux transports,  
 Tantôt les rives de la Seine,  
 Et tantôt la fertile plaine

Que la (1) Marne suit de ses bords !  
 Quand vos chants ornés des trésors  
 Du Parnasse ou de l'Hypocrene ,  
 Badinent pour quelque Climene ;  
 Ou quand imitant les accords  
 De Thalie ou de Melpomene ,  
 Vous nous rendez les fameux Morts  
 De Rome & de l'antique Athène ;  
 La Fare , & vous , Abbé charmant ,  
 Que Phébus de son influence  
 Anime & soutient en rimant ,  
 Donnez chacun dans une stance  
 Quelque relief à ce fragment ;  
 Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net ,  
 que nous trouvâmes nos deux Muses , Thalie &  
 Melpomene , quelque peu déplacées , puisque ces  
 Messieurs ne paroissent avoir rien écrit qui fût  
 de leur département. Cette réflexion nous embar-  
 rassoit ; & nous songions au tour qu'il falloit don-  
 ner à cet endroit de notre Ecrit , lorsque tout-  
 à-coup parut , au milieu de la chambre où nous  
 écrivions , une figure qui nous surprit sans nous  
 effrayer ; car c'étoit celle de notre Philosophe ,  
 l'inimitable S. Evremont. Rien de tout ce tin-  
 tamare , dont on annonce d'ordinaire l'arrivée

---

(1) S. Maur.

des Morts de conséquence , n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la Terre ;  
Le Ciel resta clair & serein ;  
Point de murmure souterrain ,  
Et pas un seul coup de tonnerre.

Il n'étoit pas couvert de lambeaux mal cousus  
Tels qu'étoit , près de Philippe ,  
Le Spectre qui de nuit apparut à Brutus :  
Il n'avoit point l'air de Laïus ,  
Qui ne portoit pour toute nippes  
Qu'un petit marteau d'Émaïs ,  
Quand il vint accuser Œdipe.

Il n'avoit rien du funeste appareil  
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres ,  
Qui sortent des royaumes sombres  
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit voir qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur ; car il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard , mais un peu renfrogné ; & c'étoient les mêmes habits , qu'il avoit sans doute gardés pour nous rendre cette visite ; & afin que vous n'en doutiez pas ,

Il avoit pris , pour ce voyage ,  
Sa calotte de maroquin ;

Et cette loupe à double étage ,  
 Dont il ne vit jamais la fin ,  
 Ornoit le haut de son visage :  
 Bref, il parut dans l'équipage ,  
 Où , chez la belle Mazarin ,  
 Toujours paré du nom de sage ,  
 Il venoit noyer dans son vin  
 Les engourdissemens de l'âge ,  
 Et rendoit chaque jour hommage

A l'éclat renaissant qui brilloit sur son tein.

Comme il étoit arrivé sans façon , il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignons nos sieges d'auprès de lui , sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde , pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire ; & après avoir jetté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve , dit-il , votre projet , & je viens vous donner quelques conseils , pour vous aider à l'exécuter ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux Messieurs pour vous assister. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément , qu'ils font l'un & l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade , & que les sujets qu'ils traitent , sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un tendre , fidele & goutteux ,  
 Se révoltant d'un air prophane  
 Contre l'anodine tisane ,  
 Et contre l'objet de ses vœux ,  
 Ne chante dans ses Vers heureux  
 Que l'Inconstance & la Tocane.  
 L'autre , d'un style gracieux ,  
 Et digne des bords du Permesse ,  
 Par mille traits ingénieux  
 Fait tout céder à la Paresse ;  
 Et de l'indolente Moleffe ,  
 Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là , s'il vous plaît. Il importe peu que vous les ayez invoqués ; ils n'en viendront pas plutôt à votre secours. Arrangez , du mieux que vous pourrez , les matieres que vous alliez rassembler pour d'autres : ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps , ni de celui des événemens. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernieres années de celui pour qui vous écrivez ; puisque les premieres sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques , mais courtes & légères , sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir , & sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas , par lui seul tant de fois retardé ,



Est un miracle que l'envie

D'un œil jaloux n'a jamais regardé ;

Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie ;

Celui d'éterniser sa vie

Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornemens ou des tours d'éloquence , pour tracer son caractère ; cela sentiroit le panégyrique , & ce sera assez le louer . que de le peindre au naturel . Gardez - vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots ; le sujet est trop grand pour vous . Tâchez seulement , en parlant de ses aventures , de donner des couleurs à ses défauts , & du relief à ses vertus .

C'est ainsi qu'autrefois par des routes faciles

A l'immortalité j'élevois mon Héros ;

Pour vous , peignez d'abord en gros

Cent Beautés à ses vœux dociles ;

Faites-le voir suivant en tous lieux les drapeaux

D'un Guerrier égal aux Achilles :

Qu'au milieu de la paix , ennemi du repos ,

Il donne des leçons utiles

Aux Courtisans les plus habiles ;

Et , toujours actif à propos ,

Sans leurs empressemens serviles ,

Qu'il efface tous leurs travaux ;

Que vos pinceaux enfin , en nouveaux traits fertiles

Le fassent voir , en différens tableaux ,

Tyran des Fâcheux & des Sots ,  
 Historien d'Amour & des Guerres civiles ,  
 Recueil vivant d'antiques Vaudevilles ,  
 Redoutable par ses complots  
 Aux Amans heureux & tranquilles ;  
 Défolateur de ses Rivaux ;  
 Fléau des discours inutiles ;  
 Agréable & vif en propos ;  
 Célèbre difeur de bons mots ,  
 Et fur-tout grand preneur de Villes.  
 N'oubliez pas le cheval (1) bl. nc ,  
 Sur lequel soutenant téméraire menace ,  
 Il parut inopinément  
 Vers les campagnes de l'Alface ,  
 Aux yeux d'un Prince triomphant.  
 Dites par quel enchantement ,  
 Par quelle adresse ou quelle audace ,  
 En dépit du vieux Saint Alban ,  
 Et d'Arlington , & d'Holiface ,  
 Et d'une Nympe encore à féduifante face ,  
 Il enleva le (2) Bouquingan.

---

(1) Il avoit promis à Monseigneur le Dauphin qui commandoit l'Armée d'Alface , qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc , avant la fin de la Campagne. *Note tirée des Œuvres d'Hamilton.*

(2) Il persuada au Duc de Bouquingan de passer en France avec lui , pour rompre la triple Alliance , malgré les efforts que les Ministres d'Angleterre

Contez ces faits tout uniment :

Gens comme vous n'auroient pas bonne grace

A s'élever insolemment ;

Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse

Que l'on chante avec agrément.

Que par un tour aisé chaque récit s'explique ;

Suivez la Nature de près ;

Et dans les Vers que vous ferez (1),

Du misérable profaïque ,

Et du style trop poétique ,

Evitez l'un & l'autre excès.

N'adorez point les goûts de la vogue publique ;

Mais ne les condamnez jamais.

Il est un lieu près du Marais ,

Où depuis quelque temps le genre Marotique

Se renouvelle avec succès ;

Empruntez les nouveaux attraits

Que l'on trouve à son air antique ;

De Ronfard ou de Rabelais

Instruisez-vous dans la boutique ;

Il ne faut que cinq ou six traits

ci-dessus nommés , & la Comtesse de Shrensbery firent pour l'en empêcher ; ledit Bouquingan étoit alors Favori de Charles II. *ibid.*

(1) *Et dans les Vers, sans trop d'apprêts. S. Marc. Et que pour chaque Vers la Rime faite exprès. Œuv. d'Ham.*

D'un langage obscur & gothique  
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis ; mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante , nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois , dit-il , faites de votre mieux. On aura quelque indulgence pour des gens qui écrivent pour le Comte de Gramont. En tout cas , vous n'êtes gueres connus que de lui ; & , selon les apparences , ce que vous allez faire ne donnera pas au Public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite , poursuivit-il , & faites connoître à mon Héros , par les souhaits que je vais faire , que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable Destin  
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;  
    Qu'il dorme un peu plus le matin ;  
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ,  
    Et que le Pere Sèraphin ,  
    Toujours sur de fausses allarmes ,  
    Le vienne exhorter à sa fin ,  
    Et que ce soit toujours en vain ?  
    Qu'abandonné du Médecin ,  
    La Cour pour lui verse des larmes ?  
Par ses soins redoublés , que le Roi convaincu  
    Qu'il ne vit plus que pour le suivre,

Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre,  
Après avoir aussi long-temps vécu !

A tant se tut le Normand philosophe,  
De son temps gentil Clerc, ains gaudisseur juré,  
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout Curé,  
Mais dont prônes meshui pas ne font de l'étoffe  
D'un Pasteur ensépulturé.

Or s'en partit revoir l'acointe bande  
D'amis féals qu'en l'autre monde avez.  
Jà n'est métier qu'illec il vous attende :  
Si ne dira pourquoi celle légende ;  
Trop mieux que nous la raison en savez.  
Que si, dans cinquante ans, sans être grain malade,  
Force vous est pourtant à la parfin  
Sur lit gélir en piteuse parade,  
Et vets les Morts prendre votre chemin,  
A donc verrez maint & maint camarade,  
Qui, menant fête & moult joyeux Hutin,  
A grand randon vous feront accolade.  
Là trouverez Messire Benferade,  
Le preux Chapelle, & Maître Chapelain,  
Les Demoizels Voiture & Sarrazin ;  
Et cil (1), qui Chançon ne Ballade  
Onc ne rima sans hanap de bon vin.  
Adieu, Seigneur, qui jadis par le monde

---

(1) S. Amant.

Fin ne mettiez d'aimer ou batailler ;  
 Roide joûteur , & courtois Chevalier ,  
 Assez devant les guerres de la Fronde ;  
 Si revenez ès bords de la Gironde  
 En coche clos , & sans vous travailler ,  
 Verrez Châtel sis à dextre de l'onde ,  
 Qui perron n'a ne superbe escalier ,  
 Mais dont fossez ont eau claire & profonde ;  
 Là demeurons ; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc , s'il vous plaît , Monsieur , si par hazard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Semeac. En attendant , trouvez bon que nous finissions cette longue Lettre. Nous avons eu beau changer de style & de langage , pour en faire quelque chose , vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet. Il faudroit , pour y réussir , que celui que nos fictions viennent de ressusciter , fût encore parmi les vivans ; mais

Il n'est plus de S. Evremont ;  
 Et ce Chroniqueur agréable  
 Du sérieux & de la Fable ,  
 Ce Favori du sacré Mont ,  
 N'a pu trouver le Cocyte guéable ;  
 Et de ce fleuve redoutable

Le retour n'est permis qu'au Comte de Gramont (1)

---

(1) S. Marc n'est pas plus exact ici que par-tout

## L E T T R E

A

M. LE COMTE D'HAMILTON,

*Qui nous avoit été mêler, M. de la Fare & moi, assez mal-à-propos dans une Lettre écrite à M. le Comte de Gramont, sous le nom de deux Gentilshommes de campagne, Gascons; Lettre qui effectivement sentoit fort le Campagnard (1).*

Nous vous devons un compliment,  
Pour nous avoir sur le Parnasse

---

ailleurs; mais nous nous dispensons de le suivre, dans une Piece qui n'est pas de notre Poëte, & que l'on n'imprime ici, que parce qu'elle est dans nos manuscrits.

(1) Le titre est ainsi dans S. Marc. *A M. le Comte Hamilton, en remerciement des louanges qu'il avoit données à l'Auteur, dans sa Lettre au Comte de Gramont.* Assurément rien ne se ressemble moins que ces deux titres, & celui-ci n'a jamais été de Chaulieu.

Accordé si bénévolement  
 Une très-honorable place ;  
 Mais très-bien nous serions passés  
 Des brocards qu'avec la fleurette  
 Votre Muse, en fine coquette,  
 Tout doucement nous a glissés.  
 Eien loin d'en être courroucés,  
 C'est peu pour une Muse Angloise  
 Qu'un léger petit coup de dent ;  
 Elle qui, ne vous en déplaîse,  
 Aime le carnage & le sang.  
 Sur la Thamise, Melpomene  
 Ne veut qu'horreur & que combats ;  
 Et la cruelle ne craint pas  
 Souvent d'ensanglanter la scene.  
 Pour vous, dont le cœur amolli,  
 Par les doux accords de Thalie,  
 Nous (1) fait voir un esprit poli  
 Dans les vallons de Thessalie ;  
 Sous ces beaux arbres toujours verts,  
 Vous apprîtes, dès votre enfance,  
 Et l'harmonie & la cadence  
 Du Dieu qui nous dicte les Vers (2).  
 Mais c'est peu d'une politesse,

(1) *Nous découvre un esprit poli.*

(2) *Du Dieu qui vous dicte ces Vers.*



Qui pourroit empêcher la Grece  
 De regretter Anacréon ;  
 Vous savez , sur un plus haut ton ,  
 Faire leçons de politique ,  
 Et plus sagement que Platon ,  
 Etablir une République.  
 Je fais quelles feroient ses loix ;  
 Mais laissons la Chose publique  
 A traiter pour une autre fois ,  
 Et treve de panégyrique.

Souvenez-vous bien seulement  
 Que devez à Maître Clément  
 Réparation authentique ,  
 Pour avoir fort injustement  
 Traité sa Muse de Gothique ;  
 Elle qui , dans son enjouement ,  
 Sans être obscure ni caustique ,  
 Sauroit bien faire une réplique  
 Aux rébus de vos Campagnards ,  
 Qu'on voit , à leur style rustique ,  
 N'avoir rien lu que des Ronfards :  
 Jamais rien de ce badinage  
 De Chapelle & de Sarrazin ,  
 Qui répandoit sur leur Ouvrage  
 Tout ce qu'ils eurent de divin.  
 Pour moi , de mon libertinage  
 Qui toujours ai fait vanité ,

Dans des Vers qui m'ont peu coûté,  
J'ai (1) quelquefois sur ma musette  
Chanté les Amours & le Vin ;  
Et si j'étois moins liberrin ,  
Je serois plus mauvais Poëte.

---

(1) *Quand Phébus m'a mis en goguette  
J'ai chanté l'Amour & le Vin.*

Ces Vers de Saint Marc ne sont dans aucun de nos manuscrits.



## É P I T R E (1)

A

S. A. S. MONSEIGNEUR

LE DUC DE VENDOSME,

*Sur la Charge de Général des Galeres que  
le Roi lui donna en 1694.*

VENDÔME, malgré moi je cede aux doux transports  
 Du Dieu des Vers qui m'anime ;  
 Et je sens , malgré mes efforts ,  
 Que d'une involontaire rime  
 Ce Dieu va former les accords.  
 Mais , Prince , combien la Prose  
 Modeste & sans ornement ,  
 Qui de tes faits simplement  
 Raconteroit quelque chose ,  
 Te loueroit plus dignement !  
 N'est-ce pas vouloir d'un songe  
 Tirer des réalités ,  
 Qu'emprunter les vanités

---

(2) Cette Epitre est encore une Ode , selon S. Marc.

Du langage du mensonge  
Pour te dire des vérités ?

Laiſſons à la Renommée  
Publier tes actions ,  
Qui paroïtroient fictions ,  
Si tu n'avois dans l'Armée  
Par Nassau même animée ,  
Pour témoins vingt Nations.  
Cette légère Déesse  
Dès Althénem suit tes pas :  
Elle a chanté ta sagesse ,  
Ton sang-froid dans les combats ;  
A Stinkerque elle a pu dire  
Jusques où fut ton ardeur ,  
Et ce que doit notre Empire  
A ton bras & ta valeur.

C'est elle qui dans les airs  
Pour toi déployant ses aîles ,  
Porte tes grandeurs nouvelles  
Aux deux bouts de l'Univers ;  
Qui, planant sur la Marfaille ,  
Te vit à cette bataille  
Couvrir de Morts les fillons ,  
Où, dans un étroit passage ,  
S'oppoſoient à ton courage  
Les plus épais bataillons.

Mais non : c'est plutôt aux hommes,

C'est à tous tant que nous sommes,  
 Qui ressentons ta bonté,  
 D'aller publiant sans cesse  
 Quel air haut, quelle noblesse  
 Brille en ta simplicité;  
 De quel prix inestimable  
 Pour nous est un Prince aimable  
 Qui fait accorder si bien,  
 Loin de toute fierté vaine  
 Aux talens d'un Capitaine  
 Les vertus d'un Citoyen.

Quoi donc ! le Dieu qui m'enflamme,  
 Et qui, bien ou mal, m'apprit  
 L'art de louer ta grande ame,  
 Ne dit rien de ton esprit !  
 Loin, d'un si rare avantage,  
 De faire un brillant usage,  
 Dans un simple badinage  
 Tu te plais à l'oublier;  
 Et je croirois faire un crime  
 Tout grand qu'il est, tout sublime,  
 D'oser l'aller publier.

Mais où suis-je ! quelle yvresse  
 Hors de moi m'a transporté ?  
 Quel bruit ! quel cri d'allégresse,  
 Sur l'aîle des vents porté  
 Vient de frapper mon oreille !

Je vois du Port de Marseille  
Tout le pompeux appareil ,  
Et nos Galeres parées  
Faire briller au Soleil  
Leurs magnifiques livrées.  
J'entends ces Reines des mers ,  
Des cris de mille coupables ,  
Et des voix des misérables  
Former de charmans concerts.  
Je le vois ; sur sa Galere  
Ce Général est monté ;  
Déjà son humanité  
Dans le sein de la misere  
Fait renaître la gaieté :  
Ce demi-Dieu secourable  
Vient dans un séjour affreux ,  
D'un arrêt irrévocable  
Consoler ces malheureux ,  
Sûrs que son cœur pitoyable  
De leurs maux se rouchera ;  
Et que sensible à leurs peines ,  
Ne pouvant briser leurs chaînes  
Sa main les relâchera.

Fuyez , Galere d'Espagne ,  
Désormais loin de ces bords ;  
Allez cacher dans vos Ports  
La peur qui vous accompagne :  
Vendôme s'en va sur vous

Bientôt lancer ce tonnerre ,  
 Dont tant de fois sur la terre  
 Il lui fit sentir les coups ;  
 Et je vois déjà Neptune  
 Qui , pour plaire à Jupiter ,  
 T'offre avec lui de concert  
 Son trident & sa fortune.

Ainsi , par la bienveillance  
 De ce grand Roi des François ,  
 Qui déjà dessous tes loix  
 Avoit remis la Provence ,  
 Tu vois croître ta puissance ;  
 Et l'un & l'autre Élément ,  
 Charmé de son esclavage ,  
 Se disputer l'avantage  
 D'obéir aveuglément.

D'une telle confiance ,  
 Mon Prince, connois le prix ;  
 C'est l'effet de la prudence ,  
 De la bonté de Louis :  
 Ton Roi fait pour sa personne  
 Quel est ton attachement ;  
 Qu'en lui, tu crois la Couronne  
 Faire son moindre agrément ;  
 Pour l'État quel est ton zèle ;  
 Et d'un Sujet si fidèle  
 Il connoît le dévouement ;

Et c'est cette connoissance  
Qui seule fait ton bonheur ;  
Et la seule récompense  
Qui pourroit flatter ton cœur (1).

---

(1) Nous avons cru devoir nous dispenser de relever les différences de la leçon de Chaulieu d'avec celle de S. Marc. Cela nous eût menés trop loin. Nous nous contenterons de dire, que nos manuscrits ne nous fournissent presque jamais aucun des Vers que cet Editeur nous donne comme de Chaulieu.





## ÉPITHALAME (1)

*Sur le mariage de S. A. S. Monseigneur  
le Duc DE VENDÔME, avec Made-  
moiselle D'ENGUIEN, en 1710.*

P R È S de Sceaux sur la fin du jour

L'Amour rencontra l'Hyménée:

Bon jour, frere, lui dit l'Amour;

D'où venez-vous, de fleurs la tête couronnée,

Avec ce nuptial atour ?

Je viens de célébrer une grande journée;

D'unir d'illustres cœurs par les nœuds les plus doux.

Quoi donc, dit l'Amour en courroux,

Mépriser ainsi ma puissance !

Eh ! depuis quand oubliez-vous

Que c'est à ma seule présence

(1) Chaulieu a fait à ce sujet la Note suivante.

Ce petit mot de Satyre qui est dans cet Epithalame contre les Faiseurs de Virelais & Ballades, a été fait pour Campistron, Secrétaire de M. de Vendôme, Académicien indigne, qui s'étoit avisé de faire des Vers sur le mariage de M. de Vendôme, très-plats & remplis de toutes les fadeurs des lieux communs.

Qu'Hymen doit tous ses agrémens ;  
 Que sans moi , point d'heureux momens ;  
 Que je traîne avec moi l'ardeur & la tendresse ,  
 Les jeux , les ris & l'alégresse ,  
 Et mille folâtres Amours ?

Où vas-tu , pauvre Enfant , chercher ces (1) vieux  
 discours ?

Laisse ces lieux communs à tant de rimeurs fades ,  
 Faiseurs de Virelais (2) , Chants royaux & Ballades ;  
 Qui , nous parlant toujours & de jeux & de ris ,  
 De fadeurs & d'ennui font bâiller tout Paris :  
 Ce n'est pas sur ce ton qu'on fait l'Épithalame  
 Du fils du grand Henri , de son illustre femme.  
 La fille de ces Dieux qui président sur nous ,  
 Porte mille trésors en dot à son époux ;  
 Le cœur du grand Condé ; tout l'esprit de son pere ;  
 La grandeur , la raison , les vertus de sa mere.  
 Pour répondre à ces biens , l'époux de son côté ,  
 Met un los immortel dans la communauté ;  
 Tous ces lauriers cueillis aux champs de dix batailles ;  
 Nos Ennemis forcés dans plus de cent murailles ;  
 Enfin tout l'éclat de ce nom

(1) *Ces vains discours.*

(2) Allusion à un Virelai que Campistron avoit  
 fait sur ce mariage , & dont le refrain étoit :

*O l'heureux coup que l'Amour vient de faire !*  
 Note de S. Marc.

Dont, malgré l'Envie & (1) sa rage,  
Retentit encor le rivage

De ce Fleuve orgueilleux où tomba Phaëton.

Nous le verrons bientôt, je (2) peux te le prédire  
Entre nous autres Dieux qui perçons l'avenir,  
Au seul bruit de son nom forcer à revenir  
La Victoire égarée, au secours d'un Empire  
Que lui seul pouvoit soutenir;  
Et, franchissant les Pyrénées,  
Rendre leur première vigueur  
A ces Cohortes basanées,  
De qui tant de fois la valeur,  
France, suspendit ta grandeur  
Et balanç tes destinées.

Venir, voir, vaincre, abattre un Ennemi vainqueur,  
Rendre à son Roi (3) chéri l'Espagne désolée,  
Raffermit sur son front sa Couronne ébranlée,  
Ne coûte que trois mois à peine à son grand cœur,  
Pour en conserver la mémoire,

Philippe fait dresser un trophée à la gloire  
De ce nouveau Cid, au-delà  
De ces Colonnes si fameuses  
Qu'Hercule jadis éleva  
Pour actions moins glorieuses.

(1) *Et la rage.*

(2) *J'ose te le prédire.*

(3) *Rendre à son Roi l'Espagne désolée.*

Tu vois bien maintenant , Amour , qu'en telle affaire  
 Nous n'avons pas besoin de toi ni de ta Mere.

Gardez l'attirail qui vous suit

Pour quelque nôce du vulgaire ;

Va conter ces fagots à Paphos , à Cythere.

Adieu , bon soir , & bonne nuit.

## É P I T R E

A

M. LE MARQUIS DE LA FARE,

*Qui m'avoit demandé mon portrait ,  
 en 1703 \**

O toi , qui de mon ame es la chere moitié ,  
 Toi , qui joins la délicatesse  
 Des sentimens de (1) ma Maîtresse  
 A la solidité d'une sùre amitié ;  
 La Fare , il faut bientôt que la Parque cruelle  
 Vienne rompre de si doux nœuds ;

\* S. Marc qui convient que cette Epitre n'est pas dans son manuscrit, la date de 1713. La Fare étoit mort dans le courant de l'année précédente.

(1) *D'une Maîtresse.*

Et malgré nos cris & nos vœux ,  
 Bientôt nous effuierons une absence éternelle.

Chaque jour je sens qu'à grands pas  
 J'entre dans ce sentier obscur & difficile ,  
 Par (1) où j'irai dans peu là-bas  
 Rejoindre Catulle & Virgile.  
 Là , sous des berceaux toujours verts ,  
 Assis à côté de Lesbie ,  
 Je leur parlerai de tes Vers  
 Et de ton aimable génie.  
 Je leur raconterai comment  
 Tu recueillis si galamment  
 La Muse qu'ils avoient laissée ;  
 Et comme elle fut sagement ,  
 Par ta paresse autorisée ,  
 Préférer avec agrément  
 Au tour brillant de la pensée  
 La vérité du sentiment ;  
 Et l'exprimer si tendrement ,  
 Que Tibulle encor maintenant  
 En est jaloux dans l'Élysée.  
 Mais avant que de mon flambeau  
 La lumière me soit ravie ,  
 Je veux te crayonner un fantasque tableau  
 De ce que je fus en ma vie.  
 Puisse à ce fidele portrait  
 Ta tendre amitié reconnoître ,

---

(1) *Qui me va conduire là-bas.*

Dans un homme très-imparfait,  
Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être!

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut.  
Glorieux, inquiet, impatient, colere,  
Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire;  
Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut,  
Confiant, naturel, & ne pouvant me taire  
Des erreurs qui bleffoient devant moi la raison;

J'ai toujours traité de chimere

Et les dignités & le nom.

Ainsi je pardonne à l'Envie

De s'élever contre un Mortel

Qui (1) ne respecta dans sa vie

Que le mérite personnel.

Quels maux ne m'a point fait cette sage folie

Qui mériteroit un Autel?

Pour réparer ces torts la prudente Nature

En moi par bonheur avoit mis

L'art de me faire des amis,

Dont le mérite avec usure

Me dédommagea de l'injure

Que me fit un fatras d'indignes ennemis,

Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.

(1) *Qui dans ce monde eut la manie*

*De ne respecter de sa vie. S. Marc.*

Ces Vers étoient en effet de Chaulieu, qui les a remplacés par celui du texte.

Malgré tous mes défauts , qui ne m'auroit aimé ?  
 J'étois pour mes amis , l'ami le plus fidele  
 Que Nature eût jamais formé ;  
 Plein , pour leurs intérêts , & d'ardeur & de zele ,  
 Je n'épargnai (1) pour eux , périls , peines ni soins ;  
 J'entrai dans leurs projets , j'épousai leur querelle ,  
 Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.  
 Toujours hors de l'état de la triste indigence ,  
 Je n'ai jamais connu celui de l'abondance.  
 J'ai prêté cependant , & j'ai donné mon bien ,  
 Mais l'obligation en étoit fort légère ;  
 Je ne l'ai de mes jours encor compté pour rien ;  
 Et les trésors qu'on croit chose si nécessaire  
 N'ont jamais fait ma passion :  
 Content d'avoir une ressource  
 Dans la fertilité de mon invention ,  
 Pour pouvoir remettre à ma bourse  
 Ce qu'en avoit ôté ma (2) dissipation.  
 Ainsi , rempli de confiance  
 Que rarement je pris en vain ,  
 J'ai cru que c'est assez donner à la Prudence

---

(1) *Je n'épargnai jamais.*

Au lieu de ce Vers & des cinq suivans , S. Marc en a quinze dont il n'existe point de traces dans nos manuscrits.

(2) S. Marc a mis ici le pluriel. Il prétend dire de belles choses, mais malheureusement tout ce qu'il avance est démenti par tous nos manuscrits.

De garder pour le lendemain  
 Un peu de faveur-faire , & beaucoup d'espérance.  
 Tout cela (1) soutenu d'assez de fermeté  
     A fait , sur la simple apparence ,  
     Que ma stoïque indifférence  
 Passa chez quelques gens souvent pour dureté.  
     C'est à cette férocité  
 Que je dois , tu le fais , le calme de ma vie ,  
     Et cette longanimité  
     Dont j'ai lutté contre l'Envie ,

(1) Au lieu de ce Vers & des treize qui suivent , on en trouve quinze dans St. Marc , qui sont en effet de Chaulieu , mais auxquels il a substitué ceux du texte.

*Ajoutez à cela beaucoup de fermeté ;  
 Et prêt d'affronter la souffrance  
 De la plus dure extrémité ;  
 Bravant avec insolence  
 Les rigneurs de l'Adversité ;  
 Aussi prêt à souffrir avecque patience  
 Les besoins de la Pauvreté ,  
 Que de jouir de l'Abondance  
 Dans les bras de la Volupté.  
 A ma stoïque indifférence  
 Qui tient , je l'avoûrai , de la férocité ,  
 Je joignis , tu le fais , quelque talent de plaire.  
 Libertin & voluptueux ;  
 Vif par tempérament , par raison paresseux ;  
 Plongé dans les plaisirs , mais capable d'affaire.*



Et fu braver l'Adversité.

Ta tendre amitié m'a flatté

Que j'eus en mes beaux jours quelques talens de plaire ;

Libertin & voluptueux ;

Avide de projets , cependant paresseux ;

Noyé dans les plaisirs , mais capable d'affaire ;

Accort , insinuant , & quelquefois flatteur ,

J'ai su d'un discours enchanteur

Tout l'usage que pouvoit faire

Beaucoup d'imagination ,

Qui rejoignit avec adresse ,

Au tour précis , à la justesse ,

Le charme de la Fiction.

Heureux , si , détrompé d'une erreur qui m'abuse ,

J'avois pu résister au séducteur plaisir

De pouvoir quelquefois occuper le loisir

Des Héros (1) que souvent a diverti ma Muse !

Chapelle , par malheur , rencontré dans Anet ,

S'en vint infecter ma jeunesse

De ce poison fatal qui coule du Permesse ;

Et cache le mal qu'il nous fait ,

En plongeant l'amour-propre en une douce yvresse.

Cet esprit délicat , comme moi libertin ,

Entre (2) les Amours & le Vin ,

(1) *Des Héros qu'à S. Maur entretenoit ma Muse,*  
Saint Marc.

(2) *Entre le tabac & le vin.* S. Marc.

M'apprit , fans rabot & fans lime,  
 L'art d'attraper facilement,  
 Sans être esclave de la rime ,  
 Ce tour aisé , cet enjouement ,  
 Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!  
 Dès que j'eus bien ou mal rimé quelques soinettes,

Je me vis , tout en même-temps,  
 Affublé du nom de Poëte.

Dès-lors on ne fit de Chançon ,  
 On ne lâcha de Vaudeville ,  
 Que sans rime ni sans raison  
 On ne me donnât par la Ville.  
 Sur la foi d'un ricanement ,

Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,  
 Dont je fis , j'en conviens , assez peu de scrupule ,

Les Fats crurent qu'impunément  
 Personne devant moi ne seroit ridicule.

Ils m'ont fait là-dessus mille injustes Procès :

J'eus beau les souffrir & me taire ,

On m'imputa des Vers que je n'ai jamais faits ;

C'est assez que j'en fusse faire.

Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argençons ,

Qui reglent la Police & corrigent la France ,

De mettre les Rimeurs aux Petites-Maisons ,

Et détruire par-là cette maudite engeance ?

Cet ordre salutaire eût en moi réprimé

Cette démangeaison que Calliope inspire ;

Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoiqu'on puisse dire,  
J'atteste ta sincérité,

Que toujours partisan de la simplicité,  
Jamais d'un indigne artifice  
Je n'ai fardé la vérité;  
Et jamais ma noire malice  
N'a fait injure à la bonré.  
Tu fais bien, malgré l'injustice  
De la commune opinion,  
Que mon cœur ne fut point complice  
Ni des erreurs, ni du caprice  
De mon imagination.

Il est un autre endroit d'une moindre importance,  
Toutefois sensible à mon cœur,  
Où j'ai bien pu par imprudence

Jetter les gens de bien quelquefois en erreur,  
Qui, trompés par la vraisemblance,  
Assez souvent m'ont reproché  
Que, galant, sans être touché,

Je n'avois de l'Amour que la seule apparence;  
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légéreté;  
Et que, dans mes Écrits, avec trop de licence,

J'ai dogmatifé l'Inconstance,  
Et prêché l'Infidélité.

C'est ici que mon innocence  
A besoin que ton assistance  
Favorise la vérité,

Et vienne prendre la défense  
 De mes vrais sentimens & de ma loyauté.  
 J'étois né vertueux ; j'eusse été plus fidele  
 Que ne fut jamais Céladon ,  
 Que j'avois pris pour mon modele ;  
 Mais qui ne deviendroit frippon  
 Parmi ce peuple d'infidelles ,  
 A qui l'Amour prête ses aîles  
 En lui donnant ses agrémens ;  
 Qui même de ses changemens  
 Sait tirer des grâces nouvelles ?  
 Marquis , à qui le fond de mon 'ame est connu ,  
 Tu fais que mon cœur , prévenu  
 Long-temps pour un objet aimable ,  
 Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable  
 Malgré son infidélité ,  
 Chercha , dans la nécessité  
 D'un changement inévitable ,  
 Des raisons pour rendre excusable  
 Parmi tant d'agrémens , tant de légéreté.  
 L'Amour a ses Casuistes  
 D'avis fort différens dans sa Religion :  
 Il a ses Escobars ; il a ses Jansénistes ,  
 Dont l'austere opinion  
 Bannit tout libertinage ,  
 Et fait un dur esclavage  
 D'une douce passion.  
 Pour moi qui fus toujours ami des Jésuites

Raisonnable en mes sentimens ,  
**En** faveur d'une longue & sincere tendresse ,  
 Je passe à l'humaine foiblesse ,  
 Quelquefois les égaremens  
 D'une amoureuse frénésie ;

Mais sans aller plus loin pousser l'Apologie ,  
**Il** est (1) , il est encore un ascendant vainqueur ,  
 Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.

Devenu constant & fidele ,

**Il** brûle d'une ardeur désormais éternelle ;  
 Et livré tout entier à qui l'a su charmer ,  
**Il** sert encor un Dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami , si la complaisance

Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau ,  
 Songe avec quelle violence

**Il** faut de l'amour-propre arracher le bandeau.

Souviens-toi que celui qui traça ce tableau

A de ton amitié mérité l'indulgence :

(1) *Peut-être est-il encore un ascendant vainqueur ,  
 Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.*

*Qui sait , si , devenu fidele ,*

*Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle ,*

*Et , se livrant entier à qui l'a su charmer ,*

*Il ne sert point un Dieu qu'il n'ose plus nommer ?*

S. Marc donne toujours la préférence aux Vers  
 que Chaulieu a rejettés, ou dont il n'est pas  
 l'Auteur,

Parles-en quelquefois ; & que la Médisance  
 Devant toi n'ose pas , avec son noir pinceau ,  
 Par malice ou par ignorance ,  
 D'un caustique Quatrain barbouiller mon tombeau.

---

*A P O L O G I E*  
 DE L'INCONSTANCE,

*en 1700. (1)*

O D E.

L<sup>O</sup>IN de la route ordinaire ,  
 Et du pays des Romains ,  
 Je chante , aux bords de Cythere ,  
 Les seuls volages Amans ;  
 Et viens , plein de confiance ,  
 Annoncer la vérité  
 Des charmes de l'Inconstance  
 Et de l'Infidélité.

Fuyez donc , Pasteurs fideles ,

---

(1) Deux de nos manuscrits ajoutent , *pour*  
*Madame D... en 1700. S. Marc a mis simplement*  
*l'Inconstance.*

Qui, sur le ton langoureux,  
 Verrez radoter vos Belles,  
 Plus indolens qu'amoureux :  
 Venez, Troupe libertine  
 De Fripponnes, de Frippons,  
 A ma lyre, qui badine,  
 Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance  
 De l'Empire de l'Amour ;  
 Sans vous bientôt la Constance  
 Auroit dépeuplé sa Cour ;  
 Et, si la Friponnerie  
 N'y mêloit son enjouement,  
 Dans peu la Galanterie  
 Deviendrait un Sacrement.

Que serviroit l'art de plaire,  
 Sans le plaisir de changer ?  
 Et (1) que peut-on dire & faire  
 Toujours au même Berger ?  
 Pour les Beautés infidelles  
 Est fait le don de charmer ;  
 Et ce ne fut que pour elles  
 Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorsque l'on voit Cythérée,

---

(1) *Eh! que peut-on . . . S. Marc.*

Des voûtes du Firmament,  
 Sortir brillante & parée,  
 Est-ce pour Mars seulement ?  
 Non, la volage Déesse,  
 Lasse des amours des Dieux,  
 Cherche, en l'ardeur qui la presse,  
 Adonis en ces bas lieux.

Si Nature, mere sage  
 De tous ces êtres divers,  
 Dans ses goûts n'étoit volage,  
 Que deviendrait l'Univers ?  
 La plus tendre Tourterelle  
 Change d'amour en un an ;  
 Et le Coq le plus fidele  
 De cent Poules est l'Amant.

La Beauté qui vous fait naître,  
 Amour, passe en un moment ;  
 Pourquoi voudriez-vous être  
 Moins sujet au changement ?  
 C'est souhaiter que la rose  
 Ait, pendant tout un Été,  
 De l'instant qu'elle est éclosé,  
 La fraîcheur & la beauté.

Un Arc, des Traits & des Aîles,  
 Qu'on t'a donnés sagement,  
 Du Dieu des Amours nouvelles  
 Sont le fatal ornement.



Qui, voyant cet équipage,  
 Ne croira facilement  
 Qu'il ne faut pas qu'on s'engage  
 D'aimer éternellement ?

Aimons donc, changeons sans cesse,  
 Chaque jour nouveaux desirs ;  
 C'est assez que la tendresse  
 Dure autant que les plaisirs.  
 Dieux ! ce soir qu'Iris est belle !  
 Son cœur, dit-elle, est à moi ;  
 Passons la nuit avec elle,  
 Mais (1) comptons peu sur sa foi.

---

(1) *Et comptons &c. . . S. Marc.*



---

DIVERTISSEMENT  
DE SAINT MAUR  
ET  
DE SCEAUX.



LA VIEILLESSE

D'UN

PHILOSOPHE ÉPICURIEN.

O D E

A S. A. S. MONSIEUR LE DUC (1).

NECTAR, qu'on avale à longs traits,  
Beaume, que répand la Nature  
Sur les maux qu'elle nous a faits;  
Maître aimable d'Épicure,  
Volupté, viens à mon secours :  
Toi seule peux de ma vieillesse

---

(1) En 1703, suivant deux de nos manuscrits.

Bannir la fatale tristesse,  
 Qui noitcit la fin de (1) nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois,  
 Parmi la débauche égarée  
 Tu me suivis en mille endroits  
 De pampre ou de myrthe parée ;  
 Mais, sage & sans emportement,  
 Fais aux fureurs de ma jeunesse  
 Succéder la délicatesse  
 D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,  
 Éloigné de l'intempérance,  
 Je forme encor quelques desirs,  
 Sans sortir de la bienséance !  
 Que cherché par les jeunes gens,  
 Pour leurs erreurs plein d'indulgence,  
 Je tolere leur imprudence,  
 En faveur de leurs agrémens.

Mais prends bien garde que l'Amour,  
 Qui n'en feroit pas grand scrupule,  
 Chez moi n'aille entrer en plein jour  
 Sous une forme ridicule ;  
 Libertin & voluptueux,  
 Laissons-le folâtrer & rire :

---

(1) *La fin de mes jours.* S. Marc.

Le plus sage n'en peut médire ;  
Il est bon , tant qu'il est heureux.

Que toujours cher à mes amis ,  
Mêlant l'utile au délectable ,  
Je (1) trouve ce que m'a promis  
Leur amitié tendre & durable :  
Qu'à ces Liberrins si chéris  
Ma Muse quelquefois aimable  
Fasse encor des propos de table  
De quelques traits de mes Écrits !

Ainsi puissé-je mollement ,  
Et d'une ame toujours égale ,  
Profitant de chaque moment ,  
Rencontrer mon heure fatale ;  
Où , content de ne plus souffrir  
Cent maux dont (2) elle nous délivre ,  
Je cesse seulement de vivre ,  
Sans avoir l'horreur de mourir !

(1) *Leur amitié tendre & durable  
Me tienne ce qu'ils m'ont promis !  
Qu'à leurs yeux toujours agréable ,  
Le sel que la Nature a mis  
Sur ma langue & dans mes Écrits ,  
Leur serve de propos de table ! S. Marc :*

Première façon , abandonnée par l'Auteur.

(2) *Cent maux dont la Mort nous délivre :*

Sur-tout, aimable Volupté,  
 Répands dans ma douce retraite,  
 Un esprit de tranquillité,  
 Qui calme mon ame inquiète :  
 Joins un sentiment de plaisir,  
 Pour rendre sa douceur parfaite :  
 La main du Héros qui l'a faite  
 La consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux,  
 Qui, loin des fureurs de la guerre,  
 Servirois de retraite aux Dieux,  
 S'ils habitoient encor la terre ;  
 C'est à toi que je dois ces jours,  
 Qui, dévidés d'or & de soie,  
 Entre l'indolence & la joie  
 N'auront plus qu'un paisible cours.

Saint-Maur, ce seroit en ce lieu  
 Qu'il faudroit chanter sur ma Lyre  
 Les vertus de ton demi-Dieu,  
 Qui bien mieux qu'Apollon m'inspire ;  
 Mais pour célébrer vos bontés,  
 Prince, que sert la voix d'un Ange,  
 Quand vous haïssez la louange  
 Autant que vous la méritez ?

Par (1) les sentimens de mon cœur,

---

(1) *Sans cela, déjà ta valeur,*

Sans cela ma Muse échauffée,  
 Auroit cent fois à ta valeur  
 Pris soin d'ériger un trophée.  
 Notre monde & l'autre moitié  
 Qui connoît assez ta vaillance,  
 Par moi fauroit la confiance  
 Qu'on doit prendre en ton amitié.

Stinkerque & Nervinde t'ont vu,  
 Pour le salut de la Patrie,  
 Parmi les Soldats confondu,  
 Prodiguier ton illustre vie;  
 Mais (1) on vit Bellone, en faveur  
 Des miracles de ton épée,  
 Respecter, dans le sang trempée,  
 Des jours qui font notre bonheur.

Condé, du séjour des Héros,  
 Où, maintenant comblé de gloire,  
 Il goûte un éternel repos

*Qui d'abord s'offre à ma pensée,  
 Au haut du Temple de l'Honneur,  
 Par moi se trouveroit placée. S. Marc.*

(1) *Mais sur ces champs couverts d'horreur,  
 Bellone, dans le sang trempée,  
 Respecta tes jours, en faveur  
 Des miracles de ton épée. S. Marc,*

Entre les bras de la Victoire ;  
 Au désordre des Ennemis ,  
 Fuyant , forcés dans ce Village ,  
 Parmi le sang & le carnage ,  
 Reconnut-là son petit-fils.

Sa grande ame du haut des Cieux ,  
 Vint (1) voler lors sur notre Armée ,  
 Pour voir de plus près par ses yeux ,  
 Tout ce qu'en dit la Renommée.  
 Cent fois elle pâlit d'effroi ,  
 Et jura que tout son courage  
 N'en avoit pas fait davantage  
 Dans les campagnes de Rocroi.

Du (2) Prince , l'objet de mes vœux ,  
 Je dirois cent autres merveilles ,  
 Dont un jour des Rois ses neveux

(1) *S'en vint voler sur notre armée, S. Marc.*

(2) *Je dirois cent autres merveilles  
 Du Prince, l'objet de mes vœux,  
 Dont j'enchanterois les oreilles  
 Un jour de cent Rois ses neveux ;  
 Mais, Muse, gardons le silence,  
 De peur qu'à la postérité  
 L'excès de ma reconnoissance  
 Ne fit tort à la vérité. S. Marc.*

Je pourrois charmer les oreilles ;  
Mais, près de la Postérité,  
J'aime mieux garder le silence ;  
L'excès de ma reconnoissance  
Feroit tort à la Vérité (1).

---

(2) Chaulieu est l'Auteur de tous les Vers que nous fournit la leçon de S. Marc. Cet Editeur n'a pas eu connoissance de divers changemens qui ont été faits par notre Auteur, depuis la composition de cette piece.





## PREMIERE LETTRE

DE SAINT-MAUR

A MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

*En vieux langage, dans le temps que les Dames de la Cour prirent des coëffures & des especes d'habits à l'Espagnole. (1)*

Où maintenant, en ce grand changement,  
Où notre Cour reprend la vertugade,  
Reprendre il faut le style de Clément,  
Pour rimaillet encor joyeusement  
Le Virelai, Chant-Royal & Ballade;  
Mais qui pourra rattraper l'enjouement,  
Le tour naïf, où, sans grand ornement,

(1) Deux de nos manuscrits datent cette Piece du 7 Mars 1702. S. Marc est d'accord avec eux.

En mots précis s'exprimoit noblement ,  
 Au bon vieux temps , une juste pensée ?  
 Ceci , ma Sœur , pour moi n'est chose aisée ;  
 Mais le voulez , il faut aveuglément  
 Vous obéir ; dussé-je en un moment ,  
 En quatre Vers voir ma (1) verve épuisée.  
 Puis près de moi n'ai malheureusement  
 Que quelques foux , & n'ai point de Poëte ,  
 Pour vous rimer baliverne & sornette.  
 J'ai bien aussi quelque bons Orateurs ,  
 Chasseurs rusés , & sur-tout en grand nombre ;  
 Joueurs subtils . & cauteleurs à l'Hombre ;  
 Mais tout au plus ne sont que Profateurs.  
 J'à n'est pour vous la chose difficile :  
 Besoin n'avez de courir à la Ville ;  
 Car près de vous avez certaines gens  
 De grand savoir , d'esprit rare & sublime ,  
     Et prêts d'accorder en tout temps  
     L'harmonieux son de la rime  
     A la justesse du bon sens.  
 Point ne prenez ceci pour flatterie ;  
 Mais écoutez : vous verrez si j'ai tort.

Chez un Chanoine de Saint-Maur  
 Est une vieille Centurie  
 Qu'il tira jadis du trésor  
 De l'Église Sainte Marie ,

---

(1) *Ma veine épuisée.*

Où le grand Nostradamus dort,  
 Qu'en une cassette pourrie  
 Il garde écrite en lettres d'or.

Quand viendra l'an de la grande (1) omelette,  
 Onques ne fut Princesse si parfaite;  
 Changé sera lors en Rhinocéros  
 L'aillé cheval qu'on appelle (2) Pégase,  
 Et l'on verra sur une selle rase  
 Maître Curé s'affourcher sur son dos.

Alors la docte Neuvaïne,  
 Par le vouloir d'Apollon,  
 Quittant les bords d'Hipocrène,  
 Transportera dans Sceaux tout le sacré Vallon.

Voilà justement la cause,  
 Princesse, pourquoi je n'ose  
 Vous attaquer de ce lieu:  
 Il vaut mieux vous dire en Prose,  
 Adieu, chère Sœur, adieu.

---

(1) Le Cardinal de Noailles donna alors un Mandement très-sévère pour l'observance du Carême. *S. Marc.*

(2) *Rhinocéros* & *Pégase* étoient des noms de plaisanterie, qu'on avoit donnés à l'Abbé Genest; & l'on donnoit à M. de Malézieux celui de *Curé*. *Id.*



## R É P O N S E

D E

M. DE MALEZIEUX;

E T

DE M. L'ABBÉ GENEST,

A U N O M

*DE MADAME LA DUCHESSE*

D U M A I N E.

V O U S en parlez bien à votre aise ,  
 Et mesurez , ne vous déplaîse ,  
 A votre aune les autres gens.  
 Tous ne sont pas si diligens ,  
 Ni si merveilleux que vous l'êtes ,  
 Baron , fine fleur des Poètes ,  
 Qui tirez de votre cerveau  
 Sans peine un Ouvrage nouveau ;  
 Et pourriez dicter un volume  
 Plus vîte que n'iroit la plume.  
 Vous êtes dans votre Château  
 Comme Apollon sur son côteau ,

Inspirant , réglant l'harmonie :  
Ainsi votre fécond génie  
Anime & regle les travaux  
De ces illustres Commensaux ,  
A qui votre aimable présence  
Vaut dans Saint-Maur toute la France.  
Oui , Prince , l'affabilité ,  
La politesse , la bonté ,  
L'attention à ne rien faire  
Qui puisse à gens d'honneur déplaire ,  
La foi pour ce qu'on a promis ,  
Le zèle à servir ses amis ,  
Font rechercher votre présence  
Plus que votre auguste naissance ,  
Plus que les titres si vantés  
De tant de Rois dont vous sortez ;  
Plus que la redoutable épée  
Du sang des ennemis trempée ,  
Quand sous les yeux de Luxembourg ,  
Vous les forçâtes dans ce Bourg ,  
Où tout seul vous eûtes la gloire  
De déterminer la Victoire  
Qui balançoit depuis long-temps  
Entre cent mille Combattans.  
Cette qualité d'Intrépide  
Est bonne pour une Énéide ;  
Mais , ma foi , les plus grands Vainqueurs  
Ne savent pas gagner les cœurs ,

Quand ils n'ont pour tout avantage  
 Qu'un infurmontable courage :  
 Il faut pour cela , comme vous ,  
 Y joindre des talens plus doux.  
 Mais , diable ! dites-nous de grace ,  
 Avez-vous pillé le Parnasse ,  
 Et moissonné tous les trésors  
 Qu'on cherche aux Permessides bords ;  
 Emporté la charmante Lyre  
 Du Dieu qui les Vers nous inspire ;  
 La doute Flûte d'Euterpé ,  
 La Trompe de Calliopé ,  
 Les Luths , les Harpes , les Musettes ,  
 Violons , Haut-bois , Castagnettes ?  
 Avez-vous tout déménagé ,  
 Tout enlevé , tout fouragé  
 Tous les instrumens de musique ,  
 Et tout l'appareil poétique ,  
 Tout le feu , toutes les douceurs  
 Dont nous animoient les neuf Sœurs ?  
 Rien ne répond à notre envie ;  
 Et nous maudissons notre vie  
 De nous voir sans aucun esprit ,  
 Sans force pour le moindre Écrit.  
 Non , pour nous il n'est plus de Muses :  
 Nos ames tristes & confuses  
 Admirent vos doctes Chançons ,  
 En goûtent les aimables sons ;

Mais , dans le desir d'y répondre ,  
Nous ne faisons que nous morfondre ;  
A nos vœux Apollon est sourd ;  
Si , que , réduits à trancher court ,  
Nous vous confessons , Prince aimable ,  
Autant que grand & redoutable ,  
Qui remportez tous les lauriers  
Des Poètes & des Guerriers ,  
Que vous & la troupe savante  
Qui chez vous rit , badine & chante ,  
Vuidant de nectar maint flacon ,  
Valez Phébus & l'Hélicon.



## É P I T R E

D E

*M. DE MALÉZIEUX,*

E T

*DE M. L'ABBÉ GENEST,*

A U N O M

D E M A D A M E L A D U C H E S S E

D U M A I N E ,

*A S. Maur ; à Monsieur le Duc.*

Q U A N D le docte Baron est dans sa Baronnie,  
 Jà n'est besoin d'assembler coints Chanteurs,  
 Rimeurs hardis, ne faconds Orateurs ;  
 En lui tout (1) seul se trouve l'harmonie,  
 L'invention, la force, le génie,  
 Que le blond Apollon souffle à ses Sectateurs.  
 Bien y paroît à voir sa Poésie,  
 Qui de fine merveille a mon ame faisie :

---

(1) *En lui seul se trouve l'harmonie.*



Point l'on n'y voit l'esprit des chasses, des étours,  
 Des jeux de Dez, Lansquenet & Bassette,  
 Mais la science gaie, & doctrine parfaite  
 Des plus experts & famés (1) Troubadours:  
 Je pense aussi que plus d'un Dieu l'anime;  
 Que le (2) Pere Denis, au Maître de la Rime,  
 Pour lui joint son heureux secours.  
 Faut-il, ô Frere cher, que parmi votre joie  
 Vous insultiez à mon triste embarras?  
 A mes regrets ici je suis en proie,  
 Et fais, ma foi, de plus maigres repas  
 Que les mangeurs de pois & de lamproie.  
 Comment donc vous répondre? oh! je ne le fais pas.  
 Au plus ne fais que quelques vieux fatras  
 Et contes de ma mere l'Oie:  
 Je n'ai chez moi qu'Écrivains de bibus;  
 Les employer, ce seroit grand abus.  
 Jongleurs sont disparus, Ménétriers se taissent;  
 Temps est passé de ronds Vertugadins;  
 Et de Clagny les nouveaux Balladins,  
 Mimes (3), Farceurs, déjà plus ne nous plaisent.  
 Je n'ai que mon (4) Curé, plaissant original:  
 Mais vous l'avez bien dit, l'Abbé (5) n'est qu'un cheval.

---

(1) *Et fameux Troubadours.*

(2) *Que ce riant Bacchus.*

(3) *Minces Farceurs.*

(4) *M. de Malézieux.*

(5) *L'Abbé Genest.*

Autre Quidam qu'ici la mouche pique,  
 A feuilleté dans une Charte antique;  
 Or a trouvé sur des ais vermoulus  
 Certaine rime prophétique  
 Du vieux Tiréfias, ou de Nostradamus,  
 Se rapportant à vos rebus.

Quand fera (1) noir en vermeil transmué,  
 Et couvrira grand ennemi d'Auguste;  
 Un sien Écrit bien fort fera hué  
 De cil Baron, qui souvent pense juste;  
 Icetui preux de grands Clercs entouré  
 Près Sainteté jointe à Mauritanie (2),  
 Avec regret fera joyeuse vie,  
 Par onze jours en son manoir doré;  
 Alors, son art, par grand métamorphose,  
 D'un vieux Curé feta Bellérophon;  
 D'un vieil Abbé, connu par Vers & Prose,  
 Fera cheval ailé comme un Griffon.

---

(1) M. de Noailles devenu Cardinal au mois de Juin 1700, & qui s'appelloit Louis-Antoine.

(2) On devine assez que ce Vers, en style de rebus, veut dire, près de Saint-Maur. S. Marc.



## R É P O N S E

A

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

AU NOM

DE MONSIEUR LE DUC,

*A Saint-Maur.*

J'AI fait cent tours sous mon portique,  
 Rongé mes ongles bien & beau,  
 Pour en style Macaronique  
 Tirer encor de mon cerveau  
 Quelque vieux rebus prophétique;  
 Mais plutôt (1) ferois-je un Rondeau,  
 Ou même un Poème Épique,  
 Qu'un obscur & triste lambeau  
 D'une figure allégorique.  
 Reprenons donc style nouveau;  
 Laissons-là Langue Marotique;

(2) *Mais plutôt ferois maint Rondeau.*

Bouquins (1), Bouquins , rentrez dans le tombeau;  
Rébus font morts; adieu la Muse antique.

A moins que du Sieur (2) des Accords,  
Reprenant les traces obscures ,  
Je n'aïlle compiler un Corps

Dont je vous dédierai , ma Sœur , les Bigarrures.

Aussi bien , contre nos clartés  
Tiennent peu les obscurités ,  
Qu'avec art & fine maniere  
Dans vos Écrits vous affectez ;  
Et savons d'un trait de lumiere  
En percer les difficultés.

Deviner des Rébus , Princesse , est où je pipe.

Le Ciel , en me formant , me fit des yeux de Lynx ;

Eussiez-vous l'énigme du Sphinx ,  
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu  
Ce fameux ennemi d'Auguste ,  
Qui depuis peu nous a rendu  
Par un placard le sang aduste.

(1) Parodie de ces deux Vers de Sarasin dans la  
Ballade de la POMPE FUNEBRE DE VOITURE :

*Bouquins , Bouquins , rentrez dans le tombeau :  
Voiture est mort , adieu la Muse antique S. Marc.*

(2) Etienne Tabourot , Auteur de ce Livre assez  
connu : *les Bigarrures & touches du Seigneur des  
Accords*, Saint Marc.

Je n'en dis rien ; mais , pour celui  
 Qui voulut faire l'agréable  
 Auprès de cette Reine aimable ,  
 Qui sur le Nil servit d'appui  
 A ce Romain si redoutable ;  
 Je dirai franchement de lui ,  
 Que , s'il avoit été semblable  
 A celui qui vit aujourd'hui ,  
 Cléopatre , l'amour du monde ,  
 Jamais pour un pareil Amant  
 N'auroit dissous dans du vin blanc  
 Sa grosse & belle perle ronde ;  
 Et n'eût jamais vu le Soleil  
 Cette fête si magnifique ,  
 Dont décrit si bien l'appareil  
 Le bon Plutarque en sa Chronique.

Loin de ce Banquet merveilleux ,  
 Dont la chere fut si parfaite ,  
 Ma table , sans viande & sans œufs ,  
 Est celle d'un Anachorette :

Je n'y suis entouré que de Gobe-goujons ,  
 De mangeurs de lupins , de raves , champignons ,  
 Aucun pourtant n'a le teint blême ;  
 Car , grace au sage Mandement  
 Du Prélat , qui si saintement  
 Ordonne avec un soin extrême  
 Ce qu'on doit manger seulement ,  
 Le vin qui mouffe est de Carême ,

Et n'offense Dieu nullement :  
 Ainsi (1), pleins d'une sainte joie,  
 Toujours réglés & non dévots,  
 De dits joyeux & de bons mots,  
 Nous assaisonnons la lamproie,  
 Et l'arrosons du jus des pots.  
 Mais c'est trop tirer de ma tête  
 Dont petit est le réservoir.  
 J'irai dans deux jours vous revoir :  
 Donnez ordre que l'on m'apprête  
 Poulet maigre en votre manoir,  
 Dont en ce temps on se fait fête  
 Avec regret, mais par devoir (2)

(1) *Aussi, pleins d'une sainte joie.*

(2) S. Marc a fait plusieurs fautes que nous ne relevons pas, de peur d'ennuyer le Lecteur.



## É P I T R E

A U N O M

DE MONSEIGNEUR LE DUC,

A

MADAME LA DUCHESSE

D U M A I N E ,

*De Saint-Maur, le 27 Mai 1702.*

CHERE sœur, Princesse aimable,  
 De qui l'esprit agréable,  
 Sans le secours d'Apollon,  
 Fait, de Sceaux, ce beau Vallon  
 Que nous a vanté la Fable;  
 Quittez un peu ces beaux lieux,  
 Et l'émail de vos prairies,  
 Où Genest & Malézieux,  
 Du récit harmonieux  
 De leurs douces rêveries,

Entretiennent si bien Pan & ses demi-Dieux,

Dans sa chétive Baronnie  
 Venez voir un pauvre Baron,

Qui très-humblement vous en prie ,  
 Et qui vous en conjure , au nom  
 De sa Sainte Mauritanie ;  
 Non Baron , de qui l'équipage  
 Se transporte dans un chaufson ;  
 Mais Baron d'un haut parentage ,  
 Dont porte l'antique lignage  
 Fleurs de Lys en son Écusson.  
 Tout ne cherchera qu'à vous plaire ;  
 Du vin du crû , mais du meilleur ;  
 Nous vous ferons méchante chere ,  
 Mais ce fera de très-bon cœur ;  
 Sur-tout , ma très-aimable Sœur ,  
 De mets qui ne nous coûtent guere.  
 Nous vous donnerons un fromage ,  
 Du lait frais avec du pain bis ,  
 Quelques fraises , & d'autres fruits  
 Qui croissent dans le voisinage ;  
 Le tout à fort modique prix.

Comme on fait pourtant , quoique Gentilhomme  
 de campagne , rendre les honneurs qui sont dûs  
 à une grande Princesse comme vous , on vous  
 présentera un dais en arrivant , & vous ferez ha-  
 rangée.

Le Bailli , grave personnage ,  
 Endossera l'accoutrement ,  
 Sous lequel assez rarement



Il rend justice en ce Village ,  
 Mais qu'il mettra lors en usage ,  
 Pour pouvoir magistralement ,  
 Moitié Code , moitié Roman ,  
 En son rustique badinage ,  
 Vous détacher un compliment ,  
 Où , ravi d'abord en extase ,  
 Surpris d'un éclat sans pareil ,  
 Ce renifleur , avec emphase ,  
 Comparera dans une phrase  
 Vos yeux aux rayons du Soleil.

Avouez , ma chere Sœur , que tout cela ne vous donne guere d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant , comme Baron , tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devoit bien vous donner quelque considération pour moi ; car enfin , depuis la mort du pauvre Baron de la Crasse , nous ne sommes plus que trois à la Cour , le Baron de Breteuil , Lengeamet , & moi. Mais puisque tous les plaisirs que je vous propose en langage de Baron , ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici ; voyons un peu si ceux que je vous proposerai comme Poëte , c'est-à-dire , en langage des Dieux à qui l'avenir est déjà présent , ne vous engageront point à passer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez sur le soir.

Le Soleil achevoit sa course vagabonde ;

Et les chevaux , lassés de son oblique tour ,  
S'en alloient au grand trot plonger au sein de l'onde  
Ce char , dont les rubis font la clarté du jour.

Vous parûtes alors ; le Dieu de la lumiere ,  
Charmé du plaisir de vous voir ,  
Immobile dans sa carriere ,  
Suspend sa course & son devoir ;  
Et sur vous seule , tout le soir ,

Attache les regards qu'il doit à tout le monde.

Les Nymphes , qui devoient friser sa tête blonde ,

Ne sachant comment , ni pourquoi  
Phébus venoit si tard au gîte ,  
Consulterent (1) tout au plus vite  
Prothée sur ce désarroi.

Téthys qui l'attendoit chez elle ,  
Pâlit de ce retardement ,  
Et crut que cet Hôte infidelle  
Avoit changé de logement ,  
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne sont pas là tous les désordres que vous avez causez. La tête en a pensé tourner à Messieurs de l'Observatoire. Le pauvre M. de Cassini n'en a point dormi ; car la dernière heure du jour que vous êtes venue , ou que vous viendrez à Saint-Maur , a eu , ou aura quatre-vingt-douze minutes :

---

(1) *Vont trouver Prothée au plus vite  
Pour savoir la raison d'un si grand désarroi.*

& depuis que Josué arrêta le Soleil, ou que cet Astre retourna sur ses pas, de peur de voir un méchant souper, il n'étoit pas arrivé un si grand désordre dans les pendules. Quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élançer dans les airs  
 Le crystal de mille fontaines,  
 Dont quelques-unes, au travers  
 De longs rameaux touffus & verts,  
 Atrosoient les cimes hautaines  
 D'arbres vieux comme l'Univers.  
 Toutes nos épines fleurirent,  
 Et, sur leurs boutons qui s'ouvrirent,  
 De cent oiseaux qui s'établirent,  
 On entendit les douces voix :  
 Philomele, au fond de nos bois,  
 Toujours de ses malheurs outrée,  
 Ce soir-la, sur de nouveaux tons,  
 Se plaignit à vous des affronts  
 Que lui fit l'insolent Térée.  
 Cependant les jeunes Zéphyr  
 Portotent par-tout l'ordre de Flore,  
 Qui dans nos champs faisoit éclore  
 Les fleurs, la joie & les plaisirs.

Avouez que les Muses sont bien Gasconnes ; car tout cela ne veut dire au plus autre chose, sinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en

haut , & dans les routes du petit parc , dont il y en a dix qui aboutissent à une assez agréable fontaine. Mais continuons. Vous descendîtes de - là dans une longue allée , qui borde , d'un côté , une grande piece de pré , & de l'autre , la riviere de Marne.

Alors sortit de son limon ,  
 Pour jouir de votre présence ,  
 Ce Dieu , gendre de Palémon ,  
 Qui , tout fier de cette alliance ,  
 Fit simplement la révérence ,  
 Et ne vous dit ni oui , ni non ;  
 Car , quoique Quinault ait fait faire  
 D'Amour (1) mainte & mainte leçons  
 Aux Dieux , aux Nymphes de riviere ,  
 Ils sont muets pour l'ordinaire ,  
 Comme le reste des poissons.

Depuis même que l'Académie des Sciences a fait l'Anatomie d'un Évêque Marin , & d'un Triton , que l'on avoit pêchés à Dieppe , on a découvert que ni l'un , ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos Poètes anciens , & sur-tout Ovide & nos Faiseurs d'Opéra , qui font jaser Alphée & les autres Fleuves , comme des Perroquets.

---

(1) *Des loix d'Amour maintes leçons.*

Dans la grande prairie , vous trouvâtes des danses de Nymphes & de Dryades , non pas en jupe , comme on les voit négligées danser au silence des bois , mais parées pour vous recevoir , comme quand elles vont aux Fêtes des Dieux.

Dans un lointain , on découvrit une Troupe de Faunes , de Sylvains , de Chevrepieds & de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie ; mais , par respect pour vous , je leur avois fait défendre d'approcher. M. le Comte de Fiesque , pour vous faire honneur , & peut-être pour s'en faire un peu aussi , s'étoit mis à la tête de cette illustre Compagnie , & vouloir à toute force vous donner un petit divertissement , avec quelques entrées de ballet , dont Pan avoit fait les pas , & lui la musique. Je lui fis signe de s'éloigner brusquement avec ses Capripedes ; mais comme vous savez , ma chere Sœur , qu'il est bien plus le maître que moi à Saint-Maur , malgré toutes mes défenses , il s'approcha tout en colere : & après avoir murmuré quelques mots inarticulés , que je n'entendis pas , il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réservés , & que nous passions notre vie avec des gens que nous estimions fort , qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens , qu'il vouloit vous présenter. Oui , me dit-il en jurant , Monsieur , oui , Monsieur ,

Il est mainte tête chenue ,  
 Et (1) porteur de barbe pointue ,  
 Dont le foulier de maroquin  
 Nous cache une patte pelue ,  
 Et le pied fourchu d'un Bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre , & il fallut bien  
 souffrir que mon Factotum ,

Puisqu'il en avoit tant d'envie ,  
 Vint danser avec son follet  
 Et sa burlesque compagnie ,  
 Une figure de ballet.

Il auroit aussi chanté , s'il avoit eu encore cette  
 belle voix , dont il charmoit autrefois tout le  
 monde ; mais par malheur , elle a quitté ce beau  
 gosier flûté ; depuis que le vin de Champagne s'en  
 est emparé.

Ce bon Seigneur , que la soif pique  
 Dès le matin jusques au soir ,  
 De l'organe de sa musique  
 N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avoit plus de-là qu'à monter au Château ,  
 pour s'en aller souper ; mais , dès que l'on fut au  
 haut de la terrasse , on apperçut de loin une grosse

---

(1) *Maint porteur de barbe pointue.*

Troupe , qui avoit de l'air d'une Cour. La bizarrerie & la magnificence des habits nous arrêta.  
D'abord

On prit pour une mascarade ,  
Ou quelque chose d'enchanté ,  
Un certain air de majesté  
Qui régnoit en cette brigade.  
Les Dames portoient vertugade ,  
Les Chevaliers collet monté ,  
Pourpoint de satin à taillade ,  
Et longues dagues au côté.

En approchant , je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conservoit toujours ce même air de gravité , & ne se mettoit guere en peine de vous céder le haut du pavé , ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité ; & comme je soupçonnois toujours ce spectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement , je détachai l'Abbé de Chaulieu , expert en pareilles matieres , pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que , dès qu'il approcha , trois ou quatre des plus apparens de la Troupe , & qui paroïssent les plus gaillards , vinrent lui sauter au col , en lui disant : eh ! Lon jour , frere ! nous sommes ravis de vous voir ici ; quelles nouvelles au Parnasse ? qu'y fait-on ? qu'y dit-on ? un cinquieme , plus enjoué &

plus goguenard encore que les autres , le joignit , & je l'entendis qui lui disoit , en l'abordant avec mille graces :

Depuis le jour qu'Amour trouva  
 Celle qui me fut tant amere ,  
 Et que sa méprise prouva  
 Qu'avoit plus d'appas que sa mere ;  
 Jurer vous puis que mon cœur n'a  
 Rien trouvé qui puisse lui plaire  
 Que la Princesse que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot , au style de cette Épigramme fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis qui se promenoit au pied de son Château avec la plupart des Poètes de la Cour de François I & d'Henri II. Elle avoit les deux Marot , pere & fils , Saint Gelais , Dubellay , Ronfard , & quelques autres. Comme elle fait le goût que vous avez pour les Vers , & que c'étoit une des plus polies & des plus spirituelles Princeses du monde , elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses Poètes , pour vous divertir , comme vous & moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en conversation , qui apparemment , avec une pareille compagnie , eût été fort vive ; nous allions voir pleuvoir parmi tous ces Nourrissous d'Apollon , les Vi-relais , Ballades , Chant-royaux , Épigrammes & Madrigaux ; mais par malheur il fit un éclair ; un Chanoine de Saint-Maur , qui se trouva là , eut peur ;



il fit un grand signe de Croix & tout disparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le fallon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement servies. Si les Muses aimoient autant le vin de Champagne, que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle description du repas & de toutes les sortes de vins qui y étoient; mais ces vieilles Précieuses ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de fornettes,  
 Je ne fais ce qu'il deviendra.  
 Je fais bien que, si vous en faites  
 L'usage qu'il méritera,  
 Par votre main ars il fera;  
 Et feront les choses parfaites,  
 Car ma Sœur à Saint-Maur viendra.



---



---

# PREMIERE RÉPONSE

DE

M. DE MALÉZIEUX,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE

D U M A I N E.

L'ADMIRABLE Lettre que vous m'avez envoyée, mon cher Frere ! je voudrois bien avoir assez d'esprit pour y répondre ; mais il s'en faut beaucoup. Qui pis est, les secours que je pourrois espérer d'ailleurs me manquent absolument.

Non, je n'oserois me promettre  
De riposter à votre Lettre ;  
Car depuis qu'un banqueroutier  
A fait un tour de son métier,  
Le Curé (1) toujours en furie,  
Gronderoit la Vierge Marie.

---

(1) M. de Malézieux,

Parlez-lui de faire des Vers,  
 Le malheureux à peine écoute :  
 Il vous regarde de travers,  
 Et répond, quelle banqueroute !  
 Quant à l'Abbé (1) Rhinocéros,  
 Dont la Muse agréable & folle  
 Raille, plaifante, batifole,  
 Et, quand il lui plaît, nous console  
 De la mort de Clément Marot ;  
 En vain oserois-je prétendre  
 A quelques Vers de fa façon :

Nos Nymphes ont paru devant ce fier garçon ;  
 Le Satyre est au bois, & ne veut rien entendre.

Cependant, à force de persécutions, j'ai obtenu de l'Abbé (2) Pégase une demi-heure de travail. J'ai pris mon temps pour cela, que les Naïades, Driades, Orcades & Hamadriades étoient à la chasse ; & voici ce qu'il a produit.

Je me persuade que vous ne serez guere content de ceci ; mais l'Abbé Pégase à qui j'avois ordonné de travailler sur l'article de l'Observatoire, quinteux, comme vous savez qu'il est, ou

---

(1) Sobriquet de l'Abbé Genest.

(2) Autre sobriquet de l'Abbé Genest.

plutôt désespéré de ne pouvoir rien faire qui approche de ce que vous m'avez envoyé , m'a répondu franc & net , en parlant de vous :

Poétiser contre lui je ne veux ;  
Mais , comme l'un des Enfans ou Neveux  
De Poésie , ayant vouloir d'apprendre ;  
Tout mon desir , Madame , est de l'entendre ,



---



---

**SECONDE RÉPONSE**

DE

M. L'ABBÉ GENEST,

AU NOM

DE MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE.

**F**RERE très-cher, votre belle missive  
 N'aura de moi nuls beaux remerciemens ;  
 Je n'y répons que par les sentimens  
 D'une tendresse affectueuse & vive,  
 Qui passe, de bien loin, discours & complimens,

Si j'étois libre, & mon aimable Frere,  
 Je partirois ; & plutôt fait que dit,  
 Vous me verriez, au lieu de mon Écrit,  
 Fondre à Saint-Maur d'une course légère.  
 Écoutez-moi ; voici ce que je puis :

A Sceaux un ordre exprès m'enchaîne,  
 Une personne (1), en vertu souveraine,  
 A qui votre humeur même indocile & hautaine

---

(1) Madame la Princesse, S. Marc.

Est soumise , mon Frere , autant que je la suis ;  
 Une Héroïne enfin sur toutes respectée ,  
 Veut , par une bonté dont je me sens flattée ,  
 Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimés :  
 Ces traits , je le fais bien , n'ont point d'autre mérite ,  
 Sinon qu'elle les a formés ;

Mais , puisqu'un tendre amour pour moi la sollicite ,  
 Ils deviendront par-là plus dignes d'être aimés.

Cette grande Princesse , à notre cœur si chere ,  
 Veut bien encore que j'espere  
 L'honneur précieux de la voir ;  
 Et vous concevez bien , mon Frere ;  
 Avec quel plaisir mon devoir  
 Se prépare à la recevoir ;

Vous feriez , comme moi , tout ce que je vais faire ,  
 Et ne seriez pas moins touché de cet espoir.

Cependant mon cœur se partage ;  
 Je me remets ces bois , ces eaux & ce rivage  
 Où naissent tant d'enchantemens ;  
 Ces apparitions , ces spectacles charmans (1) ,  
 De tant d'objets divers le brillant assemblage ;  
 Ce style qui défait Poèmes & Romans ,  
 Qui tantôt de Virgile effaceroit l'Ouvrage ,  
 Celui même du Grec dont Virgile est l'image ;  
 Et qui tantôt aussi prend si bien le langage

---

(3) Ce Vers manque dans S. Marc.

Du Rimeur enjoué qui nous montra l'usage  
 D'un noble & savant badinage,  
 Du bon Maître Clément, qui rené dans ce lieu,  
 Naguere fut Voiture, à présent est Chaulieu.

Je vous le dis encore, oui mon cœur se partage;  
 Mon esprit est ému par un double souci :

Je voudrois être là, je vous desire ici;  
 Et que, sans tarder davantage,  
 Votre Cour s'empresât aussi  
 De vous suivre dans ce voyage :

Je laisse-là tous ces vieux Balladins,  
 Ou, si vous voulez, Paladins,  
 Et les collets montés, & les Vettugadins,  
 L'antique majesté, les figures galantes  
 De ces belles Ombres errantes,  
 Qui se trouvent dans vos jardins.

Qu'à son gré dans vos bois la Reine Florentine,  
 L'ingénieuse Catherine

Rassemble les Esprits de nos premiers Savans:  
 Avec les Morts, pour moi, rarement je badine;  
 Et je ne veux ici que vos Auteurs vivans.

Amenez donc votre joyeuse bande;  
 Vous-même, vous ornant le front d'une guirlande,  
 Et la Lyre à la main, tel que le Dieu des Vers,  
 Animez la brigade, & réglez les concerts.  
 Déjà de nos Vallons les échos retentissent;  
 Malézieux & Genest déjà vous applaudissent.

Grand Prince , vous savez qu'à vos nobles Écrits  
 En mille occasions ils ont cédé le prix.  
 Mille fois admirant le son de votre Lyre ,  
 Ils en ont reconnu l'harmonieux empire ;  
 Et, vaincus sans regret , puisqu'ils le sont par vous ,  
 Je les ai toujours vus plus charmés que jaloux.  
 Pour vous de tous les cœurs un pur zele s'empare.  
 Prince, que n'avez vous entendu l'autre nuit ,  
     Avec quels cris , avec quel bruit ,  
 Avec quels sauts (1) , quels bonds , quel affreux  
     rintamarre ,  
 De Nymphes , de Sylvains un grand cercle conf-  
     truit ,  
 En votre honneur , par vos leçons instruit ,  
     Chanta Madame de la Mare !

Que Fiesque vienne donc , & ses fourchus Follets ,  
 A Sceaux , comme à Saint-Maur , nous danser des  
     ballets ,  
 Je consens à les voir , puisque notre présence  
 Les contient dans la regle & dans la bienfiance.  
 Parmi ces Dieux des bois , sur-tout n'oubliez pas  
 Celui vêtu de noir , qui porte des rabats :  
 Jamais dans tout mon parc on n'en a vu de même ,  
 Et de l'envifager mon desir est extrême :  
     De l'air enfin que vous le façonnez ,

---

(1) *Avec quels sauts bruyans, S. Marc.*



Avec cet habit & ce nez ,

Il faut donc que ce soit le Magister des Faunes.

Tels qu'ils soient en effet , ou noirs , ou gris , ou  
jaunes ,

Tous ces jolis Messieurs seront les bien venus ,

Pourvu qu'ils soient sages & retenus.

Si de leur Conducateur la gorge si flûtée ,

A force d'entonner , se trouve un peu gâtée ,

Il doit , si j'en suis crue , essayant maint tonneau ,

Ne se rebuter point d'entonner de nouveau.

Si le mauvais effet vient du jus de Champagne ,

J'ai dans ma Grotte un vin de Chassaigne ou  
Chassagne ,

Plus fort , plus cuit , plus velouté ,

Qui peut raccommo-der l'Organe démonté.

Enfin , mon Frere , enfin , nos Zéphyrus vous appellent ;

De doux transports de joie on voit bondir les eaux ;

Et , dès qu'on vous annonce aux Dées de Sceaux ,

Leurs graces , leurs attrait soudain se renouvellent.



---

LETTRE (1)  
A MADAME LA MARQUISE  
DE LASSAY,

*Qui m'avoit demande , de la part de  
S. A. S. Madame la Duchesse , des  
Vers pour la divertir pendant un rhume  
qu'elle avoit à Marly, le 2 Mai 1702.*

JE crois (2) en vérité, Madame, que vous vous  
mocquez de moi, quand vous me demandez des  
Vers & une Chançon pour divertir Madame la  
Duchesse, pendant son rhume à Marly. Eh ! de-  
puis quand donc

Voit-on les Graces enrhumées,  
Elles, à ce qu'Horace dit,  
Avec Vénus accoutumées  
A danser sans bonnet de nuit ;

---

(1) Au lieu de ce titre, on lit dans S. Marc  
*A la même.*

(2) *Je crois, en vérité, Madame, que vous me de-  
mandez des Vers, &c. S. Marc.*

Foulant d'un pied nud les prairies  
 De l'Isle où la Mere d'Amour,  
 Sur ces rives toujours fleuries,  
 Etablit sa charmante Cour ?  
 Jamais le Pere des glaçons,  
 L'Hiver n'osa porter sa rage  
 Sur ce délicieux rivage

Où l'éternel Printemps fait toutes les saisons  
 Là, jamais brouillard, ni brume  
 N'obscurcit la clarté du jour,  
 Et jamais dans ce beau séjour  
 N'enfanta catharre ni rhume.

Ne vous étonnez pas de tous les avantages dont jouit l'Isle de Cithere. Tous les lieux que les Divinités habitent ont de pareils agrémens. Si Madame la Duchesse veut faire encore un voyage à la Campagne aussi long que le dernier qu'elle y a fait;

Vous verrez au pied de Saint-Maur ;  
 Et ceci n'est chose frivole ,  
 La Marne , comme le Pactole ,  
 Couler dessus un sable d'or.  
 La rose y fera sans épine ;  
 Nos bois y seront toujours verds ;  
 Et cette présence divine

Préservera nos fleurs de l'horreur des Hivers,  
 Dans cet heureux coin de la terre

Elle fera régner la joie & le repos ,  
 Et le délivrera des maux  
 Qui par fois nous y font la guerre ;  
 Vervins n'y disputera plus :  
 Dans son savoir plus orthodoxe ,  
 Il citera des faits connus  
 Et quittera le paradoxe.  
 Fiefque, loin des soins superflus ,  
 Fera quelque chose d'utile ;  
 Et moins altéré , plus tranquille ,  
 Ne cognera plus de fétus.  
 Tous nos jours seront jours de fête ;  
 Et n'auront que de belles nuits.  
 Laffay chassera ses ennuis ,  
 Et ne frotera plus sa tête ;  
 Mais, tranquille dans un bosquet ,  
 Où sa Bergere ira l'attendre ,  
 Il oubliera cet amour tendre  
 Qu'il eut pour les coups de mousquet ;  
 Pour moi , sage comme Xaintraille ,  
 Laisant la rime & l'impromptu ,  
 Au lieu d'un gros ventre pointu ,  
 J'aurai bientôt la belle taille  
 Et l'esprit de l'Abbé Testu.

Je crois qu'il est plus glorieux aux charmes de  
 Madame la Duchesse de faire ces grands chan-  
 gemens à Saint-Maur, que de faire naître les fleurs  
 sous ses pas ; louange que je laisse aux Poètes de

profession à lui donner. Je vous prie , Madame , d'avoir la bonté de lire cet endroit de ma Lettre à Monseigneur le Duc , parce qu'il connoîtra mieux que vous l'importance de ces métamorphoses , connaissant mieux les personnages dont il s'agit.

Voilà ce qu'Apollon m'a inspiré de vous dire , avant que de me dicter la Chançon que lui demande Madame la Duchesse , pour faire répondre , dans le conte de Fée qu'elle fait , la Princesse Rosette à son Amant invisible. Le pauvre diable étoit enfermée dans une perle en poire qu'elle portoit à l'oreille , & se plaignoit que la présence importune de son Gouverneur l'empêchoit de parler à la Princesse. Je vous avouerai ingénument que je ne fais point faire parler un Amant invisible ; je fais seulement

Que ce seroit rare merveille ,  
Encor plus gentil ornement ,  
De pouvoir porter son Amant  
En forme de pendant d'oreille.

Jusques à ce que cette belle invention , qui se découvrira peut - être , soit trouvée , voilà trois couplets de Chançon pour celle qui l'avoit.

Un pauvre Amant invisible ,  
Quoiqu'aimé , n'a tout le jour

D'autre plaisir plus sensible ,  
Que de conter son amour.

S'il se plaint que la contrainte  
Lui ravit cette douceur ;  
Un cœur touché de sa plainte ,  
Comme lui , sent ce malheur.

L'Amour , quand il est extrême ,  
Rend tout égal entre nous.  
Souffrir avec ce qu'on aime ,  
A quelque chose de doux.

Ne me ferez vous point de réponse à ceci ?  
Vous avez à Marly des Nourrissons d'Apollon ,  
& très-bien nourris :

La Fare , au corps gent & dodu ,  
Maître Libertin de la rime ,  
Sur qui Phébus a répandu  
Le badinage & le sublime.  
Je n'ose nommer en ce lieu  
Ce charmant , cet aimable Prince ,  
Dont la Muse finement pince  
Jusques aux Serviteurs de Dieu.

Il ne me reste ici , Madame , qu'à supplier Ma-  
dame la Duchesse , quand elle voudra achever de  
rassembler tous les plaisirs à Saint-Maur , de vous

amener avec elle , vous qui pouvez faire les délices de tout le genre humain ; vous , dis - je , dont tout le monde seroit charmé , seroit content , si vous vouliez bien l'être une fois de vous-même ; car enfin ,

Les Dieux vous donnent l'art de plaire ,  
Et le pouvoir de charmer ;  
C'est avoir de quoi se satisfaire  
Que d'avoir de quoi se faire aimer.



## R É P O N S E

D E

S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,

A U N O M

D E M A D A M E D E L A S S A Y .

**E**N arrivant à Saint-Maur, nous avons trouvé des choses bien plus surprenantes que celles que vous nous avez prophétisées. Il n'y a plus ici de Parnasse pour vous ; il est absolument rasé , sans la moindre apparence qu'il y ait jamais eu de maison. Personne ne nous a pu apprendre comment cela s'étoit fait ; mais enfin nous avons aperçu ces Vers attachés à un arbre , comme un placard de Jubilé :

Nulle force, nul art magique  
 Ne peuvent en ces lieux rétablir le Château.  
 Pour en élever un plus grand, plus magnifique,  
 Il faut qu'un Amphion nouveau,  
 Amphion pourtant Dalmatique,  
 Sous ces arbres touffus enfile son chalumeau :  
 Par les charmes de la Musique,



Mille invisibles mains employant le marteau ,  
 Offriront à vos yeux un spectacle plus beau  
 Que n'en a fait jamais le Palais d'Angélique.

Nous avons rêvé long-temps pour deviner qui  
 pourroit être cet Amphion , & nous commençons  
 à croire que cela vous regardoit , lorsqu'un coup  
 de vent a fait tourner l'Ecriteau , & nous a montré  
 par le revers , ces mots qui nous ont entièrement  
 déconcertés :

L'Amphion qui voudra tenter ce grand dessein  
 Doit avoir les forces d'Hercule :  
 S'il n'imité en vertu le pere d'une Mule ,  
 Il pourra bien chanter en vain.

Le Comte de Fiesque seul ne fut point étonné  
 de cet Oracle ; & excité par les charmes d'une  
 troupe de Nymphes qui en attendoient l'exécution,  
 crut que cette entreprise lui étoit réservée ; &  
 rempli de confiance , s'enfonça dans le bosquet  
 voisin ;

    Mais nous le vîmes , je vous jure ,  
 Revenir sanglant & battu ,  
 Sans avoir dans cette aventure  
 Pu cogner son pauvre fétu.

Ce traitement nous fait désespérer du rétablisse-  
 ment du Château. Si les difficultés ne vous rebutent

point, venez vous essayer. Il fera peut-être un miracle en votre faveur, plus grand que tous ceux que vous avez annoncés.

Ne souhaitez donc plus le sens-froid de Xaintraille,  
Ni l'esprit de l'Abbé Testu :  
Gardez votre ventre pointu  
Sans porter envie à sa taille.

Pour les efforts qu'ici vous avez à tenter  
Leur (1) P. . . . est seul à souhaiter.

---

(1) *Leur force est seule à souhaiter. S. Marc.*



L A

*PERFECTION D'AMOUR,*  
 F A B L E,

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC,

*Servant de Réponse à sa Lettre, au nom  
 de Madame DE LASSAY.*

GRAND Prince , mais plus aimable  
 Cent fois par vos qualités ,  
 Qu'illustre , que respectable  
 Par le sang dont vous sortez ;  
 Je vous adresse une fable ,  
 Qui sous un tour agréable  
 Cache des moralités  
 Importantes , nécessaires ,  
 Et découvre des mysteres  
 Qui seuls par leurs vérités  
 Répareront l'injustice  
 Des brocards que j'ai soufferts ,  
 Dont l'envie & la malice  
 Ornent vos caustiques Vers.

Peu de temps après que Vénus fut sortie de

l'onde , & qu'elle eut établi sa demeure dans Gythere , on découvrit deux grandes Isles qui n'étoient éloignées de-là que de quelques milles. La premiere , qui étoit au midi , avoit tous les avantages que peut recevoir un Pays , des mains de la Nature & des regards favorables du Soleil. Le climat en étoit doux ; on y respiroit un air pur ; des ruisseaux argentés couloient dans les vallons , les collines étoient couvertes de bois , & les plaines de fleurs , dont un Printemps éternel conservoit la fraîcheur.

Deucalion & Pyrrha , après le Déluge , touchés de la beauté de ce lieu , s'y arrêterent. Ils y avoient jetté une si grande quantité de pierres par-dessus leurs têtes , qu'ils avoient extrêmement peuplé cette Isle délicieuse ; ce qui ne s'étoit pas fait sans une profonde sagesse des Dieux , qui voulut réparer par-là l'ignorance de cet art merveilleux , ( si nécessaire à la multiplication du genre humain ) , où devoient reïter pendant quelque temps , les Habitans de cette belle contrée. Ils étoient encore voisins de l'enfance du monde ; ainsi ils conservoient l'innocence du siecle d'or , & n'avoient pour routes occupations que le soin de leurs troupeaux. Comme ils étoient tous formés le même jour , & de la même maniere , les Bergers & les Bergeres étoient de même âge & de même condition. On n'y sentoit point le poids de la supériorité , & l'on n'y connoissoit point l'orgueil de la grandeur.

Tantôt les Bergers , assemblés dans une prairie , s'exerçoient à la lutte , à la course ; tantôt , avec les Bergeres , ils formoient des danses au son de quelque chalumeau , ou de quelque musette , que la pente naturelle qu'on a aux plaisirs leur avoient déjà fait inventer. Voilà qu'elle a été la véritable source de la Musique , dont les accords & les instrumens se sont perfectionnés , à mesure que ces Bergers & ces Bergeres sont devenus plus savans.

Après qu'ils s'étoient tous ensemble occupés de mille jeux champêtres , chaque Berger en particulier , se séparant de la troupe , s'en alloit , avec la Bergere qui plaisoit le plus à ses yeux , prendre le frais , ou dans un antre tapissé de mousse , ou sous de grands arbres touffus , nés avec l'Univers. Là , couchés nonchalamment sur un lit de gazon , il lui parloit de la beauté de ses yeux , de la blancheur de ses mains. Combien , lui disoit-il , ces fleurs , dont je vous ai fait une guirlande , sont-elles au-dessous des fleurs de votre teint ? L'eau dont vous vous êtes lavée ce matin le visage au bord de cette fontaine , vous a donné un éclat nouveau. Que j'avois d'impatience de m'entretenir seul avec vous ! Toute aimable qu'est la troupe de nos Bergers & de nos Bergeres , elle commençoit à m'importuner. Pourquoi avons-nous été si long-temps à la quitter , répondoit la Bergere ? Que ne m'avez-vous plutôt

proposé de nous en écarter ? Ne savez-vous pas que mes complaisances pour tout ce qui peut vous plaire , sont en moi des désirs ? Je suis restée occupée uniquement du plaisir de voir que votre adresse surpassoit celle de tous les autres Bergers , que personne ne dansoit de si bonne grace , & ne chantoit si tendrement que vous. Je n'ai pu m'empêcher de me dire à moi-même :

Que mon Berger me plaît ! mon ame en est ravie.  
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout est plein d'agrément.

Qu'avec plaisir j'ai fait serment  
De passer avec lui le reste de ma vie !

Tel fut le commencement de la Poésie que , nous autres Poètes , nous attribuons injustement aux Dieux , & qui n'est dû qu'à la délicatesse de l'esprit & du cœur des femmes. Lorsque chaque Berger avoit assez expliqué ses sentimens à sa Bergere ( faveur dont ils étoient contens , jusqu'à ce que l'exemple leur eût appris qu'il en est d'autres qu'ils pouvoient demander à leurs Bergeres ) , ils retournoient joindre la compagnie , qui s'assembloit , vers le penchant du jour , au bord d'un ruisseau. Ils l'abordoient sans scrupule , & sans rougir. On ne connoissoit point alors les noms odieux de *scandale* , de *tête-à-tête* , ni de *rendez-vous* ; on ne redoutoit point la sévérité des peres , la mauvaise humeur des maris , ni les criailleries

des meres. Dès-lors que la troupe étoit rassemblée, toutes les Bergeres se mettoient à filer ; & tous les Bergers, assis à leurs pieds, se mettoient à faire des Vers à la louange de leurs Beautés : cela s'appelloit *filer l'amour parfait* ; façon de parler aussi ancienne que le monde, & qui est parvenue jusqu'à nous. C'est en cet endroit même que sont nés les Madrigaux, dont, (autant que je l'ai pu apprendre dans les vieilles Chroniques de Cythere), voici le premier qui fut fait par un Berger qui faisoit déjà le bel esprit.

Je vous attends toujours avec impatience ;  
 Du plaisir de vous voir mes yeux sont enchantés ;  
 Un moment loin de vos Beautés  
 Me paraît une longue absence.

Je sens de secrets mouvemens,  
 Tels que si dans mon cœur s'allumoit une flamme.  
 Comment vous expliquer le trouble de mon ame ?  
 Je ne fais pas le nom des transports que je sens.

Ainsi ces Peuples fortunés vivoient tranquilles dans la confiance que donne l'innocence. Ils jouissoient du plaisir de la sympathie, qui fait l'amour, sans en savoir le nom. En l'ignorant, ils en ignoroient les peines. Ni les infidélités, ni les quitteries n'étoient connues ; & la premiere Elégie qui fut faite par une Bergere, fut pour déplorer le peu

de foin que son Eerger avoit eu d'un moineau qu'elle lui avoit donné à garder, & qu'il avoit laiffé échapper.

La Religion des Habitans de cette Isle se bornoit à adorer une Divinité, qui depuis a été connue sous le nom de Vesta. Elle avoit un Temple magnifique, où vingt Bergeres choisies entretenoient un feu sacré, aussi pur que les mains qui le nourrissoient d'une liqueur extraite de fleurs d'orange & de myrte. C'est de-là qu'on a donné le nom de Vestales à des femmes prudes, & que sont venues les Vestales à Rome, dont on punissoit les actions avec tant de sévérité; parce qu'elles étoient instituées par des personnes qui ne connoissoient que les sentimens & les paroles. Voilà, à peu près, les mœurs & la façon de vivre des Habitans de cette Isle fortunée.

La seconde, qui étoit tirant vers le Nord, n'avoit pas reçu du Ciel de si douces influences, bien qu'elle eût abondamment tout ce qu'il falloit pour la vie; des bois, des rivieres. Elle étoit pleine de montagnes, & le climat en étoit plus dur. Aussi les Peuples qui l'habitoient tenoient-ils beaucoup de la dureté & de l'âpreté du sol sur lequel ils marchaient. La Nature, dont la prudence prévient nos besoins, leur avoit donné de la corne aux pieds; la moitié de leur corps étoit chargée de



de longs poils , marque sûre de leur force : ils avoient les yeux vifs & pétillans , les oreilles pointues , le visage fort rouge , le nez rabattu ; & , quoiqu'ils n'eussent pas l'agrément ni la beauté de leurs voisins , tout cela ensemble ne laissoit pas de leur former une physionomie vive , qui ne déplaisoit point. Ils avoient un grand défaut. La Nature , par la conformation de leur bouche & de leur langue , leur avoit interdit l'usage de la parole ; mais , comme elle fait réparer les biens dont elle nous prive , elle avoit répandu une force & une vigueur sur le tempérament de ces Peuples , qui faisoit qu'ils employoient en actions tout le temps que le reste des Habitans de la terre employoient en paroles.

Ces peuples avoient des occupations & des plaisirs conformes à leur robuste tempérament. Ils passoit les jours à la chasse , à la pêche , à tirer de l'arc , & sur-tout ils étoient principalement occupés à défricher leurs montagnes , & à cultiver leur terre ingrate , qui ne donnoit qu'à leurs peines & à l'assiduité de leur travail les présens qu'elle faisoit d'elle-même & sans culture à leurs voisins. Ils se donnoient tout entiers à l'entretien de leurs jardins. C'est à eux que nous devons les modeles & la perfection où nous voyons ceux de Versailles & des Tuileries ; & même , je ne fais où j'ai lu que ceux qui ont excellé en cet Art , les le Nostre ,

les Boivinet descendent en droite ligne d'un de ces Capripedes; &, s'il vous en souvient bien, Monseigneur, feu le Nostre, dans ses yeux vifs & son nez recourbé, & M. Boivinet, dans son visage rubicond & ses cheveux crépus, tenoient encore de Messieurs leurs grands-peres.

Le penchant que les peuples ont à la superstition, fit que, pour la garde de leurs vergers & la protection de leurs jardins, ils voulurent avoir un Dieu. Ils l'envoyerent chercher sur les bords de l'Hellepont à l'Isle de Lampsaque, où il étoit déjà adoré. Leur grossièreté négligea de lui bâtir des Temples; ils se contenterent de le mettre au milieu de leurs jardins, de le couronner de fleurs, & de lui établir un culte. Ce Dieu, par reconnoissance, leur apprit l'art de conserver, dans leur Isle, la quantité de Peuple que les pierres de Deucalion & de Pyrrha avoient mises dans l'autre Isle qui leur étoit voisine.

Vénus, qui, depuis son établissement dans Cythere, ne cherchoit qu'à étendre son empire, & perfectionner l'Amour dans le genre humain, visitoit dans son char toutes les Isles de l'Archipel. La beauté de l'Isle des Bergers l'attira; elle y descendit. Avec quel plaisir n'y vit-elle pas la tendresse des sentimens, & la galanterie que la seule Nature avoit inspirée à ces Peuples! Mais autan

leur délicatesse lui plut , autant leur simplicité lui fit de pitié. » Quoi , dit-elle ! Cérès aura pu , par » l'invention du bled , perfectionner la nourriture » du genre humain , qui ne vivoit que de gland ? » Bacchus leur aura donné l'usage du vin , présent » aussi fatal & dangereux qu'il est agréable ; & je » ne pourrai pas perfectionner en eux l'Amour ; » invention plus délicieuse encore , & cent fois » plus nécessaire que tout ce que Cérès & Bacchus » leur ont donné ! Comme elle ne voulut pas faire sentir à ces pauvres gens l'ignorance des plaisirs où ils étoient , jusqu'à ce qu'elle y pût apporter le remede ; elle partit sans rien dire , & passa dans l'Isle des Satyres.

Elle eut besoin de toute la majesté de la Divinité , pour se mettre à l'abri des violences de ces Peuples grossiers : mais , comme un nuage la déroba d'abord à leurs yeux , elle se promena dans leurs jardins , dont elle admira la beauté , bien qu'elle fût aussi scandalisée de la grossièreté de ces Capripedes , qu'elle avoit eu de compassion de la simplicité des Bergers : comme les Dieux savent tourner tout à bien , la Déesse crut pouvoir tirer quelque chose de parfait de deux choses très-imparfaites qu'elle avoit vues dans son voyage. La chose étoit importante ; elle fut bien aise de prendre là-dessus l'avis des trois Graces , & retourna dans son Isle assembler son Conseil. Dès que l'état de

l'affaire eût été expliquée par elle-même ; cela ne reçut pas la moindre difficulté ; & la nécessité de mettre dans sa perfection au plutôt une chose aussi utile au bien & au plaisir de l'Univers que l'Amour, fit que dans l'instant on pria Mercure de prêter son secours pour l'établissement d'un nouvel Art , où dans la suite il devoit avoir lui-même tant de part. Il étoit venu trouver ce jour-là , par bonheur , Vénus de la part de Jupiter & de Junon , pour lui emprunter son ceste, & on le pria d'aller faire passer deux Habitans seulement , de la dernière Isle où Vénus avoit été , dans l'Isle des Bergers. En un instant Mercure partit & arriva. Quoique ces Chevrepieds ne parlent point , la grandeur de leurs oreilles fait qu'ils entendent finement. Dès que Mercure eut parlé , ils ne se les firent pas tirer pour partir. Il les conduisit dans l'Isle des Bergers , & les y laissa.

C'étoit environ l'heure qu'on alloit commencer à filer l'Amour parfait. D'abord que ces deux honnêtes Députés parurent , la nouveauté & la bisarrerie de leurs figures assembla autour d'eux tous les Bergers & toutes les Bergeres qui étoient là. Ces innocentes commencerent, l'une à leur pincer les oreilles , l'autre à leur arracher la barbe , & toutes généralement à rire. A cela les Satyres répondirent par des caresses un peu plus libres. L'état de la pure innocence , qui régnoit également dans les deux partis , fit que les uns firent tout ce qui leur plut , & les autres les lais-

ferent faire , sans le moindre scrupule. Les Bergers même voyoient , avec satisfaction , que ces nouveaux venus apprenoient à leurs Bergeres des choses qui paroissent leur faire beaucoup de plaisir. Ils les carressoient de leur côté , & les réfocilloient de pain , de fromage & de fruit , pour leur aider à continuer avec succès leur mission. Les premiers jours & les premières nuits se passerent ainsi. Ces nouveaux Maîtres tenoient leurs Écoles au bord d'un grand pré émaillé de fleurs , où une herbe courte formoit des lits plus voluptueux que le duvet & l'or des nôtres. La curiosité & l'envie d'apprendre faisoient venir les Bergers & les Bergeres des extrémités de l'Isle ; & certainement ces Professeurs avoient plus d'Écoliers que le pauvre M. Dumefnil , Professeur en Langue Normande (1).

Vénus avoit réglé le temps de cet apprentissage à un mois ; & cela par une prévoyance que donne aux Dieux la connoissance de l'avenir ; car en effet , au bout de ce temps-là , les Bergers , qui d'abord avoient été charmés de ce qu'on avoit appris à leurs Bergeres , dont eux-mêmes commençoient à profiter , commencerent à s'appercevoir que leurs Bergeres se plaisoient plus avec ces nouveaux venus , qu'elles ne faisoient avec eux. Ils s'en fâcherent , & se mirent à

---

(1) Personnage de la *Comédie sans titre* , ou le *Mercuré galant* , de Bourfaut.

gronder. Voilà qu'elles ont été les premières jalouſies du monde , peſte fatale de l'Amour , poison froid & lent, qui vient troubler la douceur de nos plaiſirs. Pour éviter donc ces défordres naiſſans, Vénus renvoya chez eux ce couple de nouveaux Docteurs, & tout reſta paiſible dans l'Isle, avec la joie & la ſurpriſe que donnent les nouvelles inventions.

Cette Déeſſe, qui mouroit d'impatience de jouir du plaiſir de voir le succès de ce qu'elle venoit de faire, pour mettre la dernière main à la perfection de l'Amour, obtint de Jupiter que, ſelon ce qu'elle ordonneroit dans les différentes occaſion, les infans fuſſent des heures, les jours fuſſent des momens, ou les momens fuſſent des jours, ou les jours des années, ou les années des jours; & c'eſt depuis ce temps-là que tout ce qui eſt ſujet à l'empire de l'Amour, compte la durée du temps de cette façon-là. Je ne crois pas qu'on réforme ſitôt ce calendrier. Ce qui ne devoit donc arriver, dans l'ordre naturel, qu'en vingt ou trente années, ſe fit, pour la ſatiſfaction de Vénus, en vingt ou trente jours. Elle revint, au bout de ce temps, dans l'Isle fortunée avec les trois Graces, & la trouva toute peuplée d'Habitans nouveaux. Quel fut l'excès de ſa joie ! Ils n'avoient plus la groſſièreté des Satyres, ni la ſimplicité ridicule des Bergers. Tout ce Peuple gailant courut au-devant de la Divinité, à qui il devoit le jour; & le reſte des anciens Habitans vint lui

rendre grace de les avoir tirés de l'ignorance & de l'erreur où ils étoient. Alors elle parcourut l'Isle toute entiere, & y trouva toutes les sortes d'Amans qui depuis ont obéi à son empire. Le mélange, qu'elle avoit si prudemment imaginé, avoit fait cette curieuse diversité. En effet, les Amans qui sont venus directement des deux Satyres, & de quelques Bergeres grandes & robustes, tiennent encore de la férocité de leurs peres. De-là sont venus le grand Hercule & sa grande nuit, les Rois d'Éthiopie, les Soyecourts, les Clérambaults, & mille autres. Comme ils ont les défauts de leurs peres, ils en ont les vertus. Ils parlent peu, & réparent par leurs actions l'agrément du langage des autres. Il y en a même de ce genre-là qui ne laissent pas d'avoir de l'esprit; &, au lieu qu'avant eux on ne faisoit que des Madrigaux & des Élégies dans l'Isle fortunée, un d'eux commença à y faire la premiere jouissance que voici; sur quoi Catulle, Petrone, Martial, & l'Abbé Testu en ont fait depuis.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire !  
 Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,  
     Quand tu viens de récompenser,  
 D'un moment de plaisir, un siecle de martyre !  
 J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs ;  
     Ce chet objet de mes desirs ,  
 Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,  
 Dans mille ardens baisers vient de plonger mes feux.

Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,  
 Mon ame toute entiere a volé sur ma bouche.

J'ai favouré la fraîcheur  
 De ses levres demi-closes.  
 Sa bouche avoit la couleur,  
 Son haleine avoit l'odeur  
 Et le doux parfum des roses.

Je ressentis alors une douce langueur  
 S'emparer de mes sens, & couler dans mon cœur.  
 D'amour & de plaisir nos yeux étincelerent,  
 Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumerent;  
 Et, livrés l'un & l'autre à nos emportemens,  
 Nous cherchâmes le fort des plus heureux Amans.  
 Sans voix, sans mouvement mon Iris éperdue,  
 Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur;  
 Comme elle oubloit sa rigueur,  
 J'oublois lors ma retenue.  
 Et je me souviens seulement  
 Que, dans ce bienheureux moment,  
 Par l'excès du plaisir nos forces suspendues,  
 Nos corps entrelassés, nos ames confondues,  
 Ont goûté de concert les plaisirs les plus doux,  
 Inconnus aux Mortels moins amoureux que nous.

Pour les Amans qui descendent des Bergeres & des Bergers instruits seulement par les Satyres, ce sont ce Peuple tendre & délicat, à qui la douceur du climat, d'où ils tirent leur origine, a donné une humeur douce & un cœur sensible, source



des passions qu'ils nourrissent éternellement. C'est à eux que nous devons toutes les galanteries , la délicatesse des sentimens , enfin tout ce que des Bibliothèques de Romans & de Vers amoureux renferment de maximes. De-là sont venus les Tibulles , les Gallus , les Ovides , Honoré Dursé , Astrée , Céladon , les Dangeaux , les Quinauts , & sur-tout la Fare , qui , sans son appétit démesuré qui l'attache un peu trop au potage , eût été un Poëte plus tendre & plus délicat qu'eux tous.

Je gage , Monseigneur , que vous êtes en peine , ne me trouvant point parmi ces honnêtes gens-là , de savoir d'où je descends , & de qui je suis né. Apprenez une fois , Monseigneur , & le retenez bien , que je descends en droite ligne de cette aimable Bergere dont la délicatesse fit le premier Madrigal qu'ait vu l'Univers. Ce fut elle qui reçut la première une des leçons que donnerent , de la perfection d'Amour , les deux Docteurs qui vinrent l'enseigner dans l'Isle des Bergers , & qui , par-là , sont devenus mes grands-peres.

Vous savez présentement qui je suis ; ainsi , que V. A. S. n'aille plus , s'il vous plaît , ni en Prose , ni en Vers , m'accuser d'un excès de délicatesse , qui , si on vouloit vous en croire , Monseigneur , iroit jusqu'à la foiblesse , & peut-être jusqu'à

l'impuissance. Bien loin de là , apprenez , Monseigneur , une fois pour toutes , que

J'ai retenu de ma mere  
Ce langage séducteur  
Qui fait le talent de plaire ,  
Et l'art de toucher un cœur.  
A cela , de mon grand-pere  
J'ai su joindre la vigueur ;  
Aussi , pour une Maîtresse ,  
Suis-je un Amant sans défaut :  
Au cœur beaucoup de tendresse ;  
De la force , quand il faut.



## É P I T R E

A

M. LE MARQUIS DE DANGEAU ,  
Étant dans son Gouvernement de  
Touraine ;

*De Saint-Maur le 6 Octobre 1702.*

GOUVERNEUR de ces beaux climats ,  
Que du Ciel la douce influence ,  
Loin des Hyvers & des frimats ,  
A fait le Jardin de la France ;  
Vous agissez très-sagement  
De souhaiter que l'enjoûment  
De notre Muse nous réveille :  
Car nous croyons très-aisément  
Qu'assez souvent , sous une treille ,  
Dans un doux assoupissement ,  
En Touraine Apollon sommeille.  
Ce Dieu sobre , qui ne peut pas  
S'échapper seulement à boire  
Deux doigts de vin à son repas ,  
Peut fort bien , au bord de la Loire ,  
S'enivrer de vos bons muscats :

N 6

Puisque de cette belle eau claire (1)  
 Que Frere Lubin favoit faire  
 Très-prudemment boire à son chien,  
 Le bon Phébus à tasse pleine  
 Se coëffe au bord de l'Hipocrene  
 Aussi rondement, aussi bien  
 Que fait le bon-homme Silene  
 Du jus du Pere Bromien;  
 Et c'est de cette docte yvresse  
 Que naissent si facilement  
 Tous ces Vers, où si galamment  
 Tantôt tu chantois ta Maîtresse (2),  
 Tantôt les peines d'un Amant;  
 Toujours avec tant d'agrément,  
 Que jadis pour toi, dans la Grece,  
 Laïs eût quitté brusquement  
 Anacréon dans sa jeunesse.  
 Quant à la Muse de Saint-Maur,  
 Que moins de douceur accompagne,  
 Il lui faut du vin de Champagne  
 Pour lui faire prendre l'essor:  
 Aussi, quoique sage & pucelle,  
 Mais plus libertine que celle  
 De Saint-Amant & de Faret,  
 Dans son aimable négligence  
 Elle se sent de la licence

---

(1) Allusion à une Ballade de Marot. *S. Marc.*

(2) *La tendresse.*

De la Table & du Cabaret ;  
 Ce qui fait que la jouissance ,  
 Dans les Vers de ses Nourrissans ,  
 Quelquefois marque la cadence  
 De leurs amoureuses Chançons.  
 Souviens-toi qu'Auguste venoit  
 Avec Mécénas chez Horace ;  
 Et du monde , qu'il gouvernoit ,  
 Quittoit le soin pour le Parnasse.  
 Parmi les verres & les pots  
 On vit ce Maître de la Terre  
 S'échapper en joyeux propos ;  
 Et quelquefois , par de bons mots ,  
 Pincer , dans une douce guerre ,  
 Les Ridicules & les Sots.

Que serviroit de vous apprendre  
 Que le preux Mélac vient de rendre ,  
 Plutôt accablé qu'abattu ,  
 Landau , qui n'étoit plus que l'ombre  
 De ce Fort si bien revêtu ?  
 Car vous savez bien que le nombre  
 Triomphe enfin de la vertu.

Sachez plutôt que , dans ce lieu ,  
 La femme d'un Héros , & la fille d'un Dieu (1) ,  
 Avec sa Cour est arrivée ,

---

(1) Madame la Duchesse, *S. Marc*.

On croit que c'est Vénus, des Graces entourée,  
 Qui transporte en ce beau séjour  
 Tous les charmes dont est parée  
 L'Isle où l'on adore l'Amour:  
 Aussi son aimable présence  
 Chasse déjà les Aquilons,  
 Qui nous marquoient la décadence  
 De nos fruits & de nos melons;  
 Et l'on voit venir, sur les aîles  
 De Flore & des jeunes Zéphyr,  
 Couronné de roses nouvelles,  
 Le beau Printemps & les Plaisirs.

Avoues, Marquis, que sans peine,  
 Pour voir cette charmante Cour,  
 Vous quitteriez votre séjour,  
 Et tous les Muscats de Touraine (1).

---

(2) Le Marquis de Dangeau a répondu à cette Epître; mais Chaulieu n'ayant pas mis cette Réponse dans son manuscrit, nous la renvoyons à la fin de ce volume.



---

A MONSIEUR  
DE MALEZIEUX,

*Sur la Fête qu'il donna à Monseigneur,  
& Madame la Duchesse DU MAINE, à  
Châtenai, au mois de Juin 1703.*

LORSQU'ON ne s'attendoit à rien, il parut tout d'un coup sous la figure d'un Opérateur Chinois, qui avoit toutes sortes d'effences admirables. Les unes, en s'en frottant les doigts, faisoient jouer de toutes sortes d'instrumens; les autres, en s'en frottant les pieds, faisoient danser. Cela fit naître tout-à-coup une musique & des entrées de ballet très-ingénieuses. Le sujet de la Piece fut la Fable de Philémon & de Baucis, dont l'allégorie étoit très-juste; la Fête n'étant faite que pour marquer à Monseigneur le Duc & à Madame la Duchesse du Maine la reconnoissance éternelle que M. de Malézieux & sa Postérité conserveront de leur libéralité, qui lui a donné la Seigneurie de Châtenai, où il a bâti une Maison qui paroît être sortie des Cabanes qui y étoient, comme le Temple de Jupiter étoit, sorti de la Chaumière qu'habi-

roient Baucis & Philémon. Tout cela fut suivi d'un  
souper admirable , & d'un beau feu d'artifice.



**V**OUS nous donnâtes hier au soir , Monsieur  
l'Opérateur , un plat de votre métier , qui nous  
divertit trop pour que chacun de vos Auditeurs  
ne soit pas obligé de vous en donner un du sien ,  
& sur-tout les Poëtes , autre espece de Charlatans ,  
qui savent aussi bien que vous débiter leur baume.  
Ce que le Public trouve de commode avec des  
Charlatans comme nous , c'est qu'il ne lui en  
coûte rien que le temps qu'il perd à nous écouter.  
En attendant que mes Confreres vous servent un  
plat de leur métier , en voici un du mien ; je suis  
avec respect de vos opérations , le très-humble &  
très-obéissant serviteur ,

*Le Palefrenier du Cheval Pégase.*

Quel est cet homme admirable ,  
Cet Opérateur charmant ,  
Qui d'un spectacle agréable  
Fait naître l'enchantement ?

Des plaisirs d'une Bergere



Il fait amuser les Dieux ;  
 A tant de talens de plaire  
 Je reconnois Malézieux.

Parmi la magnificence  
 D'une Fête de la Cour ,  
 Tout respire l'innocence  
 Du plus champêtre Séjour.

Ici la reconnoissance  
 Répond toujours aux bienfaits ,  
 Et les siècles , ni l'absence  
 Ne l'effaceront jamais.

DU MAINE si respectable ,  
 Digne fille de cent Rois ,  
 Se borne à paroître aimable ,  
 Dès qu'elle est parmi nos bois.

Dans cette belle Contrée  
 Tout Berger est Céladon ;  
 Chaque Bergere est Astrée ,  
 Et tout ruisseau , le Lignon.

Nos Beautés , pour toutes armes ,  
 N'ont que le pouvoir des yeux :  
 L'art n'ajoute rien aux charmes  
 Qu'elles ont reçu des Cieux.

Leurs miroirs sont nos Fontaines,  
Ainsi que des autres fleurs,  
Les Zéphyr, par leurs haleines,  
De leur teint font les Couleurs.

L'Amour (1) même est sans malice,  
Simple & sans déguisement ;  
L'on n'aime ici l'artifice  
Que dans les feux seulement.

---

(1) Cette Stance n'est pas dans S. Marc.



## L E T T R E

D E

*M. DE MALÉZIEUX,*

A

*M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,**Le 19 Juillet 1706.*

**V**OUS êtes averti, Monsieur, que, de samedi prochain en huit, c'est-à-dire, le dernier de ce mois, S. A. S. Madame la Duchesse du Maine se rendra dans le Palais de Châtenai; que sur les six heures du soir il y aura une petite Comedie-Ballet, ou plutôt Fareballet; que la Princesse desire très-fort avoir un Spectateur comme vous; que vous ferez une œuvre très-méritoire de vous y transporter, & que je ne fais gueres d'excuses raisonnables que la mort; car je vous déclare, Monsieur, de la part de S. A. qu'il n'y a ni Podagre, ni Chiragre, qui puisse vous disculper. Prenez, s'il vous plaît, vos mesures là-dessus; & soyez très-persuadé que le Châtelain de ce merveilleux Château se fait un très-grand plaisir & un plus grand honneur de vous y recevoir, & qu'il est envers & contre tous, Monsieur, &c.

## R É P O N S E

A

*M. DE MALÉZIEUX.*

S E I G N E U R Châtelain , la maniere  
 Dont m'invitez si galamment  
 Aux Tournois , combats de barriere ,  
 Que prépare votre enjoûment  
 A Vénus , qui chez vous doit tenir Cour pléniere ,  
 Mérite humble remerciement :  
 Si je jouis de la lumiere ,  
 Je n'y manquerai nullement.  
 Qui ne suivroit aveuglément  
 Les ordres d'une Princesse ,  
 Qui fait si gracieusement  
 Joindre au pouvoir d'une Déesse  
 Tout ce qu'une Mortelle eut jamais d'agrément ?  
 Mais quand bien même la Parque  
 M'auroit d'un coup de ciseau  
 Fait passer le noir ruisseau  
 Où Caron mene sa barque ;  
 Seigneur , n'en foyez étonné ,  
 Vous me verriez encor venir à Châtenai ;  
 Car Pluton , quoiqu'inflexible ,

Si du Maine daignoit seulement m'appeller ,  
Bientôt devenu sensible ,  
Avec un compliment me laisseroit aller ;  
Et, mieux que ne fit Orphée  
Pour Eurydice autrefois ,  
Le doux charme de sa voix  
Me conduiroit à Sceaux tout droit de l'Elysée.

Ainsi , quoiqu'ordonne le Sort ,  
Au Châtel enchanté vers six heures je vole ;  
Et vous m'aurez , vif ou mort ,  
Pour Spectateur bienévolé.



## V E R S (1)

DE M. DE MALÉZIEUX,

D O N N É S

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU,

*En arrivant à souper à Sceaux (2).*

QUELLE ardeur subite m'enflamme !  
 Quel Dieu, s'emparant de mon ame,  
 M'inspire la fureur des Vers !  
 Apollon quittant le Parnasse  
 Vient-il animer nos concers ?  
 Ou Chaulieu vient-il en sa place ?

---

(1) Le 25 Décembre 1715. selon le second de nos manuscrits.

(2) Cette Piece & les trois suivantes ne se trouvent point dans les différentes Editions des Œuvres de Chaulieu.



## R É P O N S E

D E

*M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.*

**P**OURQUOI chercher si loin quel est ce feu nouveau  
Qui s'allume dans ton ame ,  
Ou quel Dieu d'un trait de flamme  
Vient échauffer ton cerveau ?

Qui peut avoir un regard de du Maine ,  
Et qui connoît le pouvoir de ses yeux ,  
A-t-il besoin de chercher d'autres Dieux ,  
Ou d'aller boire à la belle Fontaine  
Où si souvent s'enivre Malezieux ?



---



---

 COUPLETS DE CHANSON,

DE

M. DE MALÉZIEUX,

*Sur la dispute de l'ame des Bêtes (1).*

JE l'affirme sans remords ,  
 Cette divine substance ,  
 Qui veut , qui prévoit , qui pense ,  
 Ne peut jamais être un corps ;  
 Pour m'attirer les suffrages  
 Je ne veux que tes Chançons ,  
 Chaulieu , tes moindres Ouvrages  
 Valent mieux que mes raisons ,

Le plus subtil mouvement ,  
 La matiere la plus pure ,  
 La plus parfaite figure ,  
 Le plus bel arrangement ,

---

(1) Voici ce que nous apprend à ce sujet le manuscrit dont nous venons de parler. Il porte en titre ce qui suit :

Le lendemain s'étant élevé une grande dispute sur l'ame ou la machine des Bêtes , M. de Malezieux fit la Réponse suivante sur ce bel Air de Fontainebleau fait par M. de Lully.

Bref



Bref un Etre périssable  
 Ne peut avoir fait tes Vers,  
 Il faut une ame semblable  
 A celle de l'Univers.

## R É P O N S E

## A CES COUPLETS;

*Envoyée à M. DE MALÉZIEUX de Paris,  
 n'ayant pu la faire à Sceaux, d'où je  
 partis dans le moment (1).*

AU plus docte, au plus gracieux  
 Des Habitans du Parnasse;  
 Il loge proche d'Horace,

(1) Voici ce que nous trouvons dans le même manuscrit.

M. l'Abbé de Chaulieu n'ayant pas répondu sur le champ, parce qu'il partit de Sceaux, en y retournant trois jours après, le jour que la Déclaration du rehauffement de la monnoie parut, fit une Réponse sur le même Air, à M. de Malezieux, en trois couplets de Chançons qu'il mit dans un paquet avec cette adresse dessus: *Au plus docte, au plus gracieux, &c.*

Sur ce Mont délicieux ,  
 Au coin de la grande place ,  
 A l'Hôtel de Malezieux.



Pour te répondre il faut plus d'une fois  
 Sur l'Hélicon consulter Melpomene ;  
 Car l'impromptu n'a pas assez d'haleine ,  
 Et son Auteur n'a pas assez de voix ;  
 C'est la raison , n'en foyez point en peine ,  
 Pourquoi je n'ai sur le champ répondu ;  
 Et j'aime mieux , absorbé , confondu ,  
 Dire , Seigneur , excusez le bonhomme ,  
 Il a laissé son Callepin à Rome.

Puisque le prix haussé de la monnoie  
 Fait qu'aujourd'hui chacun , à ce qu'on dit ,  
     Paie ce qu'il doit avec joie ,  
     Il est juste que je t'envoie  
 Les trois couplets dont tu m'as fait crédit.

## I.

Tu débrouilles dans tes Vers  
 Si bien la Machine ronde ,  
 Et la Sagesse profonde  
 Qui régit cet Univers ,  
 Qu'il faut , si je ne m'abuse ,  
 Que tous les jours Malezieux  
 Et sa philosophe Muse

Assiste au Conseil des Dieux.

I I.

Pour répondre à tes Chançons ,  
 Il faudroit de la Nature ,  
 De Lucrece ou d'Epicure  
 Emprunter quelques raisons ;  
 Mais sur l'Essencè divine  
 Je hais leur témérité,  
 Et je n'aime leur doctrine  
 Que touchant la Volupté.

I I I

Je suis cet attrait vainqueur ,  
 Ce doux penchant de mon ame ,  
 Que grava d'un trait de flamme  
 Nature au fond de mon cœur ;  
 Dans une sainte mollesse  
 J'écoute tous mes désirs ;  
 Et je crois que la sagesse  
 Est le chemin des plaisirs,



A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE  
DU MAINE,

*En lui envoyant une bourse (1).*

VENUS vous a donné depuis peu sa (2) ceinture ;  
Aujourd'hui le Dieu des Larrons,  
Ce gentil Dieu, qu'on appelle Mercure,  
Dieu des Rhéteurs, des Ribleurs & Frippons,

---

(1) Cette Piece est entièrement défigurée dans l'édition de 1733, d'où S. Marc l'a tirée. D'ailleurs elle n'a que 23 Vers au lieu des 34 de l'original. Ces deux Editeurs lui ont donné le titre suivant :

*Sur une bourse, dont M. l'Abbé de Vaubrun se présent à Madame la Duchesse du Maine.* Nos manuscrits ne font aucune mention de cette anecdote. Peut-être l'Abbé de Vaubrun donna-t-il la Fête dont il est fait mention dans la Note suivante.

(2) Nous trouvons dans un de nos manuscrits cette Note. *Fête que l'on donna à Madame la Duchesse du Maine, sous le nom de LA CEINTURE DE VENUS.*

Vient vous offrir présens d'autre nature ;  
Une bourse qu'à l'Opéra  
Il a coupé depuis trois jours en ça ,  
Et fut très-bien payé par sa richesse  
Du gentil tour qu'avoit fait son adresse ;  
Car il trouva plus de mille talens ,  
Restes sacrés de l'antique monnoie ,  
Rares trésors , que le Ciel nous envoie ,  
Quand il veut bien nous faire des présens ;  
Trouva d'abord trois cens talens de plaie ,  
Pour le moins autant de charmer ,  
Quatre cens de se faire aimer ;

Marqués étoient tous au coin de Cythere :  
De plus celui de se bien exprimer ,  
A ce qu'on dit donner forme nouvelle ,  
Parler raison , & parler bagatelle ;  
Sur-tout trouver l'invention  
De joindre avec délicatesse  
Au tour précis , à la justesse ,  
Beaucoup d'imagination :

Mais c'est assez ; car sans point de mécompte ,  
Voilà les mille dons dont je vous devois compte :  
Or en ceci ce Dieu ne s'est mépris ,  
Et jugea bien cette bourse être vôtre ;  
Car l'Univers en son vaste pourpris ,  
En pourroit-il encor fournir une autre  
Qui possédât ce nombre de talens ?  
Sans y compter mille & mille agrémens

Qu'en vous formant les Dieux sur vous verferent,  
Ceux dont aussi les Graces vous parerent.

*Fin du Tome premier.*



*Voici les Pièces du Duc DE NÈVERS & de CHAPELLE, que nous avons promises à la page 67. Nous avons cru devoir y joindre la Réponse du Marquis DANGEAU, à la Lettre de CHAULIEU, que l'on a vue à la page 299.*



## R É P O N S E D E C H A P E L L E ;

*Aux deux Épitres du Duc DE NEVERS,  
en 1680.*

P O U R répondre à vos deux en *ime*,  
Dont cette dernière amplissime  
Pousse *ime* à toute extinction ;  
Son Altesse Sérénissime  
Et de plus *microcrotissime*,  
D'autant qu'aviez l'intention  
De venir, moins comme Hermotime  
En visite qu'en vision,  
Foletter dans l'inféctissime  
Chambre de son affliction,  
Vous écrit qu'obligatissime

De viscere & de parenchime  
 Elle est à votre affection,  
 Comme à présent saluberrime,  
 Plus que ne l'étoit l'ipissime  
 Faculté, devant qu'Albion  
 Vous donnât sa probatissime  
 Et fébrifuge potion.  
 Plus encor, Duc humanissime,  
 Vous mande le décroutissime  
 Et très-guéri Césarion,  
 Hormis d'une ésurition  
 Très-contraire à quadragésime,  
 Que près de vous chacun est grime  
 En poétique invention;  
 Et qu'ainsi, sans fard & sans frime,  
 Il a plus d'admiration  
 Pour la vive façon dont rime  
 Moriez, le Héros dudit *ime*,  
 Que jadis n'eut de passion  
 Pour le Rapsodeur d'Ilion,  
 Qu'il mit, comme Auteur qui tout prime  
 Dans un étui d'un million,  
 Celui dont fut l'ambition  
 Telle que, pour être ipsotime  
 A la céleste nation,  
 Il préféra l'illégitime  
 A la royale extraction,  
 Et se fit un pere anonyme.



Et qui pis est cornutissime  
 Dans l'aréneuse région (1).

De vrai , pareil au Chantre rare  
 Qui fut la Grece enforcer  
 Des jeux , que vint renouveler  
 Iphyte avec tant de fanfare (2) ;  
 Si haut Moriez s'éleve en l'air ,  
 Qu'après lui qui voudroit voler ,  
 Par quelque cascade bizarre ,  
 Feroit de son nom appeller  
 Une mer lointaine & barbare ,  
 Comme la Russe ou la Tartare ,  
 Où le Marchand n'osant aller ,  
 De ce fol & nouvel Icare  
 On n'entendrait jamais parler ;  
 Et , dans une nuit éternelle ,  
 Croupiroit mangé des poissons ;  
 A moins que la Troupe immortelle  
 Des neuf Maîtresses des beaux sons ,  
 Sur leur Mont à croupe jumelle ,  
 Remontrant à leurs Nourrissans ,  
 Pour réprimer leur hypozele ,

---

(1) On fait qu'Alexandre voulut passer pour le fils de Jupiter Ammon, que l'on adoroit sous la forme d'un Bélier. S. Marc.

(2) Les jeux Olympiques fondés par Hercule, & rétablis par Iphyte.

N'allât leur dire en leurs leçons :  
 Gardez-vous d'imiter Chapelle,  
 Qui , pour vouloir , à tire d'aîle ,  
 Suivre Moriez dans ses Chanfons .  
 Répandit son peu de cervelle  
 Sur les bancs & sur les glaçons  
 D'une mer où toujours il gèle ;  
 Et périt d'une mort cruelle ,  
 Où périrent les Barentfons.

De plus , au temps d'un fier comette  
 N'appartient à tête bien faite  
 Voler si haut , lorsque l'on peut  
 Jouer en bas à cligne-mufette.  
 Maint Prince déjà s'inquiète  
 De sa queue en forme d'aigrette ,  
 Qu'à tort & qu'à travers il meut ,  
 La prenant pour une vergette  
 Qui vient faire ici place nette.  
 Moi , qui fais qu'au plus il ne pleut  
 De son influence secrète  
 Que bourse vuide & que disette ,  
 Je gagerois bien qu'il n'en veut  
 Qu'à quelque malheureux Poëte.

C'est donc pourquoi je me retire :  
 Car sur Rimeurs sans doute il tire ;  
 Et contre moi se fâcheroit  
 Au même instant qu'il me verroit

Suivre en si haut genre d'écrire  
Celui qui seul le peut de droit,  
Tant pleinement Phébus l'inspire.  
Puis nous manque notre bras droit,  
L'Abbé (1), que chacun tant admire;  
Qui, comme à tous plaire il voudroit,  
Point n'est loisible au docte sire  
D'être long-temps au même endroit.  
Lui, qui fait Marot sur son doigt,  
Et l'art d'Épître en Vers construire,  
Dans celle-ci vous eût su dire  
Tout ce que dire il vous faudroit.

---

(1) L'Abbé de Chaulieu.



# R É P O N S E

## DU DUC DE NEVERS,

*A l'Épître précédente.*

P U I S Q U E vous poussez à bout *ime*  
 Dans vos superlatifs transports,  
 O Poète Marotissime,  
 Je vais jouer sur les mêmes accords  
 Une Piece éruditissime,  
 Bien qu'au prix de la vôtre elle soit fort infime ;  
 Car je ne puis pas, comme vous, les trésors  
 D'Apollon géline agéline.  
 Ce Dieu de votre esprit fait marcher les ressorts,  
 Quand il vous plaît, d'une vigueur extime.  
 Mais que font dans Anet les Pollux, les Castors (1) ;  
 Vont-ils sans cesse au bruit des cors,  
 A travers la'glace & la lime,  
 Piquer après les chiens de qui la voix intime  
 Et cause aux daims, aux chevreuils mille morts ?  
 Chacun d'eux à l'envi, Fouilloux péritissime,  
 Va-t-il dans les plus sombres forts  
 Relancer un cerf de dix cors,

---

(1) M. le Duc de Vendôme & M. le Grand-Prieur son frere.

Affronter l'animal à la hure asperrime ?

Ou, si, poussant loin au dehors

D'un concave métal la mort vélocissime ,

Leur main adroite intérimé

Canards , courlis , farcelles & butors ?

Ou bien de leurs péchés ont-ils quelques remords ?

Veulent-ils amander leurs torts ;

Et d'un cœur pénitentissime ,

Des humains corrompus éviter les abords ;

Se priver de tous réconforts ;

Et brûlant d'imiter la Thaïs de Solime ,

Vivre, dans les déserts , de panets , de raifords ,

Et renchérir sur Chartreux & Minime ?

On les trouveroit mieux à la Cour pulcherrime

Du Héros Christianissime ,

Pour y régler les débats , les discords ,

Qui regnent entre nous & le Romain Zozime :

Mais chacun d'eux volontiers s'en exime.

L'un se plaît mieux peut-être au Pays des Milords ,

Et l'autre croit excuse légitime

Le petit Siphilis qui lui marbre le corps.

Moi , qui les attendois d'un cœur hilarissime ,

Entré dans cet espoir , avec douleur j'en fors.

A les bien recevoir j'aurois fait mes efforts.

Ils auroient eu grand feu , la chere lautissime ,

Un accueil sviscératissime ,

Un buffet plus pompeux que celui des Mogors ,

Des ragoûts relevés de roquamboule & ryme ,

Un entretien lépidissime ;

Et , voidant force rouges bords ,

Pour noyer le chagrin qui nous ronge & ditime ,

Dans les flots de nectar , l'ame béatissime ,

De l'extatique joie auroit trouvé les ports ;

Et , la nape levée , alors

Pour tempérer du vin l'ardeur vivacissime ,

Je leur aurois offert citrons , grenade , & lime :

Puis ceux de qui les cœurs sont piqués de phégors ,

Auroient , en Xipharès , couru chez la Monime.

Le Joueur eût cherché brelan , piquet & prime ;

Et ceux de qui l'esprit prend de plus beaux efforts ,

D'un œil longomontanissime ,

Du docte Observatoire ouvrant tous les sabors ,

Auroient examiné ce que le Ciel exprime

Par cet Astre crineux à l'aspect déterrible ,

Qu'on tient le Messager de Chrône & de Mavors :

Mais je crois que des Alpenors

Le pronostique est vanissime.

Rien de fâcheux ne pleuvra sur nos bords ,

Et la comette sera sime :

Je le deviens aussi ; car je connois qu'au mors

Le cheval emplumé devient pesantissime.

Adieu , j'irai vous voir , fussiez-vous à Cahors ,

Ou même aux froids climats d'où viennent les Castors ,

Souhaitez à César (1) les longs jours des Nestors ;

(1) Le Duc de Vendôme.

Des plaisirs continus jusqu'à la millésime ;  
 Des lustres par Clothon d'un double fil retors ;  
 Et qu'on le voie un jour grand Généralissime ,  
 Plus grand & plus fameux qu'on n'a peint les Hectors.

Ce sont les sentimens de son vrai Philotime ,  
 De son admirateur intime ,  
 Qui désire pour lui la saison des Achors ,  
 Dont le retour benin tous les bourgeons supprime,  
 Mais je me sens grippé des Phobétors ;  
 Le suc de leurs pavots ma paupiere comprime.  
 Je dors.



## R É P O N S E

D E C H A P E L L E ;

A U D U C D E N E V E R S :

**E**NCOR que dans ta Lettre ultime  
Tu consumes si bien tout l'ime ,  
Et si bien épuise les ors ;  
Cependant , Duc poétissime ,  
Loin de nous étonner , c'est lors  
Que la troupe Scaronissime  
Des quatre nouveaux Amidors  
T'en écrit Lettre plénissime ,  
Sans fouiller du Sieur des Accords  
Le volume bigarissime.  
Par-là tu vois que mieux recors  
Du style Macaronissime ,  
Que du patois Sauvagissime  
Des Fouilloux & de leurs Consors ,  
Nous montons moins nos Brilladors ,  
Que le cheval volucriffime ,  
Qui de son pied fit jaillir hors  
Cette source fécondissime ,  
Où tant burent les Fracastors.

Et , quant à ce que tu nous mors



Sur notre retraite chronime ,  
 Songe que Fabius Maxime ,  
 Le Roi de tous les Cunctators ,  
 Par sa conduite lentissime ,  
 Nous donne exemple sagissime  
 D'empêcher le Sérénissime  
 D'aller sitôt mettre dehors  
 Son visage écarlatissime.  
 De plus , à nos vieux corridors ,  
 Nous joignons fallon amplissime ,  
 Où , selon l'Art Vitruvissime ,  
 Brilleront lapis & marmors ,  
 Tels qu'en ce Temple sanctissime ,  
 Où l'on offroit avec l'azyme  
 Toutes bêtes , hormis les porcs ,  
 Avant qu'à sac funditissime  
 L'eût mis la main profanissime ,  
 Et plus que sacrilégissime ,  
 Des fiers Nabuchodonosors.

Mais pourquoi , Duc Pindarissime ,  
 Dans notre état tranquillissime ,  
 Veux-tu faite des Galaors  
 De ton couple népotissime ?  
 Dans le temps opportunissime ,  
 Tu le verras , audacissime ,  
 S'affourcher sur des Piladors ;  
 Et , dans cette ardeur qui l'anime ,  
 Pousser la gent à rapabords

Jusqu'au Fleuve rapidissime ,  
 Où régnoient les Bétihlem-Gabords.  
 Parquoi , Baron loquacissime ,  
 Si le premier tu ne démors  
 De ta rage opiniâtrissime  
 A tant rimailier en *issime* ,  
 Nous t'envoierons vingt Recors ,  
 Et du Sergent rapacissime  
 Tous les ordinaires Supports ,  
 Seller ta bouche copronime ,  
 Et te conduire par Gifors  
 Aux lieux où le Bartholissime ,  
 Modele de tous les Médors ,  
 Se feroit fait Catonissime ,  
 Pour terminer son ostracime ,  
 S'il eût eu les fermes Confors  
 De ton grand Duc Sénéquissime.



---

*AUTRE ÉPITRE*  
DE CHAPELLE,

A U

DUC DE NEVERS.

*S*UR cette mer d'*ime* au superlatif,  
Voguer encor, s'imputeroit à rage.  
Puis de ta nef pour, en si long voyage,  
Suivre le cours par trop tempestatif,  
Besoin seroit d'avoir en patronage  
La grand'Serpente avec les gens d'Alquif,  
Qui porta jeune & dès son premier âge  
Le damoisel de la mer putatif;  
Mais c'est ici, comme ailleurs, grand dommage  
Qu'un si beau conte on répute apocrif.  
Notre Pilote aussi, devenu sage,  
Pour à deux doigts s'être vu du naufrage,  
Par à te suivre être trop attentif,  
Et bien recors qu'en ce dernier orage,  
Prêt à virer il vit son frêle esquif;  
Dit que, depuis que le rude abordage  
De ton navire à double & triple étage  
L'a tant battu dans ce dernier estrif,  
Qu'il est sans voile, antenne, ni cordage;

Et dénué de tout conservatif ;  
 Son métier veut , fans risquer davantage ,  
 Que terre à terre & le long du rivage ,  
 Il fasse aller un bateau si chétif.  
 Et bien lui sied de tenir ce langage ;  
 Car à Toulon ou sous le Château d'If ,  
 Tous ports amis & d'un très-bon ancrage ,  
 Il fera mieux de prendre un nouveau suif ;  
 Qu'un trop ardent & brusque itératif ,  
 En pleine mer , à te suivre l'engage.

Sitôt pourtant que , pour son équipage ,  
 Il aura fait nouveau préparatif ,  
 Ce lui feroit , Duc , un sensible outrage ,  
 Si tu croyois qu'en repos & qu'oisif ,  
 Il attendît d'être mené Captif  
 Par tes vaisseaux en superbe esclavage.  
 Non , non ; bien loin d'être au combat rétif  
 Pour ta victoire , & devenu craintif  
 D'en avoir fait si rude apprentissage ;  
 Las de se voir dans l'état défensif ,  
 Par quelque'exploit noble & de haut parage ,  
 Qui te fera d'un nouveau choc le gage ,  
 Jusques chez toi , plus vigoureux & vif ,  
 Te veut porter un cartel offensif ;  
 Comme autrefois fit ce grand personnage ,  
 Qui d'Annibal voyant appréhensif ,  
 Le peuple & Rome être presque au pillage ,  
 Porta la guerre aux portes de Carthage.

Tel donc bientôt avec gros r'habillage  
 De ce qu'il croit le plus à son usage,  
 Le plus de mise & le plus portatif,  
 D'aucun Bureau, d'aucun port ni péage,  
 Sans redouter le plus rude tarif,  
 Fût celui du vieux Censeur Ménage,  
 Ou bien du noble & docte Aréopage (1),  
 En pareil cas Juge indéclinatif,  
 Tu le verras vers toi tourner visage.  
 Mais c'est assez être océanivage ;  
 Car moins il doit en Marchand lucratif,  
 Qu'à son gain mene un honteux asservage,  
 Qu'en Voyageur ratiocinatif,  
 Que pousse un autre & plus digne motif,  
 Se gouverner en si long navigage.

N'insère point de-là que moins actif,  
 Et moins en mots d'*if* & d'*age* inventif,  
 Il ait eu peur d'en être en arrérage.  
 Il en a fait riche accumulatif,  
 Et s'est lesté de leur gros ralliage  
 Plus qu'un vaisseau ne fait de cailloutage ;  
 Et que l'enfant, de chez lui fugitif  
 Pour Saint-Michel voir en pèlerinage,  
 Ne s'en revient chargé de coquillage.  
 Et, pour montrer que cet affirmatif  
 Est bien réel, & non comminatif,

---

(1) L'Académie Française,

Ni d'un Gascon le fanfaron langage ,  
 Mais le discours d'un Pilote effectif ;  
 Viens par plaisir jusques à Ténérif ,  
 Le vin croît bon dans son heureux folage .  
 Deux ou trois coups en boiras à l'ombrage  
 D'un couvert frais , sombre & récréatif  
 De quelque aimable & verdoyant bocage ,  
 Où du serin , de ces beaux lieux natif ,  
 Toujours raisonne un musical ramage .  
 Là cent vaisseaux faire leur radoubage  
 Vont , & d'agrès nouveau réparatif ,  
 Qui , dans la suite , à propos les soulage ;  
 Car du long cours c'est le fameux passage .

Veux-tu , comme eux , mais plus expéditif ,  
 Passant la Ligne au point définitif ,  
 Qui jour & nuit en douze heures partage ,  
 Doubler le Cap , nommé de bon présage (1) ;  
 Parce que là cessa d'être pensif ,  
 Et se vit prêt d'avoir le pucelage  
 Du tour d'Afrique à lui seul primitif ,  
 Gama , qui mit ses Princes hors de Page ,  
 Et leur conquit si vaste possessif  
 Dans l'Indoïtan & son Archipelage ?  
 Veux-tu , laissant dans son chaud marécage ,  
 Le sale Cafre , impudique & lascif ,  
 Qui de ses pieds se sert au larronage ,

---

(1) Le Cap de Bonne-Espérance.

Et son voisin le pauvre Ethyopage ,  
 Qui son Pays ne tient qu'en vasselage  
 Du Prêtre Jean , Chrétien assez méfif ,  
 Voir l'Erythrée , où se tient le Chérif ,  
 Après avoir pris de lui quelque ôtage ;  
 Car tu fais bien qu'on y brûle tout vif ,  
 Quiconque n'a , d'un rasoir ou canif ,  
 De son prépuce accourci le pélage ?  
 Ah ! quel bonheur , si dans un hermitage  
 Nous trouvions là quelque Révérend Mage ,  
 Affable , humain , & point rébarbatif ,  
 Grand Cabaliste & très-spéculatif ,  
 Sur-tout pratic , plus qu'on ne fut Baïf  
 De la Massore & son baragouinage ;  
 Qui nous apprit comment le grand Roi Juif  
 Faisoit des biens si gros amoncelage ,  
 Qu'il doubla bien de David l'héritage ,  
 Et loin d'en être indigne ou destructif ,  
 Bâtit un Temple à son douzain lignage ,  
 Qu'il lui laissa tout couvert d'or massif !

Or te voilà dans l'heureux paysage  
 Au Paradis terrestre relatif ,  
 Où l'oiseau rare & d'unique plumage ,  
 Sur son bucher , de foi réproductif ,  
 Se vient brûler dans l'épurant chauffage  
 D'encens , de myrthe , & bois odoratif.  
 Veux-tu d'encens qu'on te mene au fourage ;  
 Puis regagner Paris le gros Village ?

Il s'y vend cher par qui n'est apprentif  
 D'en favoir faire un flatteur étalage.  
 Aime-tu mieux d'un cours confécusif  
 Entrer au golfe ou sein, qui du Calif  
 Reçut les loix & lui rendit hommage,  
 Pour le présent paie au Sophi carage,  
 Depuis Abas par ordre successif?  
 Veux-tu, sans voir Ormus le maladif,  
 Où de tous biens la terre est en veuvage,  
 Gagner Surate & son port ou barage;  
 D'où repartant de peur que Sauvagif  
 Ne nous y trouve & ne nous y sacage,  
 Dans le Bengale, en quelque heureux mouillage,  
 Comme en ces lieux l'air est déficcatif,  
 Aller goûter le frais restauratif  
 Du favoureux & tant vanté breuvage  
 Que du coco, sans aucun expressif,  
 Tire le simple & seul appétitif?

Pour donc te rendre un dernier témoignage,  
 Que, chaque jour plus imaginatif,  
 De l'Univers au coin le plus sauvage,  
 Il peut aller par-tout pénétratif;  
 Notre Pilote assure encore, & gage  
 De te mener jusqu'à l'Antropophage,  
 En tout contraire au Banian passif;  
 Qui, dans sa hute ou sous l'épais feuillage,  
 Le long du Gange entretient son ménage;  
 Et croit son cours si purificatif,

Qu'il



Qu'il y nétoie en tout temps son corsage ;  
Et qui , content d'herbes & de laitage ,  
De ce qui vit ne fait son nutritif ,  
Et simplement s'adonne au labourage ,  
De Pythagore en tout imitatif ?  
Au lieu que l'autre , âpre au sang & carnage ,  
Sur chair humaine exerce brigandage ;  
Et , trop glouton & trop vindicatif ,  
Ose s'en faire un horrible appanage .  
D'où , comme il faut bientôt plier bagage ,  
Et de s'enfuir n'être pas trop tardif ,  
Si tu m'as vu , toujours plein de courage ,  
T'amener jusqu'en cette étrange plage ,  
Tu me vas voir sûr , & mémoratif  
De ton retour , sans être en rien fautif ,  
Savoir virer le Cap du Gange au Tage .

Car aussi bien un prudent rétrécif  
Veut qu'on finisse un si long badinage ,  
Qui deviendroit , sans un tel correctif .  
De mots rimés un fade verbiage ;  
Et seroit vrai dire au contemplatif ,  
Qui dans le port en repos se ménage ,  
Qu'il s'attend bien que de cet excessif  
Embarquement & sur *if* & sur *age* ,  
Je ne saurois me sauver qu'à la nage ,  
Et sur la rive , haletant & pouffif ,  
De mon débris par trop lamentaif  
En *ex voto* faire une triste image .

## E N V O I.

Nous te laissons , pour t'en venir , *hâtif* ,  
Et plus encor , *chariage* , *atelage* .  
Ta venue est du Prince l'optatif :  
Mais si tu crois valable retentif  
Des dix & six le fameux assemblage ,  
Pour nous répondre , on t'accorde *message* ,  
Et de cent mots le rimant fagotage .  
Point n'avons cru par total ablatif  
En devoir faire un si cruel ravage ,  
Qu'il ne t'en reste assez gros collectif ,  
Pour en remplir encore mainte page .



## R É P O N S E

DU DUC DE NEVERS,

A CHAPELLE,

VOTRE bateau de frêne ou d'if,  
 Favorisé des vents, fait un fort bon sillage;  
 Cinglant en haute mer, passe Gibraltarif  
 Toujours dans un même arimage;  
 Et vous menez par-tout, Samson numératif,  
 La mappemonde en garouage.  
 Vous osez m'envoyer un défi positif;  
 Vous prétendez sur moi remporter l'avantage:  
 Voyons; je me propose un exploit décisif.  
 Arborant du combat le signe exhibitif,  
 Je viens d'abord à l'arembage.  
 Le Dieu des Carmes génitif,  
 D'un rayon illuminatif,  
 Perçant de votre erreur le ténébreux nuage,  
 Fera voir que je suis son enfant adoptif,  
 Plus chéri que Ronsard, Desportes, ni Baïf;  
 Et, quoique vous pensiez par votre long triage  
 M'accabler sous l'if & sous l'age,  
 Je vais d'un air réperoussif  
 Tourner contre vous l'age & l'if.

Pour vous battre donc en rouage  
Et renverser votre esprit abusif,

O Poète à verve ruffage,

Je lâche contre vous le Baron escogrif,  
Qui du monde savant a gagné le suffrage.  
Il brocarde vos Vers; les nomme un logogrif,

Un harmonieux ressassage

Dont le fond n'est point net, ni le style naïf,  
Et semble de Baudrand un diffus compilage.  
Le Baron s'en prend même au Duc (1) suppuratif.  
Il raille de son teint & de son feu volage;  
Il dit qu'il a besoin d'un bon dessicatif,

Et d'un salutaire curage;

Et peut-être aussi d'argent-vif.

Il voudroit ravager Anet & son finage,  
Le Seigneur, le Curé, le Fiscal, le Baillif,

Les Habitans & tout le voisinage:

Tant de ce fier Baron le cœur trop sensitif.  
Du Copronime encore est percé jusqu'au vif (2).

Lui, qui toujours à son corsage

A reçu beau, pour adjectif,

Limpide & net comme un galactofage,

Dont le souffle confortatif

Est de l'ambre & du musc le parfait alliage.

Cependant nous buvons du vin de l'Hermitage,

(1) M. le Duc de Vendôme.

(2) Ce Vers fait allusion à un trait de l'Épître de Chapelle, sur les rimes d'*ime* & d'*ors*.

Des chagrins de la vie excellent lénitif ;  
 Nous créons des festins le Monarque électif ;  
     Nous nous chatouillons l'ésophage  
     Par le jambon apéritif ,  
 La gaufre , le bignet & le fin feuilletage ,  
     Dans ces derniers jours de charnage ,  
 Où chacun du gibier fait une rude strage.  
 Malgré le Commissaire âpre & répréhensif ,  
 Jusqu'au vendredi même il est maint créofage.  
 Après les grands repas , cherchant un digestif ,  
 A la foire on va voir d'un œil admiratif  
     Le buveur d'eau , le pirofage.

Mais pour vous, qui n'avez, Messieurs, pour tout potage,  
 Pendant ce carnaval, que votre pompeux Zif,  
 Y prenez-vous au moins quelque plaisir furtif ?

    Tenez-vous la Bergere en cage ?

    Y connoît-on le cocuage ?

Y peut-on, comme ailleurs, au lieu de mariage,  
 Faire un duo copulatif  
     Dans un clandestin fretillage ?

Malgré vos dents, je crois, vous tranchez là du nif.  
 Je vous plains ; car enfin le plus beau paysage,  
     Le plus aimable jardinage ,

Quand l'hyver engourdit l'esprit végétatif,  
     Quand il n'est ni fleurs, ni feuillage,  
     Quand on n'entend point sous le fage

Les fredons langoureux du Rossignol plaintif ;  
     Les Pâtres & le pâturage ,

Et les troupeaux , & le pacage ,  
 Ont un air bien désolatif.  
 Et pour moi , je les envisage  
 Comme le tourment de Sifif.

Quittez-les donc ; ne cherchez plus d'ambage ;  
 Ne me renvoyez plus de Pilate à Caïf.

Si , paresseux méditatif ,

Vous êtes confiné dans votre obscur Bailliage ;  
 Je vous aime autant en Erif ,  
 Ou dans les monts du Roi Pélage.

Vous m'entraînez toujours par un charme attractif.

Votre absence me donne un chagrin corrosif.

Quand pourrai-je avec vous ferrer le compéage

Par un renouement amplexif ;

Et faire un vtaï rapatriage

Entre la poire & le fromage ,

Donnant à notre joie un cours dilatatif ?

Jouïssons du présent , c'est le commun adage :

Car le temps exterminatif

Met en éternel amarage

Notre frêle vaisseau trop vainement fuitif ;

Et par un fier dispositif ,

Malgré tout élixir , dictame , ou saxifrage ,

Qui ne sauroit parer son coup dissolutif ,

Du monde il faut qu'on déménage.

Profitions donc de ce dogme instructif :

Jouïssons du présent ; c'est le commun adage.

Vous recevrez par le Page ,  
Qui d'*ime* & d'*ors* fat le datif ,  
Cette Épitre au plus haut guindage  
Dans un style figuratif.  
Je souhaite qu'un bon eubage  
En puisse être interprétatif.

Adieu. Je n'en puis plus. Fatigué , semi-vif ,  
L'œil interne a perdu tout atome. visif.  
Voilà de mon cerveau le dernier pressurage.  
Je suis bien plus à vous que du Luc au Pontif ;  
Moi , le jadis Gouverneur de Brouage.



## R É P O N S E

D U

MARQUIS DE DANGEAU,

*A la précédente.*

**J**E veux répondre aux jolis Vers  
 Que j'ai reçus aux bords de Loire :  
 Mais, pour m'en tirer avec gloire,  
 Il faudroit les talens divers  
 De Virgile, Horace, Catulle,  
 Ovide, Térence, Tibulle,  
 Des autres Chantres de l'Albule (1),  
 De l'aveugle Méonien (2),  
 Et du cygne Béotien (3).  
 Mais les fleuves de la Touraine  
 Ne tiennent rien de l'Hipocrene.  
 Nos fruits font l'effet des pavots ;  
 Ils engourdissent notre veine,  
 Et plongent notre esprit dans un lâche repos.  
 Il faut pourtant dire deux mots,

(1) Le Tibre.

(2) Homere.

(3) Pindare.



Pour répondre au jeune Héros (1)  
Qui m'écrit des bords de la Seine.

La Marne ici , je crois , feroit plus à propos ;  
Mais c'est la rime qui m'entraîne.  
Mélac à la fin s'est rendu :  
Mais il s'étoit bien défendu.  
Ainsi nul reproche à lui faire.  
Pour moi , je me rends aujourd'hui.  
Ma défense est foible & légère :  
On me pardonnera , j'espère ;  
J'étois mieux attaqué que lui.

Vous m'avez mandé des nouvelles  
De la Divinité qui regne dans Saint-Maur (2).  
Elle peut effacer Déeses & Mortelles.

Non ; la Maîtresse de Médor (3) ,  
Ni la belle veuve d'Hector (4) ,  
Ni l'aimable sœur de Castor (5) ,  
Ni celle dont l'Amour fit son plus cher trésor ,  
Que les jeunes Zéphyrz porterent sur leurs aîles (6)  
Auprès d'elle , je crois , n'auroient pas paru belles.  
Elle rajeuniroit Nestor ;

(1) M. le Duc.

(2) Madame la Duchesse,

(3) Angélique.

(4) Andromaque.

(5) Hélène.

(6) Pîché.

Rendrait fidele Galaor (1) ;  
 Se feroit admirer du sévere Mentor.  
 Sitôt qu'à son esprit elle donne l'effor ,  
 Elle fait embellir les moindres bagatelles ;  
 Elle fait , dites-vous , naître des fleurs nouvelles ;  
 Elle fait beaucoup plus encor.  
 La joie & la douceur , ses compagnes fideles ,  
 Font renaître à sa Cour l'aimable siecle d'or.

De son heureux époux (2) que n'a-t-on point à dire ?

Il honore de ses regards  
 Ceux qui cultivent les beaux Arts ;  
 Il est l'Apollon qui m'inspire ;  
 Il m'a fait reprendre la Lyre ;  
 Il a tous les talens du premier des Césars ;  
 Et , quand il est dans les hasards ,  
 L'Ennemi le craint & l'admire ,  
 Fuit devant lui de toutes parts.  
 Il a sur nous un double empire ;  
 Il est Apollon , il est Mars ;  
 Et , pour l'aller trouver , je pars.

(1) L'un des Héros du Roman d'Amadis.

(2) Monsieur le Duc.



T A B L E  
D E S P I E C E S

*Contenues dans ce premier Volume.*

A

- A* M. de Malézieux , sur la Fête qu'il  
donna à Monseigneur & à Madame la  
Duchesse du Maine , à Châtenay , 303  
*A S. A. S. Madame la Duchesse du Maine,*  
*en lui envoyant une Bourse , 316*

B

- Billet pour étrennes de M. l'Abbé Cour-  
tin , à M. l'Abbé de Chaulieu , 152  
Réponse de M. l'Abbé de Chaulieu , 154

C

- Couplets de Chançons faits à un Souper  
chez M. Sonning , 166  
Couplets de Chançon faits à un Souper

<i>chez Madame de la Sabliere,</i>	168
<i>Chanſon ſur l'air des flons flons,</i>	169
<i>Couplets de Chanſon de M. de Malezieux,</i> <i>ſur la diſpute de l'ame des bêtes,</i>	312
<i>Réponſe à ces Couplets envoyés à M. de</i> <i>Malezieux de Paris, n'ayant pu la</i> <i>faire à Sceaux, d'où je partis dans le</i> <i>moment,</i>	313

## E

<i>Épître de M. le Duc de Nevers, à Mon-</i> <i>ſeigneur le Duc de Vendôme, demeuré</i> <i>malade de la petite vérole a la Charité-</i> <i>ſur-Loire, lorsqu'il alloit prendre poſ-</i> <i>ſeſſion de ſon Gouvernement de Pro-</i> <i>vence, en 1680,</i>	55
<i>Réponſe à l'Épître précédente,</i>	60
<i>Réponſe de M. le Duc de Nevers, à M.</i> <i>l'Abbé de Chaulieu,</i>	64
<i>Épître à M. le Duc de Nevers, ſur des</i> <i>Vers de Chapelle, dans les ſeuls rimes</i> <i>d'AGE &amp; d'IF, qui rendoient cet Ou-</i> <i>vrage un peu forcé &amp; languiffant, écrite</i> <i>d'Anet,</i>	67

- Épître à *M. le Marquis Dangeau*, qui  
*m'avoit traité de Poëte, en m'envoyant*  
*à Anet deux cents billets blancs de la*  
*Loterie du Roi, qui avoit été tirée à*  
*S. Germain,* 71
- Réponse, 75
- Épître à *M. le Marquis Dangeau* qui  
*m'avoit renvoyé autres cent billets*  
*blancs de la seconde Loterie du Roi,*  
 79
- Épître à *S. A. S. Madame la Princesse de*  
*Conti, Fille du Roi, sur ce qu'elle s'a-*  
*musoit avec Monseigneur pendant les*  
*voyages de Meudon, à parler en Rebus,*  
 83
- Épître à *M. le Marquis de la Fare*, étant  
*à Fontainebleau,* 97
- Réponse de *M. le Marquis de la Fare*, 100
- Épître de *M. l'Abbé Courtin*, à *M. l'Abbé*  
*de Chaulieu,* 136
- Réponse de *M. l'Abbé de Chaulieu*, 140
- Seconde Épître de *M. l'Abbe Courtin*, en  
*vieux langage,* 144
- Épître à *S. A. S. Monseigneur le Duc de*

- Vendôme, sur la Charge de Général des Galeres que le Roi lui donna, 211*
- Épithalame sur le mariage de S. A. S. Monseigneur le Duc de Vendôme, avec Mademoiselle d'Enghien, 217*
- Épître à M. le Marquis de la Fare, qui m'avoit demandé mon portrait, 220*
- Épître de M. de Malézieux & de M. l'Abbé Genest, au nom de Madame la Duchesse du Maine, à Saint-Maur, à M. le Duc, 248*
- Réponse de M. l'Abbe de Chaulieu, au nom de M. le Duc, 251*
- Épître, au nom de M. le Duc, à Madame la Duchesse du Maine, de Saint Maur le 27 Mai, 255*
- Épître à M. le Marquis Dangeau, etant dans son Gouvernement de Touraine, de Saint-Maur le 6 Octobre, 299*
- Premiere Réponse de M. de Malézieux, au nom de Madame la Duchesse du Maine, 266*
- Seconde Réponse de M. l'Abbé Genest, 269*

## F

- Fable ; *la Perfection d'Amour*, à S. A. S.  
*Monseigneur le Duc*, 283

## G

- La Goute*, 28

## I

- Invitation de M. l'Abbé Courtin, à M.  
 l'Abbé de Chaulieu, pour le prier à le  
 venir voir dans sa nouvelle maison, 147  
 Réponse de M. l'Abbé de Chaulieu, en  
 même style, 148

## L

- Lettre de M. de la Faye, à Madame D...  
 sur la Retraite & la Goutte, 35  
 Les louanges de la vie champêtre, à  
 Fontenay ma maison de campagne, 40  
 Lettre de M. le Duc de Nevers, à M.  
 l'Abbe de Chaulieu,  
 Lettre à Madame la Duchesse de Maza-

<i>rin, &amp; à M. de Saint Évremont,</i>	88
<i>Réponse de M. de Saint Évremont,</i>	91
<i>Lettre de M. le Chevalier de Bouillon, à M. L. de Chaulieu etant à Fontenay,</i>	107
<i>Réponse,</i>	110
<i>Lettre à Madame la Marquise de Laffay, de Fontenay, le premier jour de Mai,</i>	116
<i>Lettre pour Madame la Marquise de Laffay, à S. A. S. Madame la Duchesse, qui l'appelloit Rufon, &amp; l'avoit laissée à Paris pour lui mander des nouvelles à Marly,</i>	118
<i>Lettre à Madame la Marquise de Laffay, qui m'avoit demande des Croquêts de Rheims,</i>	120
<i>Lettre à Madame la Marquise de Laffay,</i>	122
<i>Réponse de M. le Marquis de la Fare, au nom de Madame de Laffay,</i>	123
<i>Réponse de M. L. de Ch. à ladite Lettre,</i>	124
<i>Lettre de M. le Duc de Nevers, de Lyon, où il etoit avec Madame la Duchesse de Bouillon,</i>	126
<i>Réponse de M. l'Abbé de Chaulieu,</i>	130



- Lettre de M. L. de Chaulieu , à M. Rousseau , sur le Rien ,* 155
- Épigramme de M. Rousseau , servant de Réponse à la Lettre précédente ,* 158
- Lettre de Messieurs le Marquis de la Fare, l'Abbé Courtin & Rousseau , de Neuilly ,* 159
- Lettre à M. Sonning , servant de Réponse à ces Messieurs ,* 163
- Lettre à M. Rousseau , pour lui apprendre le temps de mon retour qu'il n'avoit pu deviner ,* 170
- Lettre à M. Rousseau , sur la Direction que M. de Chamillard lui avoit donnée dans les Finances , à Fontainebleau ,* 173
- Réponse de M. Rousseau ,* 175
- Lettre de M. le Comte d'Hamilton , sous le nom de Madame la Comtesse de Stafford ,* 178
- Réponse ,* 183
- Lettre de Madame la Comtesse de Stafford , pour la prier de venir me voir pendant ma goutte ,* 186

Réponse de M. le Comte d'Hamilton , au nom de Madame de Stafford ,	189
Lettre de M. le Comte d'Hamilton , à M. le Comte de Gramont ,	191
Réponse de M. l'Abbe de Chaulieu ,	207
Premiere Lettre , de Saint-Maur , a Ma- dame la Duchesse du Maine , au nom de M. le Duc ,	241
Réponse de M. de Malézieux & de M. l'Abbé Genest , au nom de Madame la Duchesse du Maine ,	244
Lettre à Madame la Marquise de Laffay , qui m'avoit demande , de la part de S. A. S. Madame la Duchesse , des Vers pour la divertir pendant un rhume qu'elle avoit à Marly ,	274
Réponse de S. A. S. Monseigneur le Duc , au nom de Madame de Laffay ,	280
Lettre de M. de Malézieux , à M. l'Abbé de Chaulieu ,	307
Réponse à M. de Malézieux ,	308

## O

Ode contre l'Esprit ,

- Ode de M. le Marquis de la Fare , à la  
*louange de la Paresse* , 94
- Ode : *Apologie de l'Inconstance* , 230
- Ode : *la Vieillesse d'un Philosophe Épi-  
 curien* , à S. A. S. M. le Duc , 234

## P

- Préface , page 1
- Pensées sur la Mort , dans les principes  
 du Christianisme* , à M. le Marquis de  
*la Fare* , 13
- Pensées sur la mort , dans les principes  
 du pur Deïsme* , au même , 18
- Pensées sur la Mort , dans les principes  
 d'Épicure & de Lucrece* , à Madame la  
*Duchesse de Bouillon* , 23

## R

- La Retraite , 31
- Réflexions sur la maxime d'Épicure* ,  
*sapiens non accedat ad Rempublicam* ,  
 44
- Rondeau sur la traduction d'Ovide* , par  
*M. de Benferade* , 85

## S

*Sonnet de M. le Duc de Nevers, envoyé  
à M. le Duc de Vendôme, 58*

## V

*Vers faits par ordre de Monseigneur, pour  
une mascarade, 103*

*Épigrammes de M. de la Fare & de moi,  
à ce propos, 105 & 106*

*Vers de M. de Malézieux donnés à M  
l'Abbé de Chaulieu, en arrivant à sou-  
per à Sceaux, 310*

*Réponse de M. l'Abbé de Chaulieu, 311*

Fin de la Table du premier Volume.

*PIECES contenues en ce Volume , qui ne sont point dans l'Édition de S. Marc.*

Les Pieces marquées d'une étoile , n'ont jamais été imprimées.

* Préface ,	page 1
Lettre de M. de la Faye , à Madame d'Aligre ,	35
Ode à la louange de la Paresse , par le Marquis de la Fare ,	94
Épigramme de Rousseau ,	158
Lettre de Messieurs de la Fare , Courtin & Rousseau ,	159
* Couplets de Chanson , faits à un souper chez Madame de la Sabliere ,	168
* Chanson. sur l'air flon flon ,	169
* Couplet de Chanson , par M. de Malézieux ,	310
* Réponse de Chaulieu ,	311
* Couplets de Chanson de M. de Malézieux ,	312
Réponse à ces Couplets ,	313

Pieces qui n'étoient qu'en fragment.

- Réflexion *sur la maxime d'Épicure,*  
*Sapiens non accedat ad Rempublicam,*  
*à Damon ,* 44
- A S. A. S. Madame la Duchesse du Mai-*  
*ne , en lui envoyant une Bourse ,* 316

F I N.

Cleaned & Oiled





